



**HAL**  
open science

## LE TEMPS, LA VILLE ET LE GEOGRAPHE

Christian Montès

► **To cite this version:**

Christian Montès. LE TEMPS, LA VILLE ET LE GEOGRAPHE : Histoire de la géographie historique en France, Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, fin 19e- début 21e. Géographie. Université Lumière Lyon2, 2007. tel-01149165

**HAL Id: tel-01149165**

**<https://shs.hal.science/tel-01149165>**

Submitted on 6 May 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# UNIVERSITE DE LYON

Université Lumière Lyon 2

## HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES

Christian MONTES

**Enquête d'un « champ impossible : la géographie historique**

**Tome 1. Le temps, la ville et le géographe**



**Le 27 novembre 2007**

**Membres du jury :**

M. Hugh Clout, professeur honoraire à University College London

Madame Cynthia Ghorra-Gobin, directrice de recherche au CNRS

Monsieur Christian Grataloup, professeur à l'Université Paris 7

Madame Isabelle Lefort, professeur à l'Université Lumière Lyon 2

Monsieur Vincent Michelot, professeur à l'IEP (Lyon 2)

Monsieur Daniel Nordman, directeur de recherche honoraire à l'EHESS

# LE TEMPS, LA VILLE ET LE GEOGRAPHE

## SOMMAIRE

<b>1. LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE : ELEMENTS DE REFLEXION AUTOUR D'UN CHAMP IMPOSSIBLE.....</b>	<b>11</b>
INTRODUCTION : CAS D'ETUDE ET HYPOTHESES DE TRAVAIL .....	11
1.1. LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE EN FRANCE, UN PASSAGER CLANDESTIN ? .....	17
1.2 LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE EN GRANDE-BRETAGNE.....	32
1.3 LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE AUX ETATS-UNIS .....	52
1.4 LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE DES VILLES : UN CAS NON PARTICULIER .....	81
CONCLUSION. LES GEOGRAPHES HISTORIQUES, GARDIENS DU TEMPS .....	88
<b>2. QUE FAIRE DU TEMPS EN GEOGRAPHIE ? CHANTIERS A MENER .....</b>	<b>93</b>
INTRODUCTION .....	93
2.1 ALBERT DEMANGEON, <i>L'EMPIRE BRITANNIQUE</i> , 1923.....	99
2.2 ROGER DION, ESSAI SUR LA FORMATION DU PAYSAGE RURAL FRANÇAIS, 1934 .....	104
2.3 HERBERT J. FLEURE.....	107
2.4 MARCEL RONCAYOLO, <i>LES GRAMMAIRES D'UNE VILLE</i> , 1995 .....	110
2.5 LA QUERELLE DONALD MEINIG/CARVILLE EARLE.....	112
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>117</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>125</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>131</b>
<b>TABLE DES TABLEAUX .....</b>	<b>159</b>
<b>TABLE DES MATIERES .....</b>	<b>161</b>













## Propos liminaire

Le texte qui suit a constitué l'une des parties de mon HDR, écrite en 2007. Il était complété par un autre texte inédit qui donnait à lire un exemple de ma pratique de la géographie historique, texte qui a été publié en langue anglaise sous une forme modifiée depuis (*American State Capitals: A Historical Geography*, 2014, Chicago, University Press of Chicago, 408 p.).

Ce texte procède à une recherche dans l'histoire de la géographie historique de trois pays, la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Le but n'en est pas de (ra)compter toutes les personnes et tous les textes dans un tableau aussi exhaustif qu'exténuant pour le lecteur, mais de répondre à un manque. Lorsqu'un géographe entend utiliser une méthode que l'on appellera par commodité « historique », il ne trouve pas de « prêt-à-penser » ou plutôt, il en trouve trop, tant les définitions de ce qu'est ou devrait être ce champ sont nombreuses et variées. Le nom même qu'il peut/doit porter prête à controverse : géographie historique, géohistoire, géographie rétrospective, histoire géographique, géosophie<sup>1</sup> historique. Il ne faudrait toutefois pas entendre ma démarche comme la recherche dans le passé de ce que je ne suis pas parvenu à trouver dans le présent. Nulle quête aux « objets trouvés » de LA définition et de LA boîte à outils conceptuelle et méthodologique qui auraient été perdues au cours du voyage temporel de ce courant ne me motive<sup>2</sup>. Il ne faut pas non plus chercher dans le texte qui va suivre le point définitif sur la question. Il procède en deux temps. Le chapitre 1 est construit autour d'un double questionnement, sans *a priori* (volontaires au moins). Le premier relève de l'épistémologie interne : il interroge le statut et l'outillage du rapport au temps dans l'analyse géographique. Le second relève de l'épistémologie externe : il interroge le rapport de ces discours, de ce corpus au sein de la famille géographique. Le chapitre 2 présente ensuite des pistes qui permettent de poursuivre les chantiers sur lesquels le précédent a commencé à travailler et explore brièvement l'un d'entre eux, l'analyse de textes utiles à la compréhension de la géographie historique.

---

<sup>1</sup> La géosophie étudie les perceptions que les populations se font de leur environnement naturel et leurs réactions à cet environnement (Merrens, 1978).

<sup>2</sup> Alan Baker montre d'ailleurs bien dans son article de 2007 sur l'histoire géographique combien l'expression recouvre de sens différents voire divergents...



# 1. La géographie historique : éléments de réflexion autour d'un champ impossible

## Introduction : cas d'étude et hypothèses de travail

L'histoire comme justification de ce qui a été, voilà le plus grand danger qui menace l'historien (Th. Schieder, *Geschichte als Wissenschaft*, Munich, Oldenburg, 1968, p.53).

Parler des rapports entre histoire et géographie, du point de vue de la recherche, c'est se ménager un chemin difficile entre ces deux précipices : le voisinage sans communication et la fusion-scission (Roncayolo, 2002, p.307).

Le propos de ce chapitre est structuré autour d'hypothèses qui résultent d'un diagnostic sur l'inscription de la géographie, tant dans son contrat scientifique que dans sa fabrique discursive, au sein des sciences humaines puis sociales. Mon horizon d'intelligibilité fait référence à la fabrique de la modernité : l'étape kantienne a établi les conditions de possibilité d'une connaissance rationnelle sur les principes de catégories universellement partagées, celles de l'espace et du temps. Cette partition dans l'appréhension du réel dissocie les deux références du temps et de l'espace en ne s'appuyant plus sur une logique circulaire (régime d'historicité du passé) mais sur la possibilité d'une linéarité que le positivisme du 19<sup>e</sup> siècle a vectorisé sur le principe du progrès (régime d'historicité futuriste). Ce faisant, la linéarité ainsi construite induit une reconstruction *a posteriori* du principe de causalité linéaire.

La notion de régime d'historicité fondant la compréhension du processus que j'étudie, il est nécessaire de s'y arrêter. Les catégories de l'histoire, de la chronologie, de la temporalité sont en effet des fonctions des contextes historico-culturels, et participent d'une épistémè<sup>3</sup> particulière qui comprend les rapports d'une société au temps (par l'intermédiaire entre autres de la manière dont le temps est vécu par la conscience individuelle et collective), la manière dont elle l'ordonne, c'est-à-dire la ou les temporalités qu'on peut y trouver, avec les moments de crise du temps, les « avatars de l'ordre du temps » (Hartog, 2000, p.209). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la formule provocante (parmi tant d'autres !) de Paul Veyne : « Distinguer dans l'histoire des temporalités différentes n'est qu'une métaphore » (Veyne, 1971, p.295)<sup>4</sup>. Paul Veyne se référait à la manière dont

---

<sup>3</sup> « Ce sont tous ces phénomènes de rapport entre les sciences ou entre les différents discours dans les divers secteurs scientifiques qui constituent ce que j'appelle épistémè d'une époque » (Michel Foucault, *Sur la justice populaire*). Les épistémès de Michel Foucault ne sont ni prédéterminées ni construites ce qui explique leur « discontinuité énigmatique ».

<sup>4</sup> Si la plupart des civilisations – la nôtre en tout cas – distinguent trois temps principaux, le passé, le présent et l'avenir, leur définition et leurs rapports posent problème. Après le temps cosmologique (tel celui d'Aristote) et le temps intime (tel celui qu'interroge Saint-Augustin), se place le tiers-temps, celui que raconte l'historien, qui « permet de reconfigurer le temps au moyen de connecteurs spécifiques » (Ricoeur, 1983).

l'historiographie du milieu du 20<sup>e</sup> siècle « découpait » le temps selon la vitesse de sa progression et que Fernand Braudel a gravée dans le marbre de sa notoriété :

- le temps très long : celui de l'archéologie ou de la culture par exemple
- le temps moyen, tel celui des cycles économiques de type Kondratiev
- le temps conjoncturel (politique/économique)
- l'événementiel

Ce premier découpage a été dépassé depuis l'avènement d'une conscience de la « complexité temporelle » qui tente de rendre compte de la richesse du temps, qui peut se superposer, à l'image des régimes de temporalité juridiques qui ne se confondent pas avec ceux de la société. L'idée d'un temps unique et linéaire est remise en cause, tout comme la temporalité est interrogée vivement par l'histoire aujourd'hui. « L'accident » combine ainsi temps très long et très court à la fois : un séisme ou une éruption ne sont que le paroxysme d'un processus bien plus long, que la géographie prend d'ailleurs aussi en charge, « rajoutant » les temps de la terre, les temps géologiques dans sa matrice classique<sup>5</sup>. Il est de ce fait illusoire de vouloir procéder à une reconstitution chronologique, car elle repose sur la fiction d'une linéarité du temps (de Certeau, 1975, p.11), alors que les temporalités sont multiples et que le temps est « feuilleté ». Cette remise en cause a été menée par certains historiens jusqu'au bout de sa logique. D'un côté, les « grands récits » sont réfutés au profit d'un kaléidoscope d'expériences individuelles au point qu'un Francis Fukuyama a pu annoncer la « fin de l'histoire ». De l'autre, toute *world history* est récusée, ce qui réduit la recherche à la seule micro-histoire (*microstoria*) qui fragmente à l'infini le temps<sup>6</sup>. On peut mettre en parallèle les discours sur la fin de la géographie (du village global à l'abolition de la distance).

Ces évolutions du rapport au temps rapidement esquissées ont un sens auquel le concept de régime d'historicité permet de donner un cadre. Il s'agit d'un mode d'articulation des catégories du passé - l'expérience - et du futur - l'horizon d'attente (Reinhart Koselleck, 1990). François Hartog en explicite le sens : « Un régime d'historicité n'a jamais été une entité physique, descendue du ciel et à portée universelle. Il n'est que l'expression d'un ordre dominant du temps » (Hartog, 2003, p.118). Il a d'ailleurs été contesté et des chevauchements existent entre régimes. Aussi son principal intérêt est-il heuristique, de montrer les moments de « crise du temps » qui signalent le passage d'un régime à un autre, donc d'un rapport au temps à un autre et par conséquent d'une forme d'histoire à une autre et, enfin, d'un type de rapport entre géographie et histoire à un autre. De fait, les géographes ont utilisé les catégories de l'histoire (chronologie par exemple) plus que de la temporalité.

Deux moments clés, 1789 et 1989, les ont bouleversés (ces dates devant être comprises comme des coupures symboliques plus que comme des couperets absolus). Jusqu'en 1789, l'intelligibilité vient du passé, avec Dieu comme horizon futur. Dans ce qu'on a appelé l'*historia magistra*, « l'exemplaire reliait le passé au futur à travers la figure du modèle à imiter » (l'*exempla*) (Hartog, 2003, p.117). De 1789 à 1989, dans le régime moderne d'historicité, l'exemplaire est abandonné «

---

<sup>5</sup> Cette insertion fait débat : doit-on confier ce temps à la seule géologie (qui le revendique d'ailleurs) ? Schématiquement, la géographie a eu du mal à lier le temps de la terre – de très longue durée – et le temps des hommes – presque impalpable par rapport au précédent. Elle s'intéresse aujourd'hui plus à l'alea (au travers des perceptions ou des remédiations proposées au titre de l'expertise) qu'à l'explicitation complète des origines de la vulnérabilité.

<sup>6</sup> D'autres raisons doivent aussi être invoquées pour expliquer l'essor de la *microstoria* ou de l'histoire des mentalités, comme l'échec de l'histoire quantitative à refonder l'histoire ou l'abandon du marxisme comme base d'une « science » historique.

pour faire place à ce qui ne se répète pas. Le passé est, par principe, ou, ce qui revient au même, par position, dépassé » (Hartog, 2003, p.117). L'intelligibilité vient du futur (on croit à un progrès continu, le temps est vu comme perfectionnement et progrès et le « fait nouveau » ne peut que l'emporter sur le « fait historique » (Hartog, 2003, p.12, 14). C'est à la fin du 18<sup>e</sup> siècle que l'on étire une chronologie de l'univers jusqu'alors fondée sur la Bible, ce qui conduit par exemple à la naissance de la géomorphologie. Depuis 1989, François Hartog soutient que l'on assiste à un nouveau régime d'historicité caractérisé par le retour du présent. Le 20<sup>e</sup> siècle est passé du « futurisme » (domination du point de vue du futur), qui l'a conduit aux atrocités bien connues, au « présentisme ». Cette domination du point de vue du présent est à l'origine de l'essor fulgurant des notions de patrimoine et de mémoire, cette dernière se substituant parfois à l'histoire (où le « témoin » remplace l'historien).

Le premier régime met en avant le passé (qui doit servir au présent et au futur), le second régime met en avant le futur (c'est-à-dire le progrès qui doit infuser le présent) et le troisième met le présent en avant (qui y intègre le passé et le futur, si tant est que ce dernier existe encore).

Comme « les idées ne sont pas indépendantes des formes ou modalités du discours » (Berdoulay, 2000, p.112), ces régimes d'historicité engendrent des modes d'écriture spécifiques. Dans le régime moderne, les grands récits dominant à l'image du marxisme dont l'horizon de référence est le futur, celui de la réalisation du projet socialiste. Dans le nouveau régime, l'écriture devient plus technicisée (SIG) et plus politisée, plus utile - soit aux dominants soit aux dominés pour reprendre des termes qui n'ont pas disparu – et on assiste à la spatialisation de tout objet dont la finalisation relève du présentisme. Cela engendre une perte de spécificité et une ubiquité des méthodes.

C'est dans ce contexte que la « géographie à la française » a bâti une analyse du présent des sociétés et des milieux pour laquelle elle a construit un système explicatif à la fois régressif et diachronique. Au gré de l'institutionnalisation et de la mutation des humanités en sciences humaines, en référence au paradigme kantien – au travers d'Auguste Comte et du néo-kantisme - d'un organigramme scientifique identifiant la discipline par son objet, s'instaure la fabrique scientifique des sciences humaines qui débouche à la charnière du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècle sur la constitution de champs disciplinaires. Si le cadre général est bien celui qu'a défini Immanuel Wallerstein, « Le rôle des sciences sociales était de fournir les fondements intellectuels des justifications morales utilisées pour renforcer les modes de fonctionnement du système-monde moderne. Elles rencontrèrent un large succès dans cette tâche, au moins jusqu'à la révolution mondiale de 1968 » (Wallerstein, 2006, p.188), les modalités précises de mise en place ont divergé selon les champs. Certains ont bénéficié d'un héritage clairement identifié, comme l'histoire, l'économie politique quand d'autres se sont imposés par la modernité de leur objet et sur un principe de clôture du champ (la sociologie). Le positionnement de la géographie s'effectue quant à lui contre le passé : elle revendique le présent, mais un présent qui n'est pas celui des sociétés. Le contrat français est en effet passé entre sciences de la nature et sociétés, alors que les contrats allemand et britannique s'effectuent davantage par exemple entre espace et économie politique. En France, la segmentation entre le passé (champ de l'histoire) et le présent des sociétés (interface milieu/sociétés), corrélative de l'individuation disciplinaire, révèle nécessairement l'ambiguïté pour les géographes de travailler sur et avec le temps.

C'est par le truchement du courant de la géographie historique que je vais approcher le rapport des géographes au temps en questionnant son statut épistémologique (quelle est la place du temps dans un discours sur l'espace ?) et en rendant compte de ses questionnements sur lui-même. Il est nécessaire pour y parvenir de dépasser le seul cas français, car il n'existe pas de réponse univoque. De fait, de même que les champs disciplinaires ont connu des évolutions différentes au sein d'un même pays, ils ont divergé d'un pays à l'autre. Aussi, à l'encontre de Mark Bassin et Vincent Berdoulay qui traitent de « la géographie historique » sans différencier d'éventuelles écoles nationales<sup>7</sup>, mon point de vue est que l'on ne peut, en tout cas pas pour toute la période considérée – depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle – raisonner en termes unitaires car les contrats disciplinaires géographiques ont été négociés en fonction de contextes nationaux qu'il faut différencier.

Cela explique que je m'intéresse à plusieurs pays, la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Pourquoi accoler ces deux derniers pays à la France ? Les raisons sont à la fois intellectuelles et conjoncturelles. Intellectuelles car les géographes historiques de ces deux pays<sup>8</sup> se sont tôt penchés sur les questions épistémologiques posées par leur champ de recherche, questions largement absentes de l'histoire et de la géographie d'alors, qui les aurait même conduits depuis les années 1970 à « une inquiétude et une introspection chronique (pour ne pas dire une autoflagellation) » (Bassin et Berdoulay, 2004, p.305). Ensuite du fait des passerelles qui ont existé entre la géographie britannique et française et des liens très forts tissés entre la géographie des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. Enfin car je souhaitais comprendre les raisons de la modestie - numérique au moins – de la géographie historique en France. Les raisons en étaient aussi conjoncturelles parce qu'ayant choisi un sujet qui porte sur les Etats-Unis, il m'a paru nécessaire d'y étudier le courant de géographie historique qui y existe depuis un siècle. Cela laisse de côté d'autres pays (l'Italie : Rossi, 2000, l'Allemagne : Fliedner, 1981 ou les Pays-Bas : Gottschalk, 1964) mais la barrière linguistique et l'orientation de mes recherches m'ont conduit à les laisser dans l'ombre, sauf lorsqu'elles sont nécessaires à la compréhension de tel ou tel point de ma démonstration. Dernière raison conjoncturelle, l'absence de synthèse pour les trois pays que j'ai choisis. Plusieurs articles ont fait le point pour la France, de nombreux autres s'intéressent à tel(le) ou tel(le) géographe anglais(e) ou états-unien(ne), plusieurs ouvrages consacrés à la géographie historique comprennent des fragments de son histoire<sup>9</sup>, des ouvrages consacrés à la géographie comprennent un chapitre sur la géographie historique, mais cela ne permet pas de repérer aisément toutes les logiques nationales.

Cette géographie a de fait été négociée différemment dans les trois pays que j'ai choisis, ce qui interroge leurs matrices globales d'individualisation disciplinaire. Le contexte fondateur a pourtant été similaire, la création des Etats-nations. Selon I. Kant, le temps est une catégorie intrinsèque au raisonnement géographique, mais l'institutionnalisation scientifique de la géographie s'est effectuée

---

<sup>7</sup> Mark Bassin et Vincent Berdoulay (*in* Benko et Strohmayer (ed.), 2004, p.292-319, plus une importante bibliographie p.323-339). Même s'ils citent la géographie allemande ou russe, leur propos repose essentiellement sur une analyse de la géographie anglo-saxonne à laquelle ils ajoutent des coups de projecteurs sur la géographie française classique puis sur leurs propres travaux.

<sup>8</sup> C'est même là que réside l'intérêt de la géographie historique anglaise, selon François Walter (dans son compte rendu de Baker et Gregory, 1984).

<sup>9</sup> C'est le cas de Baker (2003), qui se rapproche toutefois plus d'une très riche collection d'essais sur les thématiques de la localisation, l'environnement, la région et le paysage que d'une synthèse au sens classique du terme.

sur des paradigmes nationaux pour imposer le pouvoir national. I. Kant propose une universalité catégorique, issue de la modernité des Lumières, alors que les Etats-nations procédaient d'un contexte idéologique et politique particulier. L'individualisation disciplinaire est donc une fonction de la construction de l'Etat-nation en regard d'un contexte historique/politique.

Une étude des géographies historiques française, britannique et états-unienne montre donc des différences d'approche sur le statut, l'usage et l'exploitation de la référence au temps et à l'histoire. Cette différence est en partie liée aux différences entre les contrats nationaux (une France « univoque » face à deux pays où l'absence d'Ecole nationale a créé une pluralité de voix). Pour en tracer les évolutions à très grands traits, face à une géographie historique française plutôt historico-culturelle, on passe en Grande-Bretagne d'une géo-archéologie qui ne dit pas son nom (tableaux/environnement) à une géographie culturelle et aux Etats-Unis d'une approche paysagère et culturelle au post-modernisme culturaliste. Les configurations qu'y prend la géographie historique y sont donc bien différentes. Un exemple : lorsque au début des années 1970, l'Anglais Alan Baker demanda à neuf de ses collègues de recenser les nouvelles problématiques, méthodes, techniques et sources apparues durant les 25 années précédentes dans la géographie historique de leur aire d'étude<sup>10</sup>, l'ouvrage tiré de leurs réponses pointe les différences entre les pays (Baker, 1973). Si Xavier de Planhol présente une image quelque peu désespérée du déclin de la géographie historique en France (la grande figure de Roger Dion étant l'arbre qui cache... le désert), Andrew Clark propose une vue très optimiste de la situation en Amérique du Nord où la géographie historique serait en bonne forme, appuyée en outre sur l'essor des recherches sur l'environnement.

Trois hypothèses fondent ce travail :

Du point de vue épistémique, la géographie historique serait un héritage anté-partition disciplinaire du 19<sup>e</sup> siècle qui la transformerait en champ impossible, car son refus de distinguer histoire et géographie excède par définition les limites de la partition disciplinaire liée au modèle de scientificité des deux derniers siècles, la modernité. Du point de vue de la fonctionnalité disciplinaire, cela expliquerait sa marginalité et la position d'électrons libres, voire de passagers clandestins de bien des géographes ayant pratiqué la géographie historique dans les écoles nationales, qui suscitaient la suspicion voire le mépris : Alan Baker cite Bertrand Auerbach, qui dans son compte rendu du *Tableau* de Paul Vidal de la Blache en 1903, la qualifie de progéniture intellectuelle « bâtarde » (Baker, 2005, p.20). Son objet et ses méthodes ne pourraient de fait trouver de place dans le cœur de ce que les géographes aux commandes institutionnelles et la demande sociale voulaient faire de la discipline. Cela ne veut pas dire qu'il n'y eut pas de géographes historiques célèbres (et même anoblis en Grande-Bretagne à l'image de Sir Henry Clifford Darby) mais que leur place dans le système serait presque toujours restée isolée, quelque point éminent qu'elle eût pu à certains moments occuper.

La deuxième hypothèse est issue des changements radicaux qu'a connus la discipline du fait du passage des lectures de la modernité (les faits) aux lectures de la postmodernité (les faits et la valeur, qui signale la réinjection du culturel), la géographie historique se présenterait aujourd'hui

---

<sup>10</sup> Il s'agit des géographies historiques anglaise (par A. Baker lui-même), française (X. de Planhol), nord-américaine (A.H. Clark), latino-américaine (D.J. Robinson), germanique (H. Jäger), scandinave (S. Helmfrid), russe (R.A. French), africaine (K.B. Dickson), australienne et néo-zélandaise (R.L. Heathcote et M. McCaskill).

essentiellement sous les auspices d'une géographie culturelle (avec un glissement du culturel au culturaliste) dans le cadre de la remise en question de la modernité - et donc de ses fonctionnalités disciplinaires - par la postmodernité. La géographie historique actuelle serait finalement la résurgence explicite d'un courant qui aurait traversé « clandestinement » la modernité.

La dernière hypothèse est liée à la précédente. Les matrices nationales qui ont fonctionné pendant la modernité sont en train d'être dépassées dans la mise en place d'une matrice commune. Mais, par-delà cette lecture, ne pourrait-on pas voir la géographie historique comme une passerelle entre les écoles nationales concurrentes ou isolées ? Le « géographe historique » serait alors un passeur entre les frontières nationales, rôle parallèle à celui de clandestin à l'intérieur des frontières disciplinaires.

Ces trois hypothèses font de la géographie historique un courant de fond plus lié à une posture intellectuelle qu'à une institutionnalisation, courant porté plus par des individus que par des écoles et qui aurait connu une internationalisation précoce et plutôt féconde. Il faut maintenant vérifier qu'il ne s'agit pas d'une vision héroïque de type village gaulois d'Astérix, apparemment archaïque et voué à la disparition mais farouchement indépendant face à des Romains qui, bien qu'ils se prétendent les porteurs de la civilisation nouvelle, sont en réalité bien moins finauds que les vaillants villageois...

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je souhaite préciser deux points. Tout d'abord, ce texte essaie de mettre le doigt sur les points saillants, sur les configurations institutionnelles et les principales postures intellectuelles. Il y aura donc des oublis, y compris bibliographiques<sup>11</sup>, et l'on doit plutôt le considérer comme un premier balisage qui ouvre la voie à un chantier ultérieur (esquissé dans le chapitre suivant). Montrer les différents avatars de cette « sous-discipline », entre institutionnalisation et marginalisation, est en fait une façon de voir comment le temps a été intégré à la géographie des trois pays. Se pencher plus particulièrement sur les géographes qui se réclament de ce label - certes malcommode – c'est mettre à jour les usages et les conflits autour du temps et de la temporalité. Je suis conscient que le « voyage réflexif » que j'entreprends est délicat, tant le statut épistémologique de la géographie historique est incertain et tant son évolution a été extrêmement contrastée, mais je crois qu'il en vaut la peine. D'abord parce qu'il faut explorer le sens de la dimension temporelle des recherches en sciences sociales. Et l'analyse d'un discours scientifique est un moyen d'y parvenir.

Ensuite, l'organisation de ce chapitre repose sur un argumentaire appuyé à la fois sur la mise en évidence d'évolutions générales et sur des exemples précis. Je suis conscient que multiplier les exemples c'est courir le risque de ralentir, voire d'embrumer l'argumentation par des « pauses » qui peuvent faire perdre de vue le fil directeur. Néanmoins, partageant le point de vue de Gérard Noiriel qui s'étonne de voir tant d'historiens écrire des textes épistémologiques exclusivement abstraits oubliant les solides méthodes empiriques qui font la richesse de leurs autres analyses (Noiriel, 2003, p.117), je souhaite prendre le temps d'évoquer des géographes souvent peu connus, au moins au travers des textes qu'ils ont publiés. Cela peut même parfois permettre de nuancer certaines analyses

---

<sup>11</sup> Si l'on entre les mots clés « géographie historique » dans le catalogue de la BNF, on obtient 941 titres (articles exclus). Pour « *historical geography* », la British Library en propose 975, alors que la Library of Congress n'en recense que 148 comme sujet et 464 comme mots clés pour « *historical geography + United States* » (l'essentiel étant constitué d'Atlas et cartes historiques). J'avoue que je n'ai pas lu ces 2 000 titres environ (total vraisemblable si l'on tient compte des doublons entre les bibliothèques, surtout entre celles de Londres et Washington), ni les milliers d'articles. La sélection qui a été effectuée est fonction soit de l'intérêt suscité par la fréquence de la référence soit de ce que laissait espérer le titre soit du pur hasard.

et montrer que tel ou tel courant qui entendait refonder la discipline n'était peut-être pas aussi révolutionnaire que ses zéloteurs ont bien voulu le laisser croire (les temps de la science ne sont pas non plus univoques... ni strictement linéaires). Là aussi, le temps est fragmenté. J'essaierai néanmoins de faire en sorte que mon texte ne le soit pas trop (d'où l'usage fréquent de notes de bas de page).

## 1.1. La géographie historique en France, un passager clandestin ?

[L]a pauvreté d'études substantielle portant exclusivement sur la géographie historique de la France – ou même sur une région française – reflète à son tour les limitations du débat méthodologique au sein de la géographie historique française, la relative absence d'une critique explicitement réflexive et la large acceptation de la conception de Roger Dion du sujet comme géographie humaine rétrospective<sup>12</sup> (Baker, 1980, p.70).

Si l'on suit Alan Baker, une étude de la géographie historique française serait assez simple et rapide : peu de travaux, peu de réflexions dans un champ où un seul arbre ferait une ombre suffisante pour rassembler le maigre troupeau des géographes historiques. Presque trente ans plus tard, le bilan reste modeste si l'on s'arrête à la communauté géographique dans son ensemble, et parfois brillant si l'on observe les individus. A côté de la figure tutélaire de Roger Dion, quelques noms doivent être ajoutés tels Xavier de Planhol, Marcel Roncayolo, Jean-Robert Pitte ou Christian Grataloup. Les très fortes différences dans les parcours et les approches de ces cinq géographes de génération différente semblent toutefois un indice très clair de l'absence d'unité de ce que l'on n'ose appeler une sous-discipline.

### ***L'Ecole française de géographie : une géographie historique « incorporée »***

L'ambiguïté pour les géographes de travailler sur et avec le temps sur nous avons soulignée plus haut s'est manifestée dès les débuts de l'Ecole française de géographie. Elle a été renforcée par le brouillage que constitue l'alliance entre l'histoire et la géographie dans l'enseignement secondaire français depuis les années 1870 - celles de la modernisation de cet enseignement – qui a conduit à penser que le temps était réservé à l'histoire et l'espace à la géographie et a ainsi peut-être retardé l'intégration des deux approches. Cette ambiguïté se lit aussi dans les héritages dont la « nouvelle géographie » a commencé par se débarrasser. A la fin du 19<sup>e</sup> siècle existait en effet déjà une géographie historique, elle-même réceptrice d'une double tradition. Celle des géographes du roi d'une part (qui cartographiaient les évolutions des frontières liées aux batailles du passé) et celle d'un Bernard Varenius (17<sup>e</sup> siècle) de l'autre pour qui la géographie était un théâtre plus que l'avant garde

---

<sup>12</sup> “[T]he paucity of substantive studies concerned exclusively with the historical geography of France-or even of an area of France-in turn reflects the limited methodological debate within French historical geography, the relative absence of an explicitly reflexive critique and the widespread acceptance of Roger Dion’s view of the subject as retrospective human geography”

d'une géographie qui se voulait science de la permanence (Broc, 1994). Cette géographie historique se penchait sur les évolutions territoriales. Ce fut le cas de Louis-Auguste Himly (1823-1906), historien d'origine qui a longtemps occupé l'unique chaire de géographie française (de 1858 à 1898) et qui s'est spécialisé dans la géographie historique politique (la formation territoriale de l'Europe centrale par exemple) ou d'Auguste Longnon, titulaire de la chaire de géographie historique au Collège de France entre 1892 et 1911. En témoigne le dernier manuel de géographie historique de la France publié avant 1988, celui de Léon Mirot en 1929 (revu par son fils Albert en 1947), qui continue une tradition d'érudition plus qu'il ne propose une nouvelle approche de la question<sup>13</sup>. Divisé en deux tomes, il est prioritairement destiné aux candidats à l'École des Chartres ; le premier tome - intitulé *L'unité française* – narre la constitution progressive des frontières et divisions françaises, et le second - *Les divisions religieuses et administratives de la France* – en dresse l'inventaire. Cette conception, qui fut fort active, n'attira toutefois pas les géographes qui œuvraient à l'individualisation de la discipline à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, car elle laissait à la géographie une simple place de servante de l'histoire (Claval, 1984, p.229). La « nouvelle » géographie s'est même construite en opposition à la seule géographie qui existait dans l'enseignement supérieur, celle de L.A. Himly et de A. Longnon, ce qui explique la mise à l'écart de la géographie historique en tant que champ identifié<sup>14</sup>.

Cela ne signifie toutefois pas que le temps soit abandonné. Lors de la grande période de la géographie classique, la géographie historique était en fait « partout et nulle part » selon Xavier de Planhol (1972, p.40), car elle ne faisait pas l'objet d'une analyse particulière mais était « incorporée » (Clout, 1977, p.vii) dans les études alors menées du fait des liens qui unissent l'histoire et la géographie dans le système scolaire. Le passé était vu comme l'un des éléments de la recherche de la causalité en géographie et était donc intégré aux études géographiques, qui délaissaient régulièrement le grand air du terrain pour puiser largement dans les archives (les cartes anciennes et les documents cadastraux plus particulièrement). L'École française de géographie ne considérait pas l'approche historique isolément, mais bien comme intégrée dans l'étude des rapports entre l'Homme et la Nature. On peut y reconnaître l'influence de Carl Ritter<sup>15</sup> sur Paul Vidal de la Blache (Claval, 1984, p.231). Cette position a bien été résumée par Mark Bassin et Vincent Berdoulay :

Surtout, une théorie générale des rapports homme/nature sous-tendait cette approche. Il s'agissait du possibilisme, selon lequel les divers déterminismes sont tempérés par les contingences historiques et par l'initiative et la créativité humaines. En attirant l'attention sur les genres de vie, régions, pays, paysages etc., cette approche théorique privilégiait la recherche des médiations au sein des interactions homme/nature, c'est-à-dire qu'elle était à la fois interactionniste et constructiviste. En adoptant aussi une épistémologie conventionnaliste (à la manière de Duhem et Poincaré), elle se réservait une grande liberté d'interrogation et d'utilisation du passé. C'est ainsi que, à la différence des historiens qui privilégiaient encore les événements politiques, les géographes français ont mis en lumière le type d'enseignements que pouvait susciter une attention portée à la vie quotidienne des

---

<sup>13</sup> L'ouvrage de Fierro-Domenech paru en 1986 procède de la même logique, même si son approche est actualisée.

<sup>14</sup> Témoignage de ce rejet (poli), la nécrologie que consacre Paul Vidal de la Blache à Louis-Auguste Himly (1906, *Annales de Géographie*, vol.15, n°84, p.479-480). Elle est élogieuse pour l'homme mais marque en même temps la distance entre la géographie que tous deux pratiquaient : « il lui en coûtait de rompre avec d'anciennes habitudes » (p.480).

<sup>15</sup> Plus particulièrement son texte « Du facteur historique dans la géographie en tant que science », in Carl Ritter, *Introduction à la géographie générale comparée*, Paris, les Belles Lettres, traduction de Nicolas Obadia parue en 1974, p.132-150.

populations et à ses conditions matérielles à travers l'histoire (Febvre, 1922). C'est ce point de vue que l'Ecole des Annales en histoire adoptera (Bassin et Berdoulay, 2004, p.300).

En témoignent les travaux de Paul Vidal de la Blache, de ses élèves puis de leurs élèves, particulièrement dans leurs thèses (Albert Demangeon et la Picardie en 1905, Jules Sion et la Normandie orientale en 1908, Pierre Deffontaines et la moyenne Garonne 1932, Roger Dion et la Loire en 1934) ou encore l'ouvrage de Maurice Le Lannou sur la Bretagne où un tiers du texte est consacré à l'analyse historique. On peut plus encore citer la thèse secondaire d'Albert Demangeon sur *Les sources de la géographie de la France aux Archives Nationales*, qui se présente sous forme d'un catalogue et d'un guide de ces sources et fait preuve d'une certaine fongibilité des approches historique et géographique.

Les monographies régionales du début du 20<sup>e</sup> siècle découvrent ainsi des « temporalités propres à la vie sociale et économique » (Claval, 2005, p.47-48) où les genres de vie décrits comme plus ou moins immémoriaux se trouvent confrontés à l'irruption de la modernité. Seuls quelques rares géographes dataient précisément le passé qu'ils analysaient, tel Jules Sion qui remontait jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle, Pierre Deffontaines jusqu'au Moyen-Age et Albert Demangeon jusqu'aux Gallo-Romains, mais elles montrent des temporalités différentes de celles des historiens, dépassant leurs périodes pour s'ancrer dans la longue durée.

Cette force fut aussi la faiblesse de cette « immersion », puisque, non identifiée en tant que telle, la géographie historique ne fut ni mise en avant ni enseignée. En outre, elle était surtout rétrospective en partant du présent et en ne s'arrêtait que sur ce qui lui était utile pour comprendre le présent. Cela la conduisait à favoriser les continuités au détriment des ruptures. L'histoire servait d'une certaine manière de paravent à la volonté implicite de ne pas traiter de phénomènes sociaux et économiques, ce qui peut expliquer pourquoi Jean Brunhes, qui mettait clairement en avant son intérêt pour la sociologie, l'ethnographie et la science politique, n'ait pas eu besoin de s'appuyer sur la géographie historique (Claval, 1985, p.234-235)<sup>16</sup>. On peut ajouter que la position en partie défensive de la géographie naissante face à la puissante histoire a conduit les membres de l'Ecole française de géographie à souligner les différences qui pouvaient exister entre les deux disciplines plus qu'à en louer les convergences. On connaît le texte de Vidal sur les caractères distinctifs de la géographie :

L'histoire et la géographie sont d'anciennes compagnes qui ont longtemps cheminé ensemble et qui, comme il arrive entre de vieilles connaissances, ont perdu l'habitude de discerner les différences qui les séparent. Loin de moi l'intention de troubler l'harmonie de ce ménage. Il est utile toutefois que, tout en continuant de se rendre de réciproques services, elles aient nettement conscience des divergences qui existent dans leur point de départ et leurs méthodes. La géographie est la science des lieux et non celle des hommes ; elle s'intéresse aux événements de l'histoire en tant qu'ils mettent en œuvre et en lumière, dans les contrées où ils se produisent, des propriétés, des virtualités qui sans eux seraient restées latentes (Vidal de la Blache, p.298)

A ce texte fait écho celui d'Albert Demangeon, qui prend lui aussi soin de rappeler que la géographie est avant tout une science naturelle (voir Wolff, 2005) :

---

<sup>16</sup> Sa conférence inaugurale au Collège de France en 1912 portait néanmoins sur l'influence réciproque de l'histoire et de la géographie.

Au moment où la géographie se constitue une méthode qui la rapproche des sciences naturelles, il peut paraître imprudent de la ramener vers une méthode qui la rattache aux sciences historiques. En réalité, il n'y a pas d'incompatibilité entre le travail géographique et les recherches d'archives ; il y a même pour ces deux disciplines une nécessité de s'unir lorsque, par la comparaison du présent avec le passé, on peut éclairer la genèse des phénomènes actuels ; dans la période relativement très courte qui a laissé des documents écrits, il est possible d'étudier, grâce aux archives, les transformations du milieu physique que l'homme a vues s'accomplir et l'évolution du milieu humain dans ses rapports avec la nature (Demangeon, 1908, avant-propos)

Ces positions étaient en contradiction avec leurs pratiques mais servaient à asseoir l'autonomie institutionnelle de la géographie, ce qui conduisait certains géographes à élaborer dans leurs travaux des plans qui inversaient l'ordre chronologique pour bien montrer que la géographie était l'étude du présent au détriment de l'intelligibilité de leur propos et d'autres<sup>17</sup> à aborder une attitude très précautionneuse face à l'utilité de l'histoire. Elle servait peut-être aussi de moyen d'échapper à un déterminisme naturel dont les géographes se rendaient compte des excès (Marconis, 1996, p.62-64).

On peut se rendre compte de la position marginale des géographes se réclamant explicitement de la géographie historique dans l'échec de la tentative de création d'un groupe cohérent durant les années 1930. En 1935, le *Bulletin du Comité français de géographie historique et d'histoire de la géographie* fut fondé, mais seuls trois numéros sont parus en 1935, 1936 et 1938 (Butlin, 1990). Ce bulletin naît à la suite des congrès internationaux qui avaient eu lieu au début des années 1930 qui avaient conduit à la création d'une section de géographie historique au sein du Comité International des Sciences Historiques (CISH) et du constat que ce champ semblait tombé en déshérence en France (très peu de thèses, aucune chaire, aucune publication...). En juin 1933, un courrier avait donc été envoyé par Alfred Coville (président du Comité Français des Sciences Historiques), Léon Mirot et Y.M. Goblet (membre de la commission de géographie historique du CISH)<sup>18</sup> à 300 historiens, géographes et érudits locaux sur la question et 80 réponses favorables avaient été reçues en retour<sup>19</sup>. En 1934, à Paris, le Comité français de géographie historique et d'histoire de la géographie fut créé, fort de 89 membres. Lucien Gallois en était le président honoraire, Charles de la Roncière le président, Emmanuel de Margerie et Léon Mirot les vice-présidents. Le premier numéro s'attache bien naturellement à la définition de la géographie historique et montre l'élargissement du champ, depuis la géographie des limites administratives du passé vers de plus larges horizons, acceptant les arguments avancés par l'archiviste Charles Pergameni lors du congrès de Bruxelles en 1931. Il insiste cependant sur l'approche surtout humaine du champ, qui doit allier au travail d'archives un travail de terrain (y compris les photographies aériennes) pour ne pas oublier les méthodes géographiques. Selon Y.M. Goblet, « le but ultime de la Géographie historique, c'est de faire la géographie physique, humaine, économique et politique, d'une région ou d'un groupe de régions, à un moment déterminé...

---

<sup>17</sup> Un exemple éclairant est fourni par André Cholley qui, dans son *Guide de l'étudiant en géographie* de 1942, reste fort circonspect et parle « travail de dosage » entre les disciplines.

<sup>18</sup> 1881-1955, spécialiste de géographie politique – sa thèse portait sur l'Irlande au 17<sup>e</sup> siècle – il est devenu professeur de géographie des transports au CNAM puis professeur à l'Institut des Hautes Etudes Internationales de Genève. Sa position institutionnelle était là encore très marginale.

<sup>19</sup> Lucien Gallois, Emmanuel de Margerie, Charles de la Roncière (historien naval) avaient donné leur caution au projet.

comme en géographie générale, la méthode de l'école française qui est de procéder par monographies et géographies régionales donne sans doute les meilleurs résultats » (cité in Butlin, 1990, p.441). La principale difficulté de l'entreprise vint du fait que le nombre de géographes universitaires qui participèrent à cette entreprise fut très faible (Lucien Gallois, à la retraite et Albert Demangeon). Il n'est alors pas étonnant de voir que le second numéro du Bulletin n'est en fait qu'une lettre d'information tout comme le troisième, avec des indications bibliographiques, la liste des thèses de « géographie historique » de l'Ecole des Chartes (1849-1936) et une étude de Gallois sur une carte du 16<sup>e</sup> siècle.

Cela révèle à la fois la tentative de reprendre un champ ancien (cf. la présence de Léon Mirot et d'officiers de l'armée parmi les membres) et de la moderniser. L'échec du Bulletin n'est selon R. Butlin pas tant due à l'absence de position dans l'université française de Y.M. Goblet, mais plutôt à des finances défailtantes, le comité ayant suscité trop peu d'adhésions. Il n'empêche, cet échec est bien lié à l'absence à la fois d'un groupe constitué de « géographes historiques » et d'intérêt pour une sous-discipline dont l'indépendance n'a pas de sens dans la géographie de l'époque ; étant « incorporée », elle fait partie intégrante des méthodes implicites de travail du géographe.

Il semblerait que les « véritables » géographes historiques de l'époque soient les historiens, plus particulièrement les membres de l'Ecole des Annales, qui doit beaucoup à la géographie de Paul Vidal de la Blache (Claval, 1985), ainsi qu'à la sociologie d'Emile Durkheim (Baker, 1984). Les historiens avaient de fait découvert dans les grandes thèses de géographie régionale des thématiques alors inexplorées par l'histoire : les petites gens et non pas seulement la « grande histoire ». Dans cette école, l'histoire et la géographie se combinent en des monographies régionales synthétiques tendant vers une histoire « totale ». Si elle eut peu d'influence sur les géographes, elle a « confisqué » à partir des années 1960 surtout un territoire d'étude auparavant défriché en commun avec les géographes (Clout, 1977). C'est ainsi que Fernand Braudel, « l'inventeur » de la géohistoire, a été à l'origine de la captation de la dimension territoire par l'histoire (*Annales ESC*, 1958) à un moment d'inflation démesurée du champ historique (autour du concept d'histoire totale, globale de l'Ecole des Annales). Son dernier ouvrage, *L'identité de la France* (1986) témoigne de cette approche. Il s'agissait d'étudier le temps long des structures (la longue durée) et le temps des processus conjoncturels. Cela évitait « le piège des vérités et éternelles et atemporelles : si ces systèmes n'étaient pas éternels, ils avaient un début, une vie pendant laquelle ils se développaient et une phase finale » (Wallerstein, 2006, p.36). Linéarité et progrès disparaissent donc. Il a de ce fait réduit la géographie au « temps long, quasi immobile, qui l'exclut de l'événement, du changement dans le social » (Grataloup, 2005, p.35) sous l'influence de la nature vidalienne, à l'évolution très lente. « Le milieu physique est transfiguré en temporalité : il est l'assise de la longue durée (qualifiée de « temps géographique ») qui dicte impérieusement sa loi et face à laquelle les intentions des acteurs ne valent guère plus que le clapotis des vagues au regard des grandes houles » (Garcia, 2000, p.78). Ce déterminisme a été repris ultérieurement par d'autres historiens, tel Georges Duby<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup> « On ne peut isoler une géographie historique d'une histoire géographique. Et c'est la nécessité que je proclame pour toute recherche historique, ne pas séparer les faits de l'histoire de leurs racines géographiques » (*Hérodote*, 1994, p.11).

Lors de la période de première « modernisation » de la discipline après 1945, les études de géographie historiques ont en fait repris les thématiques anciennes, surtout rurales, où géographes et historiens se côtoyaient, avec les anthropologues (autour des textes parus au début des années 1930 de Marc Bloch et Gaston Roupnel). Parmi les très rares articles uniquement historiques, on peut citer celui de F. Gay sur l'agriculture berrichonne au Moyen Age (1958) et celui de Serge Lerat sur l'Adour de la fin du 18<sup>e</sup> (1957), même si les géographes se préoccupent de recenser les textes qui peuvent entrer dans le cadre de telles études (Champier, 1956, sur la géographie agraire). Le Colloque international de Nancy organisé par Xavier de Planhol sur le paysage rural s'inscrit dans cette continuité d'une géographie historique dont la principale thématique ne s'écarte pas de la doxa en portant sur les paysages ruraux (*Annales de l'Est*, 1959). Le travail sur cette thématique a été poursuivi lors des rencontres biennales de la Conférence Européenne Permanente pour l'Etude du Paysage Rural (Flatrès, 1979). Hugh Clout (1977) a repéré 5 sous-thèmes dans ce courant :

- La description des structures de peuplement
- Les structures agraires (Pierre Flatrès, André Meynier, Pierre et Roger Brunet, Derruau 1949, Livet 1962, André Fel 1962)
- L'évolution des micro-caractères des paysages ruraux : maisons (Bouhier 1969, Coque 1956, de Planhol 1968 et 1971, Robert 1939), routes, haies, terrasses (Despois, 1957)
- L'organisation agraire (Dion 1946, Faucher 1961 et 1962)
- L'analyse détaillée des structures d'utilisation de l'espace (A. Perpillou).

On peut leur ajouter les doctorats de Maurice Le Lannou (1941), Etienne Juillard (1953), René Lebeau (1955), Michel Chevalier (1956), Jean-Pierre Moreau (1958) et Pierre Brunet (1960), cités par Paul Claval comme exemples d'études qui tentent de montrer la création et disparition de structures spatiales dans le milieu rural (Claval, 1985, p.237) ou les thèses où l'histoire est fortement présente dans un cadre élargi, celle de Michel Rochefort sur la plaine d'Alsace et de Dugrand sur les causes du demi-échec de la viticulture dans le Languedoc.

Ce courant a largement omis les villes si ce n'est quelques descriptions de l'évolution dans des monographies impossibles à synthétiser (Prêcheur 1953, G. Pinchemel 1954, Bastié 1964, Rouleau 1968) laissant ces questions aux architectes et urbanismes (Lavedan, 1936-52). De même, les études de démographie historique sont surtout le fait des démographes historiques depuis les années 1950 (Goubert, 1960)<sup>21</sup>.

### ***Roger Dion, un isolat ?***

Un hapax ressort néanmoins de cette période, Roger Dion (1896-1981)<sup>22</sup>, dont toute la carrière est un hymne à la géographie historique, qu'il voit essentiellement au travers des paysages ruraux (1934) et plus particulièrement du vin (1959), même s'il a aussi abordé les villes (La Rochelle en 1956). Il a

---

<sup>21</sup> Il est toutefois revenu à un américain de demander en 1979 que l'on entreprenne une géographie de ce champ, qui créerait « une fenêtre vers un contexte culturel et social plus large » ! ("a window into a larger social and cultural context", Adams, 1979, p.130). Ses seules sources sont les historiens et les travaux de l'INED. Son appel n'a guère eu d'écho semble-t-il, en tout cas chez les géographes.

<sup>22</sup> Voir Numa Broc, Roger Dion, 1896-1981, *Annales de Géographie*, vol.91, 1982, p.205-217 ; Gully, JLM, The practice of historical geography. A study in the writings of professor Roger Dion, *TESG*, vol.52, 1961, p.169-183.

toutefois été de plus en plus considéré par les géographes comme un historien (Baker, 1984, p.15). Roger Dion serait donc une étoile filante dans ce paysage. Une cause en serait sa position institutionnelle. Son poste de professeur au Collège de France à partir de 1948 (après les universités de Lille et de la Sorbonne) l'a en effet placé en dehors du monde universitaire classique.

Sa conception de la géographie historique est claire, elle doit être « une géographie humaine rétrospective ». Les paysages actuels sont selon lui le reflet de leur histoire et il faut donc que la géographie les lise ainsi dans le but d'expliquer le présent (Dion, 1949, 1957).

Il n'a pas créé d'école et parmi les chercheurs qui ont été influencés par ses travaux on trouve des historiens comme Georges Duby (1919-1996) ou Charles Higounet (1911-1988), qui reste proche de la géographie comme le montrent ses écrits (1961, article sur la géohistoire, direction d'un ouvrage sur Château Latour 1974 et 1980). Si en Angleterre, H.C. Darby appréciait beaucoup ses travaux, les relations directes ne furent pas très approfondies, car quand Roger Dion vint enfin donner un séminaire à UCL en 1966, ses centres d'intérêt se portaient plus sur les récits de voyage que sur les domaines de recherche de H. C. Darby et c'est le successeur de Darby, W.R. Mead, qui fit au Collège de France des cours sur la géographie historique de la Finlande, publiés par Norois (Mead, 1968). Plusieurs de ses élèves se tournèrent toutefois vers la géographie historique de la France (A. Baker et H. Clout au premier chef).

S'il n'a pas créé d'école, c'est peut-être aussi parce que ses centres d'intérêt ont varié et ses méthodes aussi : après s'être intéressé aux frontières, puis au vin, ses derniers écrits portent plus sur l'histoire des voyages et de la période classique.

### ***Nouvelle géographie et géographie historique : le salut venu d'outre Manche ?***

Le changement paradigmatique<sup>23</sup> de la discipline qui a débuté dans les années 1960 a plutôt eu tendance à éliminer la géographie historique des préoccupations au profit d'études quantitatives et opératoires (la géographie appliquée ou active) même en géographie rurale (il s'agit d'accompagner l'adaptation à l'agriculture moderne productiviste et de se tourner vers la prospective plutôt que la rétrospective). Le déclin final des grandes monographies régionales à base l'historique a aussi coupé l'herbe sous les pieds de la géographie historique, qui en « vint quasiment à incarner tout ce qui n'allait pas dans la discipline géographique : regard tourné vers le passé, traditionalisme des approches, et (pour utiliser le vernaculaire de l'époque), notoirement « idiographique », c'est-à-dire réticente à généraliser ses analyses et résultats sur des lieux et temps particuliers pour aboutir à des modèles universels, applicables partout, à toutes les époques et populations » (Bassin et Berdoulay, 2004, p.304-305). Pierre George fut l'un des plus ardents défenseurs de cette géographie du présent, active et utile. Seule l'histoire de la discipline elle-même suscite un nouvel intérêt (cf. les travaux engagés dès les années 1960 par Paul Claval, Philippe Pinchemel ou Numa Broc). Un élément conjoncturel peut être avancé pour l'expliquer en partie : alors qu'avant 1942, les géographes avaient une formation très proche de celle des historiens, ce ne fut plus le cas ensuite du fait de la création de

---

<sup>23</sup> On pourrait d'ailleurs discuter de la réalité du changement opéré. S'agit-il véritablement d'un nouveau paradigme au sens kuhnien ?

l'agrégation de géographie (pour les hommes du moins), ce qui accentua la division (ou du moins l'étanchéité) entre les deux écoles de pensée.

Or, dans cette conjoncture bien peu favorable, on assiste au milieu des années 1970 à un réel renouveau de l'intérêt porté au champ. Ce dernier n'est compréhensible que si on le replace dans l'évolution de la géographie historique à l'échelle européenne. Ce renouveau est en effet venu d'ailleurs, d'Angleterre plus précisément, où, comme nous le verrons, la « rénovation » de l'approche fut initiée dès 1970 chez les géographes historiques eux-mêmes. Peut-on aller jusqu'à parler d'une « école anglaise de géographie historique sur la France » ?

Deux centres majeurs (qui sont aussi ceux de la géographie historique en Grande-Bretagne, University College à Londres autour de H.C. Darby puis de Hugh Clout et l'université de Cambridge autour de H.C. Darby encore puis d'Alan Baker) ont initié des études sur la France et transporté les nouvelles idées et méthodes.

Ce n'étaient pas les premiers contacts entre les deux côtés de la Manche<sup>24</sup>. H.C. Darby, après avoir côtoyé Albert Demangeon, avait influencé les rares réflexions françaises sur la géographie historique et nous avons vu le bref passage de Roger Dion à U.C.L. L'article publié par E. Juillard en 1956 est issu de ses contacts avec H.C. Darby et W.R. Mead à U.C.L. où il avait effectué un séjour de trois mois et ne fait que présenter aux géographes français les quatre thèmes définis par ce dernier et les relier aux études françaises : la géographie derrière l'histoire, les géographies du passé, les changements géographiques et le passé dans le présent. Xavier de Planhol (1972) procède de même dans son étude de la géographie historique en France (Baker, 1980, p.71)<sup>25</sup>.

C'est donc la collection d'articles publiée par Hugh Clout en 1977 qui représente un tournant dans la géographie historique française. Le tournant n'est pas tant épistémologique que la marque d'un retour en grâce. Il n'est pas indifférent que ce tournant soit venu d'Outre-Manche, car cette sous-discipline y fleurissait<sup>26</sup>. D'ailleurs, lorsque Jean-Claude Boyer aborde la question de la géographie historique en 1978, c'est pour affirmer qu'il faut que les géographes français se tournent vers la Grande-Bretagne et les Etats-Unis pour y trouver de nouveaux concepts.

Cet intérêt porté par des Anglais ne traduit toutefois pas par l'essor d'un courant de géographie historique en France. Des travaux et rencontres entre Britanniques et Français eurent certes lieu à la fin des années 1970 et le début de la décennie suivante, mais ils firent long feu. Les Britanniques ont donc bien joué le rôle de passeur dont l'introduction faisait l'hypothèse, mais la balle à peine ramassée a été reperdue ...

En 1976, la commission française de géographie historique est fondée (refondée si l'on prend en compte la tentative des années 1930) sous l'égide de Xavier de Planhol, qui comprend à la fois des historiens et des géographes. La première rencontre fut consacrée aux thèmes généraux de la

---

<sup>24</sup> Pour une analyse complète des relations trans-Manche entre géographes français et britanniques entre 1910 et 2005, voir Clout 2005b. Il y indique qu'alors que les rares géographes français s'intéressant à la Grande-Bretagne ont plutôt effectué des études de géographie physique, les Britanniques se sont penchés sur des objets de géographie humaine ou historique.

<sup>25</sup> Les nombreux contacts que Pierre Flatrès (1921-1998) avait noués avec les géographes des franges celtiques des îles britanniques (dont E. Estyn Evans et M. Bowen) sur lesquelles il avait travaillé dans les années 1950 pour sa thèse (1957) ne se traduisirent pas par des collaborations scientifiques continues, même s'ils transparaissent dans sa synthèse de 1979 (Clout, 2005b, paragraphe 19).

<sup>26</sup> Comme l'indique la fondation en 1975 avec les Etats-Unis de la revue *Journal of Historical Geography*.

géographie historique (Planhol, 1975-77). Un article propose trois remèdes au malaise que connaît alors la géographie historique en France : l'adoption d'un plus grand nombre de concepts et techniques de la géographie humaine contemporaine ; une plus grande intégration de la recherche et de l'enseignement ; la suppression des barrières institutionnelles aux études interdisciplinaires et une plus grande coopération entre historiens et géographes<sup>27</sup>.

La deuxième rencontre fut dédiée à la géographie historique de la viticulture (Huetz de Lempis *et al.*, 1978), la troisième à la géographie historique des villages et de la maison rurale (Higounet, 1980), thématiques qui se rattachent plus au passé de la géographie historique française qu'aux concepts nouveaux de la géographie humaine dont l'adoption avait été souhaitée lors du congrès de 1976. En janvier 1981, l'organisation de son premier colloque international, consacré aux villes de l'Europe de l'Ouest, pouvait en augurer les débuts. Dirigé par Paul Claval, il se déroula à Paris IV et accueillit des archéologues, historiens, architectes et géographes de plusieurs pays européens. Toutefois, l'examen des communications montre que la modernité ne vint pas des géographes, dont la plupart utilisèrent des méthodes empiriques, au contraire de leurs collègues d'autres sciences sociales, plus amateurs de méthodes modernes. Autre signe, la plupart des participants avaient les cheveux gris ou plus de cheveux du tout<sup>28</sup>. Cela explique-t-il en partie que malgré ces débuts encourageants<sup>29</sup>, ces rencontres ne permirent pas la création d'une dynamique en faveur de la géographie historique ? Ne s'agissait-il finalement que de l'enterrement de première classe des derniers vestiges de l'Ecole Française de Géographie ? Une autre raison fut peut-être politique, car la rénovation conceptuelle et méthodologique de la géographie historique venue de Grande-Bretagne comportait alors une forte base marxiste, alors que les géographes français qui s'intéressaient à ce champ appartenaient à des courants politiques opposés et que les géographes français marxistes appliquaient leurs idées à d'autres champs, la géopolitique pour Yves Lacoste par exemple, pour qui elle paraissait la plus apte à permettre un véritable engagement dans la société. Cela signifie donc que les concepts et méthodes issus du marxisme ont moins « percolé » dans la géographie française qu'ils ne l'ont fait dans le monde anglo-saxon où tous les courants ont été au moins soumis à leur pression.

L'état de la géographie historique que présentait Paul Claval au milieu des années 1980 est intéressant (Claval, 1985, note 85, p.244-245). Selon lui existait un ensemble de géographes autour de la géographie agraire (Xavier de Planhol, Jean Peltre, Pierre Flatrès et la Commission de Géographie historique) ; à Strasbourg, les anciens étudiants d'Etienne Julliard, autour de l'histoire de l'organisation régionale aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles (Roland Schwab, Jean-Pierre Martin, Jean-Claude Claverie) ; un ensemble dispersé de géographes s'intéressant à la géographie historique urbaine et sociale (Jean-Claude Boyer, Antoine Haumont et Guy Burgel à Paris, André Vant et Marc Bonneville à Lyon) ; un dernier groupe enfin travaillait sur l'histoire du vin, à la suite des travaux initiés par Roger Dion. Un Centre d'étude et de recherche sur la vigne et le vin de Bordeaux III avait été fondé en 1970

---

<sup>27</sup> C'est bien sûr sur ces points qu'insiste le compte rendu que fit – avec quelques années de retard - de l'ouvrage Alan Baker (*Journal of Historical Geography*, 1982, vol.8, n°1, p.98). Il recense dans le même temps deux ouvrages marquant le renouveau de la géographie historique dans le monde lors des Congrès de l'U.G.I. de 1976 et 1980, ce qui indique que la géographie française suivait un mouvement plus vaste.

<sup>28</sup> Voir le compte rendu qu'en fait Hugh Clout, 1981, *Journal of Historical Geography*, vol.7, n°2, p.186-187.

<sup>29</sup> Etienne Dalmaso, alors nouveau président du Comité National de Géographie, indiquait que la géographie historique n'avait pas disparu en France, mais n'avait simplement pas encore reçu la reconnaissance qu'elle méritait...

par Alain Huetz de Lempis<sup>30</sup>. On ne peut tirer de cette liste de thèmes, de lieux et de noms aucun ordre, aucun groupe constitué. Ce d'autant plus que bien des géographes cités n'ont utilisé la géographie historique qu'à un moment bien déterminé de leur carrière et qu'il s'agissait simplement pour eux d'un élément peut-être secondaire de leur méthode d'analyse. Ainsi, pour en rester aux stéphanois devenus un temps lyonnais, André Vant est-il avant tout un géographe social préoccupé du contemporain et Marc Bonneville après son doctorat s'est-il exclusivement intéressé à l'aménagement urbain contemporain.

### ***Les vingt dernières années : des isolats***

Alors que la géographie historique aurait pu connaître un renouveau dans le cadre du tournant de la discipline durant les années 1980 qui remet en question les « grands récits » et modèles de la géographie moderne<sup>31</sup>, force est de constater que depuis 1981, seuls des individus isolés ont publié de temps en temps un ouvrage qui relève de la géographie historique. La cause doit en être cherchée dans la forme qu'a pris en France la « nouvelle géographie<sup>32</sup> ».

On peut très schématiquement distinguer, à côté de géographes traditionnels qui ne disparurent pas d'un coup, quatre groupes principaux. Le premier groupe peut être appelé les « spatialistes ». Il comprend d'abord le courant de géographie quantitative. Son objet est axé sur l'explicitation du contemporain ou du sub-contemporain et ne laisse pas de place au passé. Malgré son efficacité et ses adaptations successives, ne parvint jamais à emporter l'adhésion de l'ensemble de la communauté universitaire. Le second groupe est structuraliste. L'histoire en est largement évacuée car la structure est intemporelle. Les chorèmes élaborés par Roger Brunet proposent ainsi dans leur 6<sup>e</sup> catégorie des éléments de « dynamique territoriale », mais selon un pas de temps indéterminé que l'on peut penser court du côté du passé et plutôt tourné vers l'avenir. Le troisième groupe – lié au précédent - est systémiste. C'est ce courant qui a dominé la discipline dans les années 1980 jusque vers le milieu des années 1990 et qu'a incarné la personne de Roger Brunet. Après un doctorat qui introduisait des analyses marxistes (centre/périphérie par exemple) sur les campagnes toulousaines en 1965, où il avoue avec une certaine répugnance avoir utilisé aussi l'histoire<sup>33</sup>, Roger Brunet a entrepris, avec quelques autres, de refonder la géographie française autour de méthodes renouvelées (dont sa thèse secondaire sur les discontinuités en géographie constitue le fondement) où l'histoire est réduite à la portion congrue. Enfin, la volonté d'application de cette géographie veut l'insérer dans les débats de l'aménagement de son temps (cf. les liens entre Roger Brunet, le GIP Reclus et la DATAR). Le passé est la mémoire (ou l'héritage) de ce système et reste un facteur explicatif secondaire<sup>34</sup>. Cette ambivalence de l'usage du temps vient de l'évolution de la notion de système, par

---

<sup>30</sup> On peut citer les travaux de Henri Enjalbert (1975), Roland Pijassou (1974), Alain Huetz de Lempis (1978) et ceux de l'historien Charles Higounet (1974).

<sup>31</sup> Ce tournant fut loin de toucher tous les géographes !

<sup>32</sup> Sont rangées sous cette expression parfois réservée à la seule géographie quantitative tous les avatars de la transformation de la discipline depuis les années 1960.

<sup>33</sup> « Force a été de plonger dans le passé. Par principe fort réticent à remonter le temps au début de nos recherches, nous nous sommes vite aperçus qu'il fallait interroger longuement l'histoire » (cité in Marconis, 1996, p.63).

<sup>34</sup> Le constat que Roger Brunet fait de la géographie de la fin des années 1990 témoigne de cette position subalterne. Le temps ne fait pas partie des 10 points forts du redéploiement de la discipline dont il dresse la liste. La diachronie figure certes dans le septième point (*Structures, systèmes, modèles et dynamiques*) mais n'est pas explicitée. De surcroît, si l'oubli de l'histoire

définition synchronique. Mais ce dernier a montré ses limites, particulièrement dans la recherche de la causalité qui a nécessité - comme pour le doctorat de Roger Brunet - la réinjection du temps au travers de la notion de systémogénèse. Marcel Roncayolo a bien résumé le sort du temps au sein de ces nouveaux courants :

La nouvelle géographie, dans ses multiples tendances, a la satisfaction de s'être décolonisée, d'accéder pleinement au rang de science, de prédire plutôt que de reconstituer le passé, et s'offre même l'élégance de reporter sur le temps (et donc sur le passé) l'appréciation du poids de certains facteurs ou le fonctionnement testé de certains modèles (Roncayolo, 1995, p.67).

Le troisième courant est constitué de l'école de géopolitique formée autour d'Yves Lacoste. Sa première caractéristique est l'utilisation de la dialectique marxiste où le temps n'a pas une position autonome, car il est instrumentalisé au service du futurisme qui caractérise le marxisme. Il montre ensuite un approche scalaire figée (Yves Lacoste ayant été jusqu'à proposer des normes scalaires).

Un quatrième courant concerne la géographie humaniste, autour des notions de perception, de représentation, de vécu, c'est-à-dire des éléments contemporains où l'histoire n'a pas de place. Le temps y fut toutefois réinjecté par l'analyse de la construction des imaginaires (on pense aux travaux de Bernard Debarbieux). Le dernier courant est formé de la géographie physique. A partir des années 1970, elle a été pilotée par le futur, car les « physiciens » se sont progressivement transformés en spécialistes des relations entre la nature et la société autour des questions environnementales, en experts de la gestion du risque, de l'aménagement et du développement. Il existe toutefois un courant de géo-archéologie, qui met les méthodes géographiques au service de la reconstitution de paléo-environnements, mais pour mieux gérer le futur<sup>35</sup>. Le passé (présenté comme l'état idéal du milieu « avant ») sert donc de légitimation à l'action préconisée, instrumentalisant le temps.

Le temps n'est donc pas absent des préoccupations des géographes, surtout depuis les années 1990, mais il reste corseté ou instrumentalisé au service de logiques autres.

Aussi n'est-il pas étonnant que les quelques mêmes noms attachés à l'étiquette de la géographie historique que l'on retrouve dans les années 1970-1980 soient souvent les mêmes que durant les deux décennies précédentes, comme si la géographie historique s'était largement abstraite de la temporalité de la géographie ! Largement, mais pas totalement, car quelques évolutions ont eu lieu.

La première thématique que l'on peut distinguer est la synthèse de la géographie historique de la France, dont les Britanniques s'étonnaient de l'absence dans les années 1970. Trois ouvrages ont paru depuis vingt ans, aux ambitions bien différentes. Le premier, de Xavier de Planhol (1988), offre une « synthèse magistrale » des nombreux travaux publiés en un siècle sur la question (Baker, 2003, p.169) ; le deuxième a été publié par Jean-René Trochet (ethnologue d'origine) dans la collection *Que sais-je ?* et rend compte de l'évolution de l'organisation spatiale du pays de la période antique aux années 1850 ; le dernier, paru en 2002 sous la plume de Philippe Boulanger (historien d'origine), est

---

figure dans la liste de ses regrets, c'est de l'histoire de la discipline qu'il s'agit, destinée à nourrir le débat épistémologique (Brunet, 1997, p.21). Le temps n'est pas oublié, mais il est vu comme un handicap : argumentant l'intérêt des chorèmes, il affirme qu'ils traitent de phénomènes complexes « compliqués par les héritages » (Brunet, 1997, p.241).

<sup>35</sup> Les géographes ont pu travailler assez facilement avec les archéologues, car leurs techniques étant proches, les tabous sont moindres. Les relations ont d'abord eu lieu avec la géographie physique, puis avec l'analyse spatiale.

un manuel destiné aux étudiants de premier cycle universitaire. Des publics différents ont donc à leur disposition des synthèses plus ou moins ambitieuses et non des thèses comme on peut en trouver aux Etats-Unis. Xavier de Planhol a toutefois laissé de côté les divisions habituelles des historiens pour proposer une vision de la géographie historique de la France en deux temps : le premier est très long, de la préhistoire au 19<sup>e</sup> siècle et correspond selon lui à une diversification progressive de l'espace, dont l'acmé est atteinte entre 1875 et 1914 ; le second, depuis les révolutions techniques correspond à une uniformisation progressive de cet espace (Claval, 2005, p.51). Comme cette période ne l'intéresse plus<sup>36</sup>, il a confié cette partie de son ouvrage à Paul Claval (p.473-531). Son travail se place dans la filiation de ceux de H.C. Darby et Norman Pounds et est dédié à Roger Dion dont il a été l'élève, même s'il répond à une commande d'A. Baker<sup>37</sup>.

L'intérêt pour la géographie historique semble souvent venir de transfuges d'autres disciplines. Dans l'Encyclopédie de la géographie (1995) dirigée par A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain, le chapitre consacré à la géographie et l'histoire a été confié à une historienne, Marie-Vic Ozouf-Marignier<sup>38</sup>. Mais c'est plutôt l'histoire de rendez-vous manqués. D'une part, le dernier ouvrage de Fernand Braudel sur la France a été tièdement reçu par les géographes qui lui reprochaient son côté trop vidalien (ils voulaient dire par là archaïque, tant la plupart des géographes français ont admirablement réussi à se conformer au schéma psychanalytique en tuant le père !). De l'autre celui qui aurait pu devenir un passeur, Bernard Lepetit, est mort prématurément, alors qu'il avait à la fois utilisé l'analyse spatiale en histoire (cf. sa collaboration avec Denise Pumain) et repris des concepts géographiques (territoires, échelles) pour les appliquer aux sciences sociales (Gataloup, 2005, p.35).

Si l'on cherche des lieux, des groupes, des points d'ancrage de la géographie historique, on ne trouve comme dans les années 1970 que de brefs coups de projecteurs fermés aussitôt que l'événement qui les a suscités s'est achevé. D'abord, les tenants de l'analyse spatiale ont intitulé en 1990 leur colloque annuel - Géopoint - *Histoire, temps et Espace*. Mais il s'agissait d'une thématique parmi d'autres et non d'une refondation disciplinaire comme le montrent les parcours des auteurs des communications (Guy Baudelle sur l'inertie spatiale des bassins miniers ou Philippe Cadène sur temps et espaces et résistance des sociétés rurales face à l'intégration globale).

Les tenants de la géopolitique autour d'Yves Lacoste ont consacré à la géographie historique un numéro spécial de leur revue, *Hérodote*, en 1994. Il montre à la fois le biais géopolitique de son directeur et sa vision « archaïsante » de la question. Selon lui, « l'évocation du passé des territoires éclaire et justifie les caractères ou l'appartenance que l'on veut leur attribuer. C'est selon moi la fonction majeure de la géographie historique » (1994, p.4). Sa définition de la géographie historique est la suivante : « la description et l'explication des aspects géographiques et des formes du peuplement que telle contrée présentait dans un passé plus ou moins lointain » (1994, p.5). Quelle que soit la qualité des articles du numéro, cette définition essentiellement descriptive et synchronique n'apporte rien de neuf.

---

<sup>36</sup> Cette interprétation se fonde sur les cours de X. de Planhol que j'ai suivis en 1985-86 sur l'Égypte et la Libye dans le cadre de la préparation à l'agrégation. Ayant commencé son cours en 4 000 avant J.C., il les a arrêtés au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, car les choses devenaient bien trop confuses pour qu'il s'y attache...

<sup>37</sup> Il a d'ailleurs été publié à la fois en français et en anglais (aux Presses Universitaires de Cambridge).

<sup>38</sup> Auteure d'une thèse sur la formation des départements en France, elle était un membre assidu du séminaire de Marcel Roncayolo à l'EHESS.

Autre bref moment, la rencontre franco-britannique sur la géographie historique et culturelle qui eut lieu à Cambridge en septembre 1999 sous l'égide d'Alan Baker (Butlin, 2000). Les Français présents étaient J.R. Pitte (sur Philippe Lamour), P. Boulanger (sur les paysages issus de la première guerre mondiale), V. Moriniaux (sur les images des forêts de pins), André Humbert (sur l'interprétation de paysages au travers de photos aériennes), Sophie Lignon-Darmaillac (sur la consommation de sherry en France), Raphaël Schirmer (sur la géographie historique du vin et de la vigne en France). De la discussion sur les différences et les rapprochements possibles entre France et Grande-Bretagne n'est rien sorti de concret<sup>39</sup>.

Dernier exemple, le rapprochement entre géographes et archéologues, permis entre autres par la prise en compte de la temporalité dans les modèles spatiaux, qui deviennent dynamiques. On peut citer l'ambitieux projet Archaeomedes sur l'évolution des systèmes de peuplement et les réseaux urbains (cf. le doctorat de Lahouari Kaddouri, soutenu en 2004) ou des collaborations plus ponctuelles menées par exemple par Jérôme Monnet (2001).

Il faut donc se tourner vers des isolats, des géographes qui n'ont pas d'école, parce qu'ils n'ont pas pu ou parce qu'ils n'ont pas voulu, du fait de leur position institutionnelle, de leur carrière ou de leur tempérament, en créer une : Marcel Roncayolo (né en 1926, géographe ou historien ?), Alain Reynaud (né en 1942) et Christian Grataloup (né en 1951, géohistorien) ou Michel Foucher (né en 1946) pour qui « les frontières sont du temps inscrit dans l'espace » (1988) ou encore Vincent Berdoulay (Bassin et Berdoulay, p.314-315).

Le terme d'isolat signifie ici que ces géographes sont des « îles » et ne forment pas des archipels où l'on pourrait voir des passages et points communs entre îles. Cela signifie aussi leur statut de marge, dans le sens cette fois-ci de lieu de création et de confrontations entre disciplines et non d'angles morts.

Prenons Christian Grataloup selon qui la géohistoire connaît un renouveau depuis les années 1990, qui met l'accent sur les facteurs politiques, économiques et sociaux et utilise l'analyse spatiale à plusieurs échelles, dont celle du système-monde, lié à la *Connected History* (Grataloup, 2004). On peut toutefois penser que ce renouveau est surtout incarné par Christian Grataloup lui-même, qui distingue bien la géographie historique strictement synchronique d'une géohistoire « qui prend simultanément, mieux en interaction, les logiques spatiales et temporelles des sociétés. Elle oblige à penser temporalités et spatialités les unes en fonction des autres » (Grataloup, 2005, p.33). La grande différence est dans le rapport au temps : d'un côté il est un construit intellectuel (avec une chronologie et une périodisation pré-établies) et de l'autre il est aussi un terrain à construire où « les explications produites rendent tout autant compte de l'organisation du temps que celles de l'espace en liant les deux démarches » (*ibid.*). Le lien se s'effectue dans le rapprochement entre la notion de région et celle de période : pour Christian Grataloup, l'Empire romain est simultanément un espace évolutif et une durée localisée, un « espace-temps social » (Grataloup, *ibid.*, p.40).

Où se situe finalement la géographie historique française aujourd'hui ? Entre économie et culture ont répondu Philippe Boulanger (né en 1970) et Jean-René Trochet (né en 1950) lors d'un colloque

---

<sup>39</sup> La rencontre suivante à Paris a concerné la géographie culturelle, indice du glissement du champ (cf. *Géographie et culture*, n°39, 2001).

tenu en 2002 (Boulanger et Trochet, 2005). Nulle part, peut-on répondre en 2007, car ce colloque a connu le même sort que les précédents : un feu d'artifice aussi intéressant qu'isolé. Il n'existe toujours pas de lieu de concentration de géographie historique. Le Centre d'étude et de recherche sur la vigne et le vin de Bordeaux III (dirigé par Philippe Roudier jusqu'en 2003 puis par le géographe Jean-Claude Hinnewinkel) est devenu pluridisciplinaire depuis plusieurs années et se range globalement du côté économique et culturel<sup>40</sup>.

Paris offre deux lieux (deux pôles ?) aussi proches que différents, les universités Paris 1 et Paris 4 (la Sorbonne et la Sorbonne nouvelle). Le noyau de Paris 4 est hérité des travaux de Xavier de Planhol et Paul Claval qui, s'ils n'ont pas créé de laboratoire de géographie historique, ont supervisé successivement les premiers travaux de Jean-Robert Pitte (dont l'étude de l'histoire du paysage français fait autorité<sup>41</sup>) qui lui-même a dirigé les travaux d'un ancien historien, Philippe Boulanger. Le laboratoire Espace et Cultures ne peut toutefois être décrit comme un laboratoire de géographie historique, car, à l'image des plus récents travaux de Paul Claval, il est centré sur les questions culturelles. C'est dans la géographie culturelle qu'il faudrait chercher des études qui prennent en charge l'histoire<sup>42</sup>. Le noyau de Paris 1 s'est quant à lui spécialisé dans l'histoire de la géographie, autour de Philippe Pinchemel puis de Marie-Claire Robic (laboratoire E.H.GO, épistémologie et histoire de la géographie, qu'elle a dirigé de 1991 à 2006). Les relations entre les deux laboratoires sont plus empreintes de défiance que de collaboration.

En dehors de ces lieux, ce n'est certes pas le désert mais les logiques restent ponctuelles et dans l'espace, car elles sont individuelles, et dans le temps, car elles ne constituent pas le fondement du travail des individus en question. Ils considèrent la géographie historique « comme une démarche coextensive à leur sujet d'étude » (Boulanger et Trochet, 2005, p.13). Quelques exemples : les ouvrages Paul Claval sur les Etats-Unis (1989), de Philippe Bachimon sur Tahiti (1990) ou de Martine Droulers sur le Brésil (2001).

Cela signifie qu'un géographe français qui souhaite s'engager dans la géographie historique devra le faire dans un laboratoire qui n'y sera pas dédié et qu'il devra par conséquent endosser des habits d'emprunt. La « filiation<sup>43</sup> » DePlanhol-Pitte-Boulanger montre une autre facette de la situation, individuelle et fondée sur des affinités électives. Xavier de Planhol a publié sur la France, l'Islam, l'eau de neige ou la grande faune, Jean-Robert Pitte sur les paysages et la gastronomie et Philippe Boulanger sur la géographie militaire de la France. Même si la position institutionnelle de Jean-Robert Pitte est puissante (il préside l'université Paris IV), particulièrement depuis la fermeture de la Maison de la Géographie et le départ à la retraite de Roger Brunet, il faudrait tordre le cou à la réalité pour y voir le signal de la formation d'une école de géographie historique !

Le tableau qui suit doit être considéré comme un premier essai de représenter la géographie historique française selon une logique à la fois chronologique et thématique. Les problèmes qu'a

---

<sup>40</sup> Une résurgence de ses fondements historiques se voit toutefois dans le numéro 23 de la revue *Sud-Ouest Européen*, paru le 13 septembre 2007, où J.-C. Hinnewinkel a rédigé un article sur la géographie historique du vin.

<sup>41</sup> Xavier de Planhol fut son directeur de thèse, ayant choisi la châtaigneraie comme sujet car les géographes italiens avaient travaillé sur l'olivier et Roger Dion sur la vigne... Il lui confia aussi la réalisation de l'ouvrage sur les paysages qui lui avait été proposé, ne souhaitant pas le réaliser lui-même.

<sup>42</sup> Bassin et Berdoulay citent à ce propos les derniers travaux de Xavier de Planhol ou ceux d'Emmanuel Lézy (2000).

<sup>43</sup> Elle repose sur la direction par le plus ancien de du doctorat du plus jeune, selon des logiques devant plus au hasard qu'à une nécessité intellectuelle.

posés sa réalisation et les oublis dont il souffre sont des indicateurs de la difficulté à prendre l'exacte mesure de sa place et des géographes qui l'ont incarnée ou traversée. Il s'agit d'un de ces bricolages dont mon parcours se faisait l'écho (fondé sur la visibilité et le poids institutionnel) et son affinage, signal d'une meilleure et plus fine compréhension, fait donc partie des chantiers à venir.

Tableau 1- La géographie historique en France

Date	Géographie historique politique	Histoire « incorporée » à la géographie	Historiens	Géographie historique de la ville
1890	Himly	Vidal de la Blache		
1900	Longnon	↓		
1910	↓	Demangeon Sion		Blanchard et ses élèves
1920	Mirot	↓	Ecole des <i>Annales</i> (Febvre, Bloch)	↓
1930	↓	Deffontaines Dion	↓	
1940	↓	Géographie historique rurale	Braudel	
1950	↓		↓	
1960	↓	Le Lannou Flatrès	Higounet Duby	U. de Strasbourg B. Rouleau
1970	↓	Fel De Planhol Université de Bordeaux		
1980	Fierro-Domenech	<b>Isolats</b>	-----	<b>Isolats</b>
1990	Foucher	Roncayolo Reynaud Pitte	Nordman Ozouf-Marignier	Ghorra-Gobin
2000		Grataloup		
2007		Trochet Boulangier		Hancock

- Influence
- ↔ Influence réciproque
- - - - -> Influence faible
- - - - - Rupture dans la continuité (Geddes)
- (Geddes) Influence de champs hors de la géographie

Ce tableau montre les difficultés de transformer des entreprises individuelles en courant disciplinaire en France. La place relative des personnes dans les institutions et celle de leurs idées dans le paradigme dominant (les deux points étant liés) explique l'évolution de la géographie historique française, dont l'histoire n'est en rien linéaire et reste liée à des individus. On peut en

conclure que « la géographie historique française » n'a jamais vraiment existé faute de constitution d'un groupe institutionnalisé, malgré l'incorporation du temps dans la « science normale » vidalienne (par l'explication génétique et la généalogie des paysages) et la permanence de son motif rural et malgré les échanges qu'elle a pu connaître avec des géographes anglais. Ces échanges ont aussi existé entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis mais on ne peut parler au début du 20<sup>e</sup> siècle de « géographie anglo-saxonne », comme un ouvrage récent a pu le faire pour la fin de ce siècle. De fait, jusque dans les années 1950, on peut plutôt parler d'influence anglaise sur la géographie des Etats-Unis (influence non exclusive, comme le montre l'apport allemand), et des années 1960 aux années 1980 on doit plutôt parler d'influence de la géographie états-unienne sur la géographie britannique. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que, grâce à des *Atlantic Crossings*, on peut envisager l'émergence d'une géographie anglo-saxonne commune (qui comprend entre autres l'Australie et la Nouvelle Zélande).

## 1.2 La géographie historique en Grande-Bretagne

L'évolution de la géographie historique en Grande-Bretagne<sup>44</sup> doit se comprendre dans le contexte de la définition des limites de la discipline. La majorité des géographes britanniques, inspirés par l'école de Vidal de la Blache, ont essayé d'individualiser leur discipline en lui conférant des caractères et méthodes propres. Un petit nombre toutefois, formé dans d'autres disciplines, a fondé le courant de la géographie historique, qui n'a jamais été prédominant même si ses apports ont été nombreux et reconnus. On peut rappeler à ce propos le mot de H.C. Darby : « les moissons sont excellentes mais les moissonneurs peu nombreux<sup>45</sup> ».

La géographie « moderne » entra dans l'université britannique plus tardivement qu'ailleurs, sous la pression de la *Royal Geographical Society*<sup>46</sup>, qui persuada les autorités de Cambridge et Oxford d'engager un géographe, alors que jusque là les cours de géographie étaient donnés par des géologues et historiens. Le contexte général était celui de la peur de la perte de compétitivité économique du pays et de la concurrence avec l'Allemagne (Mayhew, 2000). Halford J. Mackinder (qui avait étudié l'histoire) fut le premier professeur de géographie nommé à Oxford en 1887. Sa méthode recréait les géographies du passé et montrait comment une succession de changements avait conduit à la situation observable aujourd'hui. La géographie actuelle n'est donc vue que comme la dernière phase dans une succession. En effet selon lui, comme chaque événement se produit à un moment particulier dans un lieu particulier, l'histoire et la géographie ne devraient jamais être séparées. On peut considérer sa théorie du *heartland* comme « un modèle destiné à placer les grands traits de l'histoire du monde sur la scène fournie par la géographie globale » (Martin et James, 1993,

---

<sup>44</sup> Je remercie vivement le professeur Hugh Clout pour les informations et les textes qu'il m'a généreusement fournis.

<sup>45</sup> "the harvests are great but the labourers are few" cité dans une fort intéressante mise au point bibliographique de Martyn J. Bowden (Anglais parti aux E.U dès son master, professeur à Clark University), *Three Generations of British Historical Geography*, *Economic Geography*, 1972, vol. 48, n°2, p. 214-216.

<sup>46</sup> Elle a créé en 1831 une revue, *The Geographical Journal*, toujours active, dont une section dans ses comptes rendus s'intitulait *Anthropogeography and Historical Geography* au tournant du 20<sup>e</sup> siècle.

p.206). Il remonte aux migrations de la préhistoire et pointe les invasions successives ultérieures qui prouvent sa thèse. Sa sélection de lieux et de périodes ignore tout ce qui peut remettre sa théorie en cause même si ses déductions sont particulièrement claires et ses prévisions se sont avérées justes (sur les conséquences d'une alliance de l'Allemagne et de la Russie...). Sa conception de la géographie était proche de celle de Paul Vidal de la Blache, puisqu'il s'agissait de mettre la description physique du monde au service de son histoire, dans le cadre de l'impérialisme britannique et de la « fermeture du monde » due à la fin de son exploration.

Globalement, la géographie qui se met en place au début du 20<sup>e</sup> siècle subit l'influence tant de la géographie française (Clout, 2005) qu'allemande (Dickinson 1969, Claval, 2007)<sup>47</sup> et celle de l'états-unien Davis et fait de la géomorphologie sa base. Martin et James relèvent quatre branches principales, dont les trois premières sont plus ou moins issues de la géographie physique : l'exploration, les études sur le terrain alliées à l'interprétation cartographique et les études régionales. La géographie historique en est la quatrième branche. Elle est issue presque en droite ligne des études géographiques menées par des historiens au 19<sup>e</sup> siècle, y compris les plus célèbres tel Thomas Macaulay qui inclut dans son *History of England* (1849) une description de l'Angleterre en 1685 considérée par J. Baker comme « le modèle de ce que la géographie historique devrait être » (Baker, 1963, p.36). Mais c'est avec Halford Mackinder que les géographes se saisirent du champ. Biais environnementaliste, présent comme focale, insistance sur la permanence des paysages (à partir de cartes), voilà trois des traits de cette approche<sup>48</sup>. Après Halford Mackinder, d'autres géographes se sont intéressés à la géographie historique, mais sans fonder de véritable école<sup>49</sup>. Il n'y eut pas non plus de véritable collaboration avec les historiens, bien qu'au moins l'un d'entre eux – H.H. George - ait souligné en 1901 l'apport de la géographie, élaborant le premier ouvrage consacré aux rapports entre les deux disciplines, *The Relations of Geography and History* (1901) où il affirme que « l'histoire ne peut se comprendre sans la géographie » (cité in Baker, 2005, p.19)<sup>50</sup> dans une vision qui n'est pas sans rappeler celle de Lucien Febvre, la géographie étant une « science auxiliaire » de l'histoire.

Il faut attendre l'entre-deux-guerres pour repérer deux véritables courants de géographie historique, portés par deux géographes différents à tous points de vue : leur génération, leur localisation, leur approche de la question et leur destin académique, Herbert John Fleure et Henry Clifford Darby<sup>51</sup>. Une manière de saisir le contexte dans lequel la géographie historique se trouvait alors peut être trouvée dans le long compte rendu que fit John F. Unstead (1876-1965), géographe spécialiste du découpage régional, de l'ouvrage que Carl Sauer a consacré en 1922 aux monts Ozark.

Pour J.F. Unstead, le passé ne doit être évoqué que s'il est nécessaire pour expliquer le présent, seul objet de la géographie, ce qui lui fait regretter la présence (ou en tout cas la longueur) de la

---

<sup>47</sup> « la science que les géographes britanniques pratiquent dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est, pour eux, d'origine française » (Claval 2007, p.76) ou allemande.

<sup>48</sup> Qui n'a pas totalement disparu en 1969, puisque Martyn Bowden (1972, p.214) la retrouve encore dans l'ouvrage de Dorothy Sylvester (1969).

<sup>49</sup> Parallèlement, certains géographes se préoccupaient de l'histoire de la géographie, à l'image d'Eva G.R. Taylor (1879-1966) qui publia en 1930, *Tudor Geography, 1485-1593*, London, Methuen et en 1934, *Late Tudor and Early Stuart Geography*, London, Methuen.

<sup>50</sup> Alan Baker est l'auteur du second ouvrage consacré à une étude globale des rapports entre les deux disciplines, plus de 100 ans après George (Baker, 2003).

<sup>51</sup> Cela ne les a pas empêchés de respecter le travail de l'autre. H.J. Fleure devint même *Honorary Lecturer* (maître de conférences honoraire) à U.C.L., bien qu'il n'y ait jamais donné de conférence.

deuxième partie de l'ouvrage consacrée à l'évolution chronologique de la mise en valeur de cet espace, qu'il considère comme déplacée dans une étude de géographie mais peut-être utile comme géographie historique, c'est-à-dire géographie du passé. Pour lui, elle doit remonter selon une simple chronologie (*a simple chronological arrangement*) le temps pour voir les interrelations entre l'homme et son environnement. Selon lui, la géographie historique « peut être définie comme l'étude de l'évolution de l'environnement de l'humanité, et des interactions, à chaque étape de l'évolution, entre la nature et l'humanité. Ainsi, la géographie historique doit fonder son enquête sur le travail des géographes physiiciens d'un côté et sur les recherches des historiens de l'autre ; elle devrait corrélérer leurs résultats et ainsi justifier son existence de science indépendante<sup>52</sup> » (Unstead, 1922, p.59). L'environnement est donc d'abord étudié. J.F. Unstead achève son texte en indiquant que sa définition n'est pas unanimement acceptée, entre ceux pour qui la géographie historique ne doit s'occuper que de faits militaires et changements territoriaux et ceux pour qui elle doit accumuler les événements historiques dans une région donnée. Les choix effectués par H.J. Fleure et H.C. Darby allaient très clairement refuser la première définition et dépasser la seconde.

### « L'École d'Aberystwyth »

Herbert John Fleure (1877-1969) a étudié la zoologie, la géographie et la botanique à l'université galloise d'Aberystwyth, où il obtint une licence de zoologie en 1901 avant de se spécialiser en anthropologie (paléontologie humaine) et biologie marine à l'Institut Zoologique de Zurich. Après son doctorat de science à Aberystwyth, il y enseigna la zoologie, la botanique et la géologie à partir de 1904 auxquelles s'ajouta la géographie en 1907 pour les futurs enseignants. Il dirigea le département de zoologie puis de géologie en 1908, devint professeur de zoologie en 1910 et en 1917 le premier professeur d'Anthropologie et Géographie à Aberystwyth. En 1930, il occupa la première chaire de géographie de l'université de Manchester où il enseigna jusqu'à sa retraite en 1944. Son premier ouvrage fut publié en 1918, *Human Geography in Western Europe*. L'un de ses plus importants travaux est *Natural History of Man in Britain* (1951). En 1917 il devint secrétaire honoraire de la Geographical Association (et son président en 1948) et directeur de la rédaction de sa revue, *The Geographical Teacher* devenu *Geography* de 1917 à 1946. Son article écrit pour les *Annales de géographie* en 1917, Régions humaines, le rendit célèbre<sup>53</sup>. Fondateur de ce que certains ont appelé « l'école d'Aberystwyth » (voire la « mafia celtique » comme le rapporte Hugh Clout !), il s'appuie sur la tradition liée aux sciences naturelles et sur l'anthropologie biologique, qui fonde les procédures de la géographie historique. L'analyse commence d'abord par la nature dans un univers vu comme unitaire. Sa première et durable influence fut de fait celle de Charles Darwin. L'Homme, au même titre que les autres organismes, fait partie de la Nature ; inséparables, ils doivent être étudiés ensemble, ce qui explique le double intitulé de sa chaire et qu'Aberystwyth soit la première université à conférer des

---

<sup>52</sup> "Historical Geography may be defined as the study of the evolution of man's environment, and of the interactions, at each stage of the evolution, between nature and man. Thus Historical Geography must base its inquiry upon the work of physical geographers on the one hand and upon the researches of historians upon the other; it should correlate their results and so justify its independent existence as a science"

<sup>53</sup> Ces régions (6 types différents) sont fondées sur la mesure des réponses de la terre aux efforts de l'humanité pour accroître son bien-être. Le chapitre suivant en fera une lecture plus attentive.

diplômes de géographie à la fois en sciences et en lettres. Il voulait lier la géologie, la botanique et la zoologie à l'histoire, la préhistoire et la sociologie. Se détachant du déterminisme d'Halford Mackinder, il suit les idées de Patrick Geddes (qui a mis au point l'idée de l'étude de la qualité et des utilisations possibles du sol avant d'élaborer un plan d'aménagement<sup>54</sup>) et par ce dernier de Frédéric Le Play. Il contribue aussi à faire connaître Paul Vidal de la Blache au Royaume-Uni car il était en contact avec l'Ecole française de géographie dont il diffusait les idées à ses étudiants (né à Guernesey, il parlait parfaitement le français, Clout, 2005b, paragraphe 9).

Avec l'anthropologue Harold J. Peake, il a élaboré une série de 10 ouvrages intitulés *Corridors of Time* (les couloirs du temps) qui entremêlent les notions de temps, type et lieu et portent sur l'évolution de l'humanité depuis les glaciations jusqu'aux débuts de l'histoire. Il présida d'ailleurs le Royal Anthropological Institute de 1945 à 1947.

Son influence ne fut toutefois pas durable, car à partir de 1940, les géographes britanniques pensaient que la géographie se rapprochait trop de la sociologie et qu'on oubliait tout le versant physique de la discipline, ce qui menaçait sa survie même dans un contexte où la géographie n'était pas encore pleinement acceptée comme « vraie » discipline dans de nombreuses universités (Darby, 1983, p.424). C'est donc dans le seul cadre de l'université Aberystwyth que les travaux de Fleure ont été poursuivis autour de Daryll Forde<sup>55</sup> et Emrys Bowen (1900-1983)<sup>56</sup>, sans toutefois revendiquer une autonomie intellectuelle ou institutionnelle. On peut dire qu'ils concevaient l'histoire seulement comme un élément d'une démarche globale de géographie, un peu à l'image de « l'incorporation » à la française : « ils n'ont pas défini la géographie historique séparément du reste de la géographie, si ce n'est quant au temps auquel elle se référait » (Baker, 2005, p.25). Aujourd'hui encore, si l'université d'Aberystwyth se targue d'être le plus ancien et le plus important département de géographie et de sciences de la terre de Grande-Bretagne et si la géographie historique n'y est pas absente (Robert Dodgshon pour les communautés montagnardes et leurs environnements par exemple), elle n'est en rien centrale dans son projet. Il s'agirait ainsi d'une Ecole qui ne se revendique pas comme telle, car, qui dit école sous-entend professeur et élèves, donc continuité, institutionnalisation et diffusion. Cette position est parfaitement illustrée par le parcours de Daryll Forde qui, après avoir débuté sa carrière de géographe à U.C.L. puis enseigné à Aberystwyth, revint à U.C.L. mais cette fois-ci comme Professeur d'Anthropologie, après des recherches en Afrique de l'Ouest.

### ***Gilbert, East et Darby : la coupe transversale ?***

Si la figure de Henry Clifford Darby (1909-1992) brille au firmament de la géographie historique britannique, deux autres géographes ont contribué au tournant des années 1930 à redéfinir cette branche de la discipline, toute différente de celle de H.J. Fleure, car pour eux le document est premier. En revanche, leur position institutionnelle ou leurs pratiques ne les ont pas conduits à fonder

---

<sup>54</sup> Que L. Dudley Stamp, professeur à la LSE, mit magistralement en pratique entre 1931 et 1935. Ses cartes d'utilisation du sol furent utilisées comme point de comparaison dans des études ultérieures de géographie historique de l'agriculture.

<sup>55</sup>  
<sup>56</sup> Bowen fut « une autorité sur la géographie historique du Pays de Galles » selon Martin et James. On peut aussi citer E. Estyn Evans, élève de Fleure, qui travailla sur les Pyrénées avant de se spécialiser sur l'Irlande.

une « Ecole » comme H.C. Darby a pu le faire. L'approche de l'histoire qu'ils mettent en avant est celle de la coupe transversale, reprise des pratiques des historiens comme nous l'avons vu.

Pour E.W. Gilbert (1900-1973, professeur à Reading puis Oxford), « la géographie historique doit analyser la géographie d'une zone telle qu'elle était à telle période de son passé<sup>57</sup> ». Pour lui, elle doit se limiter « à une présentation géographique descriptive d'une région à un moment du passé, sans chercher à faire de l'explication des événements historiques son principal objectif » (Gilbert, 1932, cité in Bassin et Berdoulay, 2004, p.296). W.G. East<sup>58</sup> lui-même a donné une définition proche en 1933 en insistant sur la notion de région. Employant le mot de « coupe transversale » (*cross section*, p.290), il conclut ainsi sa définition : « étudiant la surface de la terre comme un « continuum spatio-temporel » : elle envisagera ensuite non simplement la géographie actuelle des régions, mais plutôt une série entière de géographies du passé qui culminent dans la géographie d'aujourd'hui, elle-même destinée à disparaître<sup>59</sup> » (East, 1933, p.292). La géographie historique suit la même démarche que la géographie, à savoir l'étude des interrelations entre l'homme et son environnement. Sa vision du temps comme continuum est linéaire.

L'interprétation que font Mark Bassin et Vincent Berdoulay de leurs travaux paraît quelque peu réductrice, car ils indiquent que la géographie historique ne serait alors qu'une science auxiliaire, voire ancillaire de l'histoire (*Hilfswissenschaft* des Allemands) comme elle le fut au 19<sup>e</sup> siècle, en rejetant l'explication et en présentant simplement aux historiens « une contribution dont la qualité et le niveau étaient garantis par l'analyse minutieuse de sources de première main », seuls les historiens devant expliquer le sens de ces tableaux (*ibid.*). En fait, l'explication n'était pas rejetée, car E.W. Gilbert souhaitait « combiner les méthodes de la géographie régionales à celle de la critique historique<sup>60</sup> » (Gilbert, 1932) et affirmait que les géographes historiques devaient être formés à la fois en histoire et en géographie. Il était en cela plus proche du possibilisme de Lucien Febvre que du déterminisme de Friedrich Ratzel et d'Ellen Semple et reprenait certaines idées déjà avancées par Halford Mackinder, Andrew J. Herbertson et Percy Maude Roxby (Robinson et Patten, 1980, p.412).

E.W. Gilbert a en outre rapidement dépassé le seul aspect synchronique dans son étude sur l'exploration des Etats-Unis de 1800 à 1850 (1933). Il a peut-être été influencé par les arguments de H.J. Wood seul Anglais à préférer l'approche diachronique en géographie historique ou par l'ouvrage paru en 1932 aux Pays-Bas sur le comté de Santa Clara en Californie. Celui-ci, outre quatre vues synchroniques, ajoutait trois chapitres consacrés à l'influence diachronique des facteurs sociaux et économiques (Broek, 1932). Ainsi E.W. Gilbert, à côté d'une vision maintenant datée, est l'un des premiers à intégrer les récits des contemporains (explorateurs comme pionniers) ainsi que les cartes anciennes dans son analyse qui montre l'influence du changement des perceptions sur la mise en valeur.

Mais ni E.W. Gilbert ni Gordon East ne fondèrent d'Ecole. Bien qu'il ait continué à travailler sur ces thématiques dans sa carrière ultérieure (il retourna à Oxford où il devint professeur), E.W. Gilbert n'a

---

<sup>57</sup> "historical geography should analyse the geography of a region as it was at any given past period" (Gilbert, 1932, *Geography*, vol.17, p.43).

<sup>58</sup> Connu plutôt sous le nom de Gordon East.

<sup>59</sup> studying the earth's surface as a "space-time continuum": it will then envisage not just the present-day geography of regions, but rather a whole series of past geographies which culminate in present-day geography, itself destined to disappear"

<sup>60</sup> "combine methods of regional geography with those of historical criticism"

plus écrit de texte méthodologique et n'a pas eu de disciples. Dans le discours inaugural de son accession au professorat (1955), il réutilise la définition qu'il donnait en 1933, mais se plaint que la géographie historique devienne trop spécialisée et se préoccupe trop de périodes très anciennes, au détriment du 19<sup>e</sup> siècle aux sources possibles multiples, siècle auquel ses propres études s'intéressaient (sur la croissance d'Oxford, les stations balnéaires ou la géographie médicale, selon une approche synchronique et non plus fondée sur la coupe transversale)<sup>61</sup>.

Gordon East, qui avait d'abord suivi des études d'histoire à Cambridge, a quant à lui continué à la fois ses travaux en géographie historique (1932, 1935) et à réfléchir sur la question (1951, 1965), même si les travaux de la seconde partie de sa carrière se rattache plus à la géographie politique, qu'il enseigna d'abord à la London School of Economics puis à Birkbeck College, London. Ses textes de géographie historique étudient la manière dont l'environnement influence les événements historiques à partir d'exemples tirés de l'antiquité jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle. S'il reconnaît l'importance des sources écrites et loue l'approche culturelle, le terrain reste essentiel. L'examen des conditions physiques (le site, le climat, la répartition de l'eau et des minerais, la situation des routes et des villes, les conditions des échanges) montre qu'elles influencent au moins en partie l'action. Il a étudié ainsi le rôle de la géographie dans la politique internationale, la contribution du géographe à l'étude des civilisations anciennes et l'utilisation de cartes anciennes comme documents historiques. Ce serait ce que certains appelleraient plutôt l'histoire géographique (Baker, 2007). Voici un exemple de sa démarche, qui porte sur l'étude d'un port : « La géographie historique de Whitby, successivement ville-abbaye, port de refuge et station balnéaire est l'étude en miniature de l'exploitation continue, selon les changements des besoins et des idées du jour, de ressources naturelles limitées mais appréciables<sup>62</sup> » (East, 1932, p.484). Les cartes de son texte portent sur la géologie, la topographie du port, les routes et chemins de fer enfin. La dernière phrase est tout aussi révélatrice : « Dans les aménités de ses plages, falaises et marais offertes au visiteur, Whitby a encore un atout naturel à exploiter, mais l'évaluation de cet atout, et en particulier l'évaluation de son degré de permanence, relève du domaine de l'esthétique plus que de la géographie historique<sup>63</sup> » (East, 1932, p.497). Si Gordon East est conscient du côté culturel du tourisme, il ne l'englobe pas encore dans les thématiques de la géographie, qui se garde bien de traiter du dernier demi siècle.

E.W. Gilbert et Gordon East sont des bons exemples de géographes qui ont participé au début de leur carrière à la définition de leur champ de recherche mais ont ensuite travaillé isolément sur cette thématique dans leur institution sans postérité, à ma connaissance en tout cas.

C'est donc vers H.C. Darby qu'il faut se tourner pour trouver un « maître ». Il obtint à 22 ans le premier doctorat de géographie jamais octroyé à Cambridge, dont l'inspiration venait plutôt de

---

<sup>61</sup> Pour plus de détails voir Robinson et Patten, 1980.

<sup>62</sup> "The historical geography of Whitby, successively abbey town, port of refuge, and seaside resort, is the study in miniature of the persistent exploitation, in accordance with the changing needs and ideas of the day, of limited by distinctive natural resources."

<sup>63</sup> "In the amenities of its sands, cliffs, and moors to the visitor Whitby has still a natural endowment to exploit, but an assessment of this endowment, and in particular an assessment of its degree of permanence, lies within the scope of aesthetic rather than historical geography".

l'histoire (avec de longs passages en latin<sup>64</sup> et des cartes) et portait sur le rôle des zones marécageuses dans l'histoire de l'Angleterre (*The Role of the Fenland in English History*). C'est en effet en suivant les cours d'historiens et en se plongeant dans les livres (dont Freeman, 1881 et Febvre, 1922, traduit en anglais en 1925) et atlas historiques qu'il s'est intéressé à la question (Darby, 1983, p.421). Sa définition de la géographie historique était alors proche de l'histoire économique mais fut modifiée en faveur de l'analyse des paysages et de leur transformation, peut-être sous l'influence de la lecture des travaux de Jean Brunhes, Marc Bloch, Roger Dion et Albert Demangeon, qu'il avait rencontré à Paris en 1931 (Clout, 2005, p.78-80). Il reprenait aussi ainsi celle de Gordon East et de E.W. Gilbert, comme le montre à l'envi la préface de l'ouvrage qu'il a coordonné en 1936 : « ce sujet se préoccupe de la reconstruction de géographies du passé et a comme but de fournir une succession de sections transversales prises lors de périodes successives dans l'évolution d'une région<sup>65</sup> » (Darby, 1936, p.vii). E.W. Gilbert et Gordon East ont d'ailleurs contribué à cet ouvrage. H.C. Darby reconnut sa dette envers le « célèbre 3<sup>e</sup> chapitre » de Thomas Macaulay (Darby, 1960, p.147). Et la date finale du texte, 1800, vient du fait que le professeur d'histoire économique qui en avait encouragé la publication et facilité le financement – Sir John Clapham, vice-prévôt de King's College à Cambridge – publiait *Economic History of Modern Britain* (1926-1938) qui traitait du 19<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>. Toutefois, une lecture attentive de l'ouvrage montre que, par delà les sections transversales, de nombreuses incursions dans le diachronique sont présentes, témoignant d'une dualité entre une tradition qu'il utilise plus par pragmatisme que par adhésion idéologique et des innovations et approfondissements moins cités, que souligne P.J. Perry dans l'article qu'il a consacré en 1969 à H.C. Darby (Perry, 1969)<sup>67</sup>. Les comptes rendus de l'époque dont P.J. Perry se fait l'écho sont d'ailleurs plutôt laudatifs, tant chez les géographes (peu nombreux, puisque la majorité des géographes historiques britanniques avaient contribué aux 14 chapitres de l'ouvrage !)<sup>68</sup>, que chez les historiens qui adoubaient pour la première fois la géographie historique comme digne de l'accès au rang de science.

De même, ses études sous forme narrative ont été accusées de n'être que de l'histoire économique, alors qu'elles procédaient de l'idée que la géographie actuelle est héritière de celles du passé et ne devait utiliser le passé que s'il était utile à l'explication du présent (Unstead, 1922). Ses travaux ont donc oscillé entre une entrée diachronique<sup>69</sup>, une entrée essentiellement synchronique (coupe transversale) et descriptive, dont le chef d'œuvre est la reconstitution de l'Angleterre du

---

<sup>64</sup> On peut y voir l'influence de Bernard Manning (1892-1941), titulaire du poste de géographie historique à Cambridge qui encouragea la pratique du latin et de l'histoire médiévale chez H.C. Darby. Ce dernier devait d'ailleurs lui succéder lorsque B. Manning obtint sa mutation au département d'histoire (Clout, texte non publié).

<sup>65</sup> "...this subject-matter is concerned with the reconstruction of past geographies, and aims to provide a sequence of cross-sections taken at successive periods in the development of a region".

<sup>66</sup> H.C. Darby considérait le premier chapitre du premier volume paru en 1926, intitulé *The Face of the Country*, comme un excellent exemple d'écriture de section transversale géographique

<sup>67</sup> P.J. Perry étudia la géographie à Cambridge et enseignait en Nouvelle-Zélande lors de la rédaction de cet article, que H.C. Darby n'apprécia guère, y voyant « une chronique nécrologique » (H. Clout, courriel).

<sup>68</sup> Il n'est donc pas étonnant que l'on y retrouve J. Mitchell, écossaise et E. Estyn Evans, gallois d'Aberystwyth, ce dernier mettant l'accent sur l'intérêt que procurait ce matériel pour une future vue de l'évolution de l'Homme dans son environnement changeant (cité in Perry, 1969, p.168).

<sup>69</sup> Dans sa thèse sur les *Fens* (marécages) anglais ou sa contribution au volume sur la France dans le *Naval Intelligence Handbook* consacré à la France durant la seconde guerre mondiale où aborde la France médiévale ou l'essor de la puissance navale française jusqu'en 1789. Pour en savoir plus sur l'impressionnante somme (58 volumes pour 31 titres !) que représentent les *Naval Historical Handbooks* voir Clout et Gosme, 2003. Même s'ils étaient rédigés pour servir la Marine, ils comprenaient des analyses historiques sur des faits sociaux et économiques. Leur impressionnant service cartographique a en tout cas servi de modèle à celui que H.C. Darby mit en place à U.C.L. dans les années 1950.

*Domesday Book* (1952-1967) et la conjonction des deux approches dans ses derniers travaux, comme l'avait déjà fait le néerlandais Jan Broek en 1932 (cité par Darby, 1976, p.xiii). Il a en effet tôt pris conscience de la difficulté qu'il y avait à faire ces « tableaux » d'un espace à une période donnée, car, trop synchroniques, ils perdaient toute historicité, et trop diachroniques, ils devenaient narration uniquement (Darby, 1983, p.423), tout en mettant l'accent sur la nécessité d'analyser des processus (Darby, 1953, note 67, p.7), en privilégiant la forme narrative.

Son terrain favori était l'espace rural, abordé dès son doctorat (les marécages). Toutefois, plutôt que le terrain (il avait pourtant la réputation d'être un excellent enseignant de terrain), ce sont les archives qui fondent son approche. Méthode historique donc, qui est toujours restée fondée sur l'historiographie de la fin du 19<sup>e</sup> et du début du 20<sup>e</sup> siècle apprise lors de ses études et mises en œuvre dès son doctorat, ce qui lui fut reproché dès les années 1950 à propos du *Domesday Book* (Perry, 1969, p.172).

Il a fondé une véritable école, d'abord à University College London (U.C.L.) où il avait été nommé après un bref passage à Liverpool (1945-49, où il succède à P.M. Roxby) puis à Cambridge (1966). C'est à U.C.L. qu'il mit au point son cours sur l'élaboration du paysage anglais et plus encore qu'il rassembla une équipe<sup>70</sup> qui a conduit à l'élaboration de sommes sur la géographie historique de l'Angleterre. Ses jeunes collaborateurs ont ensuite essaimé dans plusieurs universités britanniques où ils ont continué à appliquer les méthodes apprises du maître<sup>71</sup> ou sont restés sur place, à l'image de Hugh Clout qui a consacré sa carrière à la géographie historique de la France et à l'étude des géographes britanniques et français.

Comme Gordon East, H.C. Darby a rejeté à la fin de sa carrière la science de l'espace avec ses mathématiques et ses modèles, car pour eux la géographie historique relevait de l'art et non de nouvelles méthodes scientifiques. Ayant toujours prôné le pragmatisme et la tolérance méthodologique (Darby, 1953, 1962), il ne pouvait qu'être choqué par les diktats édictés au nom de la science. Très symptomatique est sa façon de se remémorer le passé : pour résumer la géographie historique des années 1940 à 1960, il cite trois « développements » extraordinaires : la découverte des *1801 Crop Returns* – rendements agricoles - dans les Archives Publiques, la découverte que les Norfolk Broads étaient d'origine anthropique et non naturelle et enfin la découverte que l'Angleterre comptait près de 2 000 villages abandonnés (Darby, 1983, p.424-425). Il ne s'agit pas là de méthodologie, mais de sources et de résultats de recherches approfondies de terrain. Il décrit d'ailleurs la révolution quantitative comme un « tremblement de terre » et s'il reconnaît de l'intérêt à l'utilisation de méthodes informatiques en géographie historique, c'est pour retravailler sur des sources déjà connues (il cite les travaux de Kain, 1979, qui a d'ailleurs continué dans cette voie, 2001). De la même manière, après avoir dressé la liste de tous les « ismes » apparus dans les années 1970, il loue les travaux empiriques (Fox, Butlin, 1979). Il achève en célébrant les travaux de Paul Vidal de la Blache, qui lie géographie physique et humaine, mais en mettant d'abord l'accent sur la première.

---

<sup>70</sup> Qui atteint en 1966 plus de vingt enseignants et le plus important laboratoire de cartographie du pays.

<sup>71</sup> S'ils ne suivaient pas la doxa, H.C. Darby « facilitait » leur mutation, à l'image de Paul Wheatley, spécialiste de l'Asie, qui obtint ainsi un poste à Singapour, puis à Berkeley avant ironiquement de revenir à UCL en 1966 pour occuper le poste que Darby venait de libérer et de repartir à Chicago (Clout, non publié).

On peut peut-être considérer H.C. Darby comme le seul géographe qui ait voulu créer une école de géographie historique distincte dans le monde anglophone. C'est ce que déplore Alan Baker, qui lui reproche d'avoir stérilisé la géographie historique en l'enfermant dans une conception tôt dépassée : « Paradoxalement, les tentatives de Darby, qui visaient à donner à la géographie historique une existence séparée, n'ont été que trop réussies : en Grande-Bretagne, la géographie historique s'est longtemps épanouie sous son influence, mais séparément de la géographie humaine contemporaine et des disciplines apparentées (exceptée l'histoire économique), la frustrant ainsi d'apports qui auraient pu la faire perdurer » (Baker, 2005, p.27). A. Baker souligne tout de même que le contact a été renoué dans les années 1990.

Une telle vision est propice à de grandes fresques, à des études à petite échelle (surtout continentale), qui ont été une autre caractéristique de la géographie historique britannique durant une bonne partie du 20<sup>e</sup> siècle. On pourrait donc replacer H.C. Darby dans cette tradition encyclopédique de la géographie britannique, de laquelle il est issu et qu'il a contribué à faire perdurer (il a été influencé par E.A. Freeman, 1881, et a influencé à son tour N. Pounds, 1973-85), même s'il y a échappé en partie dans ses travaux.

### ***Une tradition encyclopédique***

Le premier géographe à s'intéresser à l'échelle de l'Europe fut en 1881 E.A. Freeman, dont la géographie historique de 1881 était encore republiée en 1920. Son but était de « tracer les limites des territoires des Etats et nations de l'Europe à différentes périodes, de montrer les frontières qu'un même pays a connues et les différents sens derrière l'utilisation d'un même nom<sup>72</sup> » (Introduction). Il propose d'abord une brève<sup>73</sup> présentation physique, les effets de la géographie sur l'histoire, et la répartition géographique des races, avant de passer aux « anciens empires » puis aux pays selon sa théorie de la continuité de l'histoire. Un atlas de 65 cartes constitue le second tome de l'étude. Il s'agit là d'un texte intermédiaire entre la géographie classique des frontières et la nouvelle manière d'aborder la question. Vaughan Cornish (1862-1948) a lui aussi travaillé sur de vastes sujets. En 1915, il a esquissé devant la Société de Géographie de Londres une géographie historique et physique des théâtres de la guerre alors en cours, remontant aux Romains, à l'histoire russe etc.<sup>74</sup> Huit ans plus tard, il proposait une géographie historique des grandes capitales.

La première somme sur la géographie de l'Amérique du Nord (historique, économique et régionale) a été écrite par des Britanniques et non par un Américain, L. Rodwell Jones (1881-1947), professeur à la L.S.E. et P.W. Bryan, professeur à University College Leicester (1924). Le compte rendu de Charles R. Dryer<sup>75</sup> (géographe états-unien, 1850-1927) salue la partie de géographie historique en affirmant qu'il ne s'agit pas là de « la pseudo géographie historique qui souvent consiste en de

---

<sup>72</sup> "trace out the extent of territory which the States and nations of Europe have held at different times, to mark the different boundaries which the same country has had, and the different meanings in which the same name has been used"

<sup>73</sup> Trop brève selon le compte rendu qu'en fit l'historien C.W. Boase dans *The Academy*, 1881, n°19, p.329, qui propose une vision déterministe de la question appuyée sur la géographie physique.

<sup>74</sup> Il a donné pendant la guerre plusieurs cours de stratégie devant les officiers britanniques, publiés ensuite.

<sup>75</sup> *Geographical Review*, 1925, vol.15, n°3, p.503-506.

l'histoire pure, préfacée ou suivie d'un coup de chapeau à la géographie poli mais distant et formel<sup>76</sup> » (Dryer, 1925, p.504). C.R. Dryer loue l'utilisation des sources, le dépassement des généralisations et des moyennes par l'indication des exceptions et des extrêmes et la mise en évidence des relations intimes entre les facteurs géographiques et les événements historiques et il espère que les historiens reconnaîtront « à quel point les réalisations humaines sont sujettes au contrôle de la géographie<sup>77</sup> » (Dryer, 1925, p.504). La partie consacrée à la géographie économique relève de la même approche, celle de l'influence des conditions du milieu sur les productions. C.R. Dryer parle même de la « méthode de Sherlock Holmes, par laquelle l'auteur redescend chaque piste vers le facteur naturel au fond d'un fait économique<sup>78</sup> » (Dryer, 1925, p.505). Malgré les nuances, on reconnaît la forte influence du déterminisme<sup>79</sup>.

Les travaux de C.T. Smith s'inscrivent dans cette tradition. Il est auteur d'une vaste fresque sur la géographie historique de l'Europe avant 1800 (1967), considéré par Martin et James comme « peut-être la meilleure géographie historique moderne écrite par un géographe anglais » (1993, p.222)<sup>80</sup>. Il tente de recréer des géographies du passé. Partant de la Préhistoire, son but est d'expliquer la géographie « classique » de l'Europe de l'Ouest, largement agricole dont l'acmé fut atteinte avant 1800, avant la Révolution Industrielle. Son idée principale est la continuité des modes d'organisation et de fonctionnement de l'Empire Romain jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle. Il s'inscrit lui aussi dans une tradition ancienne, représentée par Roger Dion en France<sup>81</sup>.

Autre auteur de vastes fresques sur la géographie historique de l'Europe (dont la Grande-Bretagne est bien sûr exclue...), Norman Pounds, qui fut élève de H.C. Darby avant d'émigrer aux Etats-Unis (1973, 1979). Pour son ouvrage de 1973, pas de grande théorie historique, mais une analyse sous forme narrative des structures de la géographie humaine de chacun des cinq « moments » qu'il a retenus (en liaison avec la présence de sources) : les débuts des temps historiques, le milieu du 5<sup>e</sup> siècle avant J.C., le 2<sup>e</sup> siècle après J.C. (Antonins), l'âge de Charlemagne, l'acmé du féodalisme vers 1100, le début du 14<sup>e</sup> siècle enfin<sup>82</sup>. Les thèmes sont la géographie politique, l'agriculture, le peuplement, le transport et le commerce. Pour Robert M. Newcomb<sup>83</sup>, rien d'innovant, mais une réelle maîtrise de son sujet qui offre une œuvre magistrale (*magisterial*) riche en narration et faits. Pour les historiens, cela repose sur trop de présupposés pour emporter l'adhésion : le choix des périodes étudiées n'est justifié que par la présence des sources qui sont censées être importantes parce que la période l'est aussi ; l'innovation agricole permet l'expansion de la population vers un plafond malthusien et de l'économie vers un surplus ; l'urbanisation n'est qu'un indicateur et non un facteur de

---

<sup>76</sup> "So-called historical geography often consists of unadulterated history, prefaced or followed by a polite but distant and formal bow to geography"

<sup>77</sup> "the extent to which human achievement is subject to geographical control"

<sup>78</sup> "The Sherlock Holmes method, by which the author runs down every trail leading to a natural factor at the bottom of an economic fact"

<sup>79</sup> Le travail de Marion I. Newbigin (1869-1934) sur le Canada (1926) peut aussi être cité, mais sa carrière et ses écrits montrent qu'elle s'est intéressée à tous les aspects de la géographie (la faune, la flore, la Méditerranée, editrice de 1902 à 1934 du *Scottish Geographical Magazine*), la partie historique n'étant qu'une facette de sa pensée.

<sup>80</sup> Voir le CR de G.R. Crone dans *The Geographical Journal*, 1968, vol.134, n°3, p. 403-405.

<sup>81</sup> Cf. l'analyse de son ouvrage sur la formation du paysage rural français (1934) dans le chapitre suivant.

<sup>82</sup> Il avait déjà procédé de même dans son étude sur la Ruhr (1952) dont le chapitre historique présentait la région en 1800, 1850 et 1900.

<sup>83</sup> Compte rendu dans la *Geographical Review*, 1975, vol. 65, n° 2, p.284-285.

croissance économique... Cela devient de plus en plus une histoire économique de l'Europe et non une géographie historique de ses changements environnementaux<sup>84</sup>.

Son ouvrage de 1985, troisième et dernier de sa série, a été davantage critiqué : Jan de Vries<sup>85</sup> (Berkeley) lui reproche l'absence d'intégration de l'historiographie moderne et surtout de faire de la géographie historique une simple « histoire économique peu exigeante qui se trouve prêter attention aux types de sols et de formations rocheuses<sup>86</sup> ». Y manquent les facteurs structurels et le dépassement de la géographie comme élément seulement passif. Si Hugh Clout<sup>87</sup> loue l'immensité du travail et de la restitution, il rappelle aussi que cet ouvrage clôt une entreprise commencée quarante ans plus tôt selon une définition datée de la géographie historique (« changements dans la structure spatiale de l'activité humaine ») qui ne prend que peu en compte l'entrée politique et culturelle ; il pose aussi la question de la validité scientifique de rassembler des histoires nationales si diverses sous un même chapeau alors même que l'on en exclut la Russie et les Iles Britanniques.

On peut voir une rémanence de cette vision dans le manuel de géographie historique publié en 1954 par J.B. Mitchell<sup>88</sup> où elle traite de l'évolution de la population et du peuplement, de la campagne, de l'industrie, de la géographie des transports.

Ces quelques exemples n'en montrent pas moins la persistance d'une tradition par delà les évolutions de la discipline, pour répondre à une demande de vastes synthèses accessibles par un public plus large que celui des seuls chercheurs. Scientifiquement datés, ces projets n'en remplissent pas moins un certain rôle social.

### **Quels liens avec les autres géographies historiques ?**

La *Geographical Review* se fait en 1934 l'écho<sup>89</sup> du futur congrès de Varsovie de l'U.G.I. où une « section de Géographie Préhistorique, géographie historique et histoire de la géographie » doit tenir une réunion qui porte sur les thèmes suivants : la reconstruction des conditions géographiques de l'habitat préhistorique, les changements dans le paysage géographique dans des temps historiques et les documents cartographiques rares et non publiés. La géographie historique avait été présente aux 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> congrès internationaux des sciences historiques à Oslo en 1928 et Varsovie en 1933 et au premier Congrès international de géographie historique, en Belgique en 1930. Le but – modeste - de ce dernier avait été de permettre « aux travailleurs en histoire de coordonner leurs efforts et de parvenir à un accord international sur les règles à appliquer à l'élaboration de travaux de cartographie historique<sup>90</sup> » (1934, p.504). Sept sections composaient le Congrès : géographie physique (le rôle des marais dans l'histoire anglaise, les polders aux Pays-Bas depuis mille ans), géographie politique (les frontières anciennes dans l'Angleterre anglo-saxonne), géographie ecclésiastique (la carte de

---

<sup>84</sup> Compte rendu de Thomas F. Glick (Boston University), *Speculum*, 1976, vol. 51, n° 2, p.348.

<sup>85</sup> Compte rendu dans *The American Historical Review*, 1987, vol. 92, n°2, p.409.

<sup>86</sup> "an undemanding economic history that happens to pay attention to soil types and rock formations"

<sup>87</sup> Compte rendu dans la *Geographical Review*, 1987, vol. 77, n°1, p.115-117.

<sup>88</sup> Et non dans la définition qu'elle en donne (où elle affirme que le propos de la géographie historique n'est pas d'étudier la survivance ou l'évolution de structures géographiques dans le temps mais leur étude à un moment particulier), qui contredit tout son ouvrage...

<sup>89</sup> 1934, vol. 24, n°3, p.504-505.

<sup>90</sup> "historical workers to coordinate their efforts and to come to an international agreement as to the rules to be applied to the elaboration of works of historical cartography"

l'ancienne province ecclésiastique de Cambrai en 1559), géographie rurale et urbaine (la décentralisation urbaine à Bruxelles ; existe-t-il une géographie historique de l'habitat humain ?), géographie linguistique (le déclin du flamand dans le Nord de la France depuis 1806), les moyens de communication (la « route de la turquoise » en Egypte ancienne et l'alphabet sinaïtique), la topographie historique (la scénographie de peuples primitifs et de leurs successeurs considérée comme une branche de la topographie moderne). Outre cet inventaire à la Prévert, une discussion méthodologique était proposée par un géographe allemand qui indique que les étudiants allemands utilisent la méthode de Richter qui est la régression chronologique depuis le présent bien connu. Le congrès de Varsovie de 1933 s'est accompagné d'une importante exposition de cartes d'avant 1800 dont le but principal était de « démontrer la valeur et les usages de cartes comme sources originales de recherche historique<sup>91</sup> ».

Ce congrès a eu une grande influence sur H.C. Darby (qui y participa) qui finissait alors la rédaction de son doctorat et a trouvé là une proposition de définition de la géographie historique comme « géographie humaine du passé » qui se référait au géographe allemand Hettner et ses *past geographies* (Darby, 1983, p.422).

Par ailleurs, certains géographes britanniques ont suivi les cours d'Albert Demangeon à la Sorbonne dans les années 1930 : W.B. Fish, qui réalisa sa thèse sur les mouvements de population de Basse Normandie, 1821-1936 (publiée à Alençon en 1940)<sup>92</sup>, ou R.J. Harrison-Church (Clout, 2005a, p.80).

On peut faire remonter la création de l'Historical Geography Research Group (HGRG) au travail débuté sous l'égide du professeur Uhlig et de ses collègues à l'université de Giessen en 1957-1961, qui visait à fournir une terminologie internationalement acceptée qui facilite l'étude comparée des paysages agraires. Ce groupe conduisit l'Institute of British Geographers à créer un groupe de recherche qui devint l'Agrarian Landscape Research Group puis l'HGRG. En est résulté un ouvrage important paru en 1976, qui doit beaucoup au travail d'I.H. Adams<sup>93</sup>, qui complète les ouvrages parus en Allemagne en 1967 (*Fields and Field Patterns*) et 1972 (*Rural Settlements*).

Lors du congrès de l'UGI tenu à Moscou en 1976, sur 25 résumés publiés au titre de la géographie historique, 9 provenaient du Canada, 4 des E.U. et 4 de l'URSS... (Annenkov, 1978).

L'exemple de la réception de l'œuvre de Carl Sauer par les Anglais peut montrer que la géographie historique des Etats-Unis était connue mais qu'il n'y a pas eu de transfert dans une école particulière, mais plutôt réception individuelle et différenciée des écrits de tel ou tel géographe. Carl Sauer a ainsi d'abord été réfuté par J.F. Unstead (1922) puis utilisé par Gordon East (1969)<sup>94</sup> alors que dans le même temps H.J. Fleure suivait la même tradition que Carl Sauer des relations entre géographie,

---

<sup>91</sup> Le nom de la publication qui en est issue traduit d'ailleurs ce programme, *Catalogus mapparum geographicarum ad historiam pertinentium*, Varsovie, 1933, 312 p. Les *Annales d'Histoire Economique et Sociale* en ont rendu compte en 1934 dans leur vol. 6, p.154-157.

<sup>92</sup> W.B. Fish modifia son nom en Fisher réorienta ses recherches vers le Moyen-Orient. Professeur à l'université de Durham, il dirigea une collection de géographie aux éditions Pergamon.

<sup>93</sup> Mais qui est assez sévèrement critiqué pour ses erreurs dans le compte rendu qu'en fait A.E.B. Owen (Cambridge University Library), *Archives*, 1977, vol.13, n°58, p.100-102. Il y indique que la tâche était trop importante pour un homme presque seul qui ne maîtrise pas par exemple le vocabulaire des archives.

<sup>94</sup> Dans un compte rendu de l'ouvrage de Peter O. Wacker (1968) publié dans *The William and Mary Quarterly*, 1969, 3e série., vol. 26, n°4, p. 621-623 où il se place clairement du côté de la méthode de Carl Sauer, la reconstruction de paysages culturels du passé qui demande « les compétences généralement séparées de l'historien et du géographe, un bon jugement et l'art de l'écriture » ("the usually divorced skills of the historian and the geographer, a good judgement, and literary art" East, 1969, p.622).

anthropologie et archéologie. Tous deux font partie d'une longue tradition, qui passe par George Perkins Marsh et Karl Butzer (1964) aux Etats-Unis et par Cyril Fox et Emyr Estyn Evans<sup>95</sup> (Wagstaff, 1987) pour lesquels les lignes de séparation entre les trois disciplines s'effacent<sup>96</sup>. Carl Sauer cite d'ailleurs H.J. Fleure comme un exemple de bonne démarche dans son texte de 1941 (p.4).

Pour saisir l'état de la géographie historique lors de l'irruption de la « nouvelle géographie », la lecture d'un ouvrage collectif publié en 1970 est utile car elle permet de mesurer la production britannique des vingt années qui ont précédé au travers de la collation d'une vingtaine de textes parus dans les principales revues de géographie et d'histoire économique britanniques et de prendre le pouls des changements méthodologiques alors encore naissants (Baker *et al.*, 1970). La méthode révélée par cette lecture met l'accent sur le travail sur les sources historiques que le géographe transforme en carte. Mais la méthode de la coupe transversale étroite (*narrow cross section*) règne encore et les liens avec la géographie moderne sont finalement peu nombreux car la géographie historique consiste essentiellement en description régionale, voire déterminisme environnementaliste selon Martyn Bowden. C'est de la géographie historique fondée sur les sources (*source-oriented*) qui selon lui ne peut être permise que dans des pays dotés de nombreux géographes historiques au mille carré<sup>97</sup>. Trop peu de textes problématisés (*problem oriented*; il en cite trois, dont un article sur le houblon dans le Kent au 19<sup>e</sup> siècle, de David W. Harvey<sup>98</sup>). L'introduction des trois éditeurs essaie de concilier les apports de la méthode traditionnelle avec la volonté de les dépasser : intégration des méthodes statistiques, parachèvement de la méthode empirique par l'induction de théories, bref volonté d'un *aggiornamento* calqué sur celui de la géographie « moderne ». C.T. Smith pense que la Grande-Bretagne industrielle du 19<sup>e</sup> siècle peut servir de laboratoire pour tester les théories et faire fonctionner les modèles des géographes économiques et David Harvey conclut en affirmant que « la géographie historique peut progresser seulement en intégrant soigneusement théorie et empirisme<sup>99</sup> » (Harvey, *in* Baker *et al.*, 1970, p.265). Si Martyn Bowden conclut lui-même par un retentissant « Alléluia ! », c'est que la Grande-Bretagne est restée assez traditionnelle dans les années 1960 même si Alan Baker affirme que les choses commencent à changer (comme aux Etats-Unis). C'est en effet peut-être en Suède que l'intégration de la géographie historique dans la nouvelle géographie a été la plus forte, avec l'utilisation du passé comme test pour modèles et théories. Les nouvelles méthodes sont aussi utilisées en Allemagne. Partout ailleurs, c'est la tradition voire l'effacement qui domine.

---

<sup>95</sup> Il se spécialisa dans l'étude de la vie rurale des espaces atlantiques d'Europe de l'Ouest, surtout irlandais.

<sup>96</sup> Un indice de cette proximité se trouve dans le sommaire de l'ouvrage *Man and His Habitat. Essays presented to Emyr Estyn Evans* (Buchanan R.H., ed., New York, Barnes and Noble, xi-280 p.) en 1971 où H.J. Fleure a rédigé une « personal Note » et où C.O. Sauer a écrit un article intitulé *Plants, Animals and Man*.

<sup>97</sup> Surtout si l'on y ajoute des géographies historiques qui n'en ont que le nom comme l'ouvrage d'Ernest F. Carter, *An Historical Geography of the Railways of the British Isles*, 1959, London, Cassel, x-638p, qui n'est en fait qu'une recension encyclopédique de tous les chemins de fer de Grande-Bretagne, sans carte, sans indications géographiques et sans indication de sources... (voir le compte rendu très critique qu'en fait T.S. Willan dans *The Economic History Review*, New Series, 1960, vol. 13, n°1, p. 138-139).

<sup>98</sup> Issu du doctorat que David Harvey – il s'agit bien de lui ! - avait soutenu en 1961 à Cambridge.

<sup>99</sup> "historical geography can only progress through a careful integration of theory and empiricism"

### **La « nouvelle géographie » : une géographie historique sous influence ?**

Le bouleversement qui affecta la géographie britannique des années 1960 (tout particulièrement R.J. Chorley, Peter Haggett pour l'introduction des mathématiques et David Harvey pour celle des questions politiques et sociales) finit par influencer la géographie historique doublement, géographiquement et idéologiquement (les deux étant en grande partie liés !). C'est à la fois l'influence de l'Ecole de Cambridge (avec H.C. Darby puis A. Baker) puis des concepts apportés par la nouvelle géographie. La géographie historique a ainsi connu un « tournant théorique<sup>100</sup> » qui s'est d'abord porté sur la théorie des lieux centraux et de la diffusion spatiale<sup>101</sup> puis a utilisé la *social theory* (surtout à partir de K. Marx, M. Foucault et A. Giddens, 1984) (Baker, 2003, 212).

Dès 1972, Alan Baker publie un ouvrage sur les « avancées » de la géographie historique dans de monde dont le chapitre introductif montre très clairement son adhésion à la nouvelle géographie. Sa définition est la suivante : les avancées de la géographie historique « peuvent être attendues d'un intérêt plus marqué porté aux évolutions d'autres disciplines, d'une plus grande utilisation des méthodes statistiques, de la mise au point, de l'application et du test de théories, et de l'exploitation des approches et sources du comportementalisme<sup>102</sup> » (Baker, 1972, p.13). Ce texte ne fut pas unanimement reçu : le compte rendu qu'en fit H. Roy Merrens<sup>103</sup> lui reproche de présenter sa définition comme un article de foi sans preuve scientifique (même si A. Baker précise d'entrée que son approche est partielle, personnelle et peut-être présomptueuse). Hugh Prince<sup>104</sup> déplore que l'approche interdisciplinaire et culturelle (géosophie) ne soit pas plus présente dans la géographie historique et H.B. se contente d'indiquer les nouvelles pistes pour la géographie historique<sup>105</sup>. Signe de la tension qui régnait dans les rangs de la géographie historique (écho de celle qui traversait la discipline tout entière), la réponse que firent deux géographes britanniques à la critique de H. Merrens (Edwards, Jones, 1976). Ils soulignent les avancées apportées par l'analyse spatiale : l'usage « précautionneux » (*careful*) des techniques quantitatives permet d'aller plus loin dans l'analyse, « la géographie historique peut servir de test pour les modèles et les hypothèses proposés par d'autres branches de la géographie<sup>106</sup> » (Edwards, Jones, 1976, p.188) en citant le travail de C.T. Smith sur la géographie historique de l'Europe de l'Ouest avant 1800 (1967) qui applique les principaux modèles d'organisation de l'espace. L'intégration de l'analyse dans un cadre théorique leur semble enfin utile, à l'image de l'étude de David Ward sur les villes des Etats-Unis du 19<sup>e</sup> siècle (1971)<sup>107</sup>. Ils reprennent

---

<sup>100</sup> "theoretical turn" (Baker, 2003, 212).

<sup>101</sup> Un exemple, l'étude de Ian Stevenson (1980) sur la diffusion du phylloxéra dans les vignes de l'Hérault qui fait grand usage de méthodes statistiques telle l'analyse bi-variée (régression).

<sup>102</sup> "can be expected from an increased awareness of developments in other disciplines, from a greater use of statistical methods, from the development, application and testing of theory, and from exploitation of behavioural approaches and sources"

<sup>103</sup> Professeur à York University, il utilise plutôt les méthodes « comportementales » d'analyse des perceptions (1964, 1965).

<sup>104</sup> H. Prince, *Geographical Review*, 1973, vol. 63, n°3, p. 434-436.

<sup>105</sup> H.B., 1973, *Population*, vol. 28, n°2, p.443.

<sup>106</sup> "Historical geography can provide a testing ground for models and hypotheses proposed by other branches of geography"

<sup>107</sup> Martyn J. Bowden, dans le compte rendu qu'il en fit (*Annals of the Association of American Geographers*, 1972, vol. 62, n°4, p. 713-715) insiste aussi sur le changement bienvenu à ses yeux que constitue cet ouvrage, qui tient compte des avancées théoriques de la géographie et construit un cadre conceptuel. Il lui associe l'ouvrage de l'Etats-unien J. Vance, *The Merchants World* (1970).

en conclusion la citation de David Harvey faite ci-avant sur la nécessaire intégration de la théorie et de l'empirie<sup>108</sup>.

Alan Baker a publié en 1975 un précis à destination des étudiants de premier cycle pour leur présenter la géographie historique dans lequel il indique son apport pour la géographie : l'importance de l'étude des processus de changements géographiques du passé pour la lumière qu'ils projettent sur l'accroissement et le déclin des activités économiques et culturelles ; la signification dans les paysages actuels de caractères relictés et des répartitions influencées par l'inertie géographique ; le passé comme test de modèles simples d'évolution des structures spatiales.

Cette tension entre anciens et modernes fut perceptible au sein même de Cambridge, où les relations entre Alan Baker et H.C. Darby se détériorèrent nettement entre le maintenant « vieux » professeur et son jeune collègue « modernisateur » même si en 1976 paraissaient les deux volumes dirigés par H.C. Darby sur la géographie historique de l'Angleterre (1976), qui rassemblaient, 40 ans après sa première édition, géographes et historiens qui mettaient au service des sources bien connues de nouvelles méthodes d'analyse. Selon la belle formule d'A.Z. Freeman, « les théoriciens et les empiriques vivent dans les pavillons mitoyens de la maison unique<sup>109</sup> ».

Cette théorie fut au départ largement marxienne, ce qui la distingue fondamentalement de la géographie française, nous l'avons vu. Le marxisme n'était pas une nouveauté à Cambridge (cf. les années 1930) mais il l'était plus en géographie (D. Harvey et D. Gregory en furent les maîtres dans les années 1970 et au-delà). L'une des influences importantes sur les géographes britanniques des années 1970 fut celle d'un littéraire, Raymond Williams (1973, 1977), qui lie analyse des superstructures et des infrastructures en mettant l'accent sur les représentations, au moins aussi importantes selon lui que les modes de production et la matérialité (Claval, 2005, p.53).

La tentation marxiste était très évidente dans le recueil publié en 1982 par Alan Baker et Mark Billinge, qui reprenait en fait le colloque organisé à Cambridge en 1979 par le groupe de travail de l'U.G.I. sur les changements historiques dans les organisations spatiales. Les 31 articles se divisent clairement en deux ensembles : le premier qui propose des études de géographie historique et le second qui présente des articles se penchant sur la géographie historique en tant qu'objet scientifique. La posture principale est celle du rejet de l'approche positiviste d'où les valeurs sont absentes au profit d'une approche marxiste. Trois articles sont plus particulièrement centrés sur la question : Alan Baker sur l'idéologie et la géographie historique, Derek J. Gregory sur action et structure dans la géographie historique et Mark Billinge sur la reconstruction des sociétés du passé. Les concepts qui leur paraissent indispensables sont ceux de structure de classe, de contrôle social, de moyens de production et de leur contrôle, d'idéologie. Les interactions spatiales sont moins importantes que les institutions comme instrument aux mains de groupes d'intérêt, le contrôle ou la mobilisation sociaux. Il est évident que cette approche radicale ne plut pas à tout le monde<sup>110</sup>.

---

<sup>108</sup> La difficulté de parvenir à un langage commun est encore perceptible dans l'ouvrage édité en 1973 par A. Baker dont le propos des 16 contributions est de montrer le rôle de l'homme dans les modifications du paysage des glaciations à la période victorienne, mais qui n'offre encore aucun cadre méthodologique commun.

<sup>109</sup> "The theorists and the empiricists live in semidetached mansions of the single house". Compte rendu de l'ouvrage dirigé par Darby (1976) dans *Speculum*, 1978, vol. 53, n°2, pp. 351-352.

<sup>110</sup> C.T. Smith de l'université de Liverpool, dans son compte rendu du *Journal of Historical Geography* (1983, vol.9, n°3, p.329-330) se dit en accord avec la plupart des positions mais exprime la peur que la géographie historique ne se fonde dans l'histoire sociale et y perde son âme. Il préfère l'approche de Donald Meinig, plus géographique et non engluée dans le néo-marxisme.

Alan Baker remet la question sur l'ouvrage trois ans plus tard, cette fois-ci avec Derek Gregory et cette fois-ci dans une perspective interdisciplinaire directe (p.vii). Le compte rendu qu'en fait Tim Unwin<sup>111</sup> indique que les débats n'ont guère avancé depuis les discussions de Cambridge (dont presque tous les auteurs sont issus) des années 1970 et que l'interdisciplinarité vient plutôt de l'emprunt par les auteurs de concepts venus d'autres sciences sociales. L'intérêt réside donc dans les études proposées plus que dans d'éventuelles avancées épistémologiques. Le thème de la lutte des classes est présent chez Mark Billinge<sup>112</sup> et Derek Gregory<sup>113</sup>, A. Gramsci comme A. Giddens sont convoqués, ce dernier « afin d'essayer de réconcilier le structuralisme marxiste avec une préoccupation humaniste qui s'intéresse à l'homme en tant qu'individu<sup>114</sup> » (Baker, 1994, p.83). Mark Overton interroge la notion de Révolution agricole, propose une nouvelle source (*probate inventories*) et des théories à creuser (il identifie 5 phases successives qui ne font donc pas « une » révolution). Le dernier chapitre est consacré à un débat entre Alan Baker et Derek Gregory où les concepts de structuration, (contre)hégémonie et distanciation sont très présents, débat qui a été beaucoup critiqué pour son « arrogance ». Derek Gregory affirme que la géographie historique doit « montrer comment les structures spatiales sont à la fois une condition et une conséquence de la pratique sociale<sup>115</sup> » (p.189) et Alan Baker qu'elle doit examiner « l'organisation sociale de l'espace et du temps<sup>116</sup> » (p.189). Tim Unwin conclut (ironiquement) qu'il faudrait lire Albert Einstein puisque les structures existent dans l'espace-temps...

Robin Butlin (Loughborough) propose un compte rendu<sup>117</sup> plus enthousiaste sur les perspectives de modernisation de la géographie historique (« totale » d'Alan Baker, à l'image de l'Ecole des *Annales*). Il reproche à Derek Gregory d'utiliser des analogies et métaphores qui obscurcissent plus qu'elles n'éclairent un propos déjà difficile. Il reproche plus généralement aux auteurs de ne citer dans l'histoire de la géographie historique que H.C. Darby et d'oublier l'Ecole d'Aberystwyth ainsi que d'autres pionniers. Il demande que des ouvrages futurs présentent une autre vision que celle de l'Ecole de Cambridge.

Il faut dire que ceux qui n'entrent pas dans cette école sont soumis à des volées de bois vert dans les comptes rendus de leurs ouvrages. Un exemple, Hugh Clout (1977), par Alan Baker en 1980, qui se voit reprocher de simplifier son propos à l'image d'un manuel, de ne pas conceptualiser ses analyses (oublieux des thèmes comme la technologie, l'économie et la sociologie) : « L'approche est surtout empirique, ce qui fait que le livre donne une impression générale d'être un travail de référence, un compendium, plutôt qu'une critique réflexive, un discours<sup>118</sup> » (Baker, 1980, p.74). Il reproche à Hugh Clout d'en rester au genre de vie et au paysage au lieu de s'intéresser à la connectivité et à la société, au régionalisme, à la reconstitution des contextes culturels. La vraie critique arrive enfin p.75,

---

<sup>111</sup> *Transactions of the Institute of British Geographers*, New Series, 1986, vol. 11, n°2, p.249-251.

<sup>112</sup> Pour examiner la lutte de classes entre terre et capital fin 18<sup>e</sup>-début 19<sup>e</sup> à partir de la lecture de romans de l'époque (Gaskell, Disraeli, Trollope...) du cas de Manchester étudié dans sa thèse.

<sup>113</sup> Analysant la lutte des classes au début de la révolution industrielle en Angleterre, il met l'accent sur les différentes échelles d'interaction (*fields of effectivity*) qu'il faut utiliser dans l'analyse. Il s'est basé sur l'exégèse de deux ouvrages (John Foster, *Class Struggle and the Industrial Revolution* et E.P. Thomson, *The Making of the English Working Class*).

<sup>114</sup> Selon Giddens, "l'affirmation du sujet et les conséquences de son action au cours du développement de la modernité avaient des dimensions spatiales qui ont joué un rôle essentiel" (Bassin et Berdoulay, 2004, p.313).

<sup>115</sup> "show how spatial structures are at once condition and consequence of social practice"

<sup>116</sup> "the social organization of space and time"

<sup>117</sup> *Journal of Historical Geography*, 1985, vol.11, n°1, p.108-109.

<sup>118</sup> "The approach is essentially an empirical one, so that the book gives an overall impression of being a reference work, a compendium, rather than a reflexive critique, a discourse"

avec l'expression « lutte des classes » (il rapporte que Marc Bloch affirmait déjà que si les maisons ont des types géographiques, elles sont aussi à leur façon des institutions de classe), de contrôle et conflit social dans la transformation des paysages. Le ton employé « nudité conceptuelle, naïveté... » (p.76) participe exactement du processus d'excommunication par un nouveau converti à la foi marxiste qui m'a fait refuser d'entrer dans de telles postures légiférantes. La réception de l'ouvrage de Hugh Clout chez les historiens fut d'ailleurs bien plus honnête intellectuellement : ils le considèrent comme un texte de référence très utile, même si l'absence de l'utilisation des débats historiographiques récents est soulignée.

Ce courant marxien n'a pas disparu : Alan Baker (même s'il s'est tourné vers ce qu'il nomme la méthode progressive-régressive de Sartre que je n'ai pas cherchée à comprendre...) et surtout Derek Gregory (toujours radical, mais devenu orientaliste depuis, qui a critiqué les concepts du structuralisme d'« action » et de « structure » en prônant la notion de processus plus que de structure). R. Dodgshon (1987) a quant à lui utilisé des concepts sociologiques et anthropologiques pour comprendre « l'évolution sociale et l'ordre spatial en Europe » lors du passage du féodalisme au capitalisme.

Cela n'a pas empêché la continuation d'une certaine tradition d'analyse de la géographie historique des paysages ruraux que l'on retrouve dans la collection *Making of the English Landscape* (La formation du paysage anglais) publiée par l'éditeur Hodder and Stoughton (Balchin, 1983 ; Emery, 1974) ou dans la monographie consacrée en 1980 à la campagne oxfordienne de Robert et Monica Beckinsale<sup>119</sup> (Clout, 2003a, p.269).

La décennie 1970 a donc été celle de la remise en question de la géographie historique comme cela avait été le cas de la discipline tout entière, sans toutefois qu'une ligne claire ne se dessine à la fin de cette période. Le constat effectué par Peter G. Goheen (Queens University) en 1983 en témoigne, qui rappelle d'un côté la rigueur extrême dont H.C. Darby ou Andrew Clark faisaient preuve et de l'autre les appels parfois tonitruants à une « scientification » de la discipline, qui posaient clairement la question du statut de la narration en géographie, qui reste insuffisamment explicative. « Ce fut une décennie de commencements, d'essais, sans qu'aucune contribution individuelle ne soit suffisamment remarquable pour définir l'approche des recherches à venir<sup>120</sup> » (Goheen, 1983, p.10). La géographie historique a ainsi embrassé successivement toutes les innovations proposées à la discipline. Mais, autant la révolution quantitative la reléguait dans les ténèbres de la « non-science »<sup>121</sup>, autant le marxisme l'enfermait dans des structures préétablies, autant l'entrée humaniste, issue de la phénoménologie et centrée sur l'individu et le subjectif la remit au premier plan des préoccupations tout en commençant à lui faire subir la concurrence (encore modeste) de la géographie culturelle, qui aborda la Grande-Bretagne en provenance en partie d'Allemagne et en partie de Berkeley (Martin et James, 1993, p.228).

La géographie historique a ainsi dûment « revisité » la modernité (Bassin et Berdoulay, 2004, 312) : les rapports de pouvoir sont analysés, tout comme les savoirs et les discours sur l'espace. On

---

<sup>119</sup> Même s'il s'agit ici d'une étude « parallèle » d'un géomorphologue spécialiste de W.M. Davis.

<sup>120</sup> "It was a decade of beginnings, of trials, with no single contributions sufficiently outstanding to define an approach for future research".

<sup>121</sup> Oubliant que H.C. Darby et d'autres avaient largement utilisé des données quantitatives, certes traitées de façon seulement arithmétique.

peut citer l'utilisation de Michel Foucault dans les études sur les hospices (Driver, 1990) et les asiles (Philo, 1987). On peut aussi citer les débuts d'une géographie historique féministe lors d'une rencontre sous les auspices de l'IBG à U.C.L. en 1989, qui attira une cinquantaine de participants pour écouter six intervenants (Rose, 1990).

Cela a conduit selon Alan Baker depuis les années 1990 à un « nouvel élan vers un rapprochement entre géographie historique et géographie humaine contemporaine » (Baker, 2005, p.27), qui se voit par des travaux sur la modernité (Ogborn, 2000), l'identité ou le patrimoine et la mémoire (Graham, Nash, 2000). La fibre régionale des grands anciens est perdue, ce dont il se désole : « En tant qu'éditeur des *Cambridge Studies in Historical Geography* pendant un quart de siècle, je dois avoir écrit des milliers de mots pour tenter de persuader des auteurs d'écrire sur la géographie historique de pays ou même, plus ambitieusement, de continents. Mais avec un succès très limité : sur les 37 études publiées jusqu'à présent dans cette série, seules quatre pourraient raisonnablement être décrites comme des géographies historiques régionales – celles qui traitent de l'Australie, de la France, de l'Ecosse et des Antilles<sup>122</sup> » (Baker, 2005, p.635).

Le constat que porte Hugh Clout est même plus pessimiste, car il pense que la géographie historique est en train de se diluer dans une approche culturaliste dont on peine à saisir les contours tant ses objets deviennent divers et tant elle porte souvent sur des discours que le géographe peine à situer.

Dans une géographie qui se porte plutôt bien en Grande-Bretagne<sup>123</sup>, la géographie historique britannique serait donc en train de refermer la porte ouverte par H.C. Darby, ses élèves fidèles (tel Hugh Clout) ou félons (tel Alan Baker) achevant leur carrière, sans qu'une nouvelle école ni qu'un nouveau lieu de cristallisation ne voient le jour. L'avenir radieux que lui voyait Peter Goheen en 1983 ne s'est donc pas matérialisé : « Tout en restant attachée à ses doctrines centrales et en élargissant son vocabulaire méthodologique, la géographie historique comme à rassembler plus à un modèle pour la discipline qu'à l'orphelin rejeté de la décennie précédente<sup>124</sup> » (Goheen, 1983, p.14)...

La difficulté à créer un nouveau cadrage conceptuel et méthodologique, patent dans le texte d'Alan Baker de 2003 ou dans son ouvrage de 1999 qui synthétise ses travaux sur la France<sup>125</sup>, la concurrence de la géographie culturelle, la grande spécialisation des universitaires, la difficulté à faire entrer ces études dans la demande sociale (il vaut mieux travailler sur la mondialisation et la métropolisation à l'image de Sir Peter Hall et P.J. Taylor) autant de pistes de réponse. Autre piste possible, la « dé-localisation » de la géographie, les courants d'idées traversant l'Atlantique beaucoup plus rapidement depuis une génération (parfois dans les deux sens, pour ne prendre que le cas de

---

<sup>122</sup> "As an editor of the *Cambridge Studies in Historical Geography* for a quarter of a century, I must have written thousands of words trying to persuade authors to write accounts of the historical geographies of particular countries or even, more ambitiously, of continents. But with very limited success: of the thirty-seven studies published so far in the series, only four could reasonably be described as historical regional geographies – those addressing Australia, France, Scotland, and the West Indies"

<sup>123</sup> On comptait 1229 géographes de « haut niveau » dans les universités britanniques en 2001 et la discipline y bénéficiait d'une grande vitalité selon un rapport ministériel ([www.rgs.org](http://www.rgs.org), site consulté le 3 septembre 2007).

<sup>124</sup> "While clinging to its central tenets and expanding its methodological vocabulary, historical geography begins to look more like a model for the discipline than the unwanted orphan of a decade earlier".

<sup>125</sup> Édouard Lynch fit dans *Ruralia* (2000, n°6) un compte rendu qui lui reproche l'aspect surtout descriptif du texte et l'absence de véritable recadrage ; mis en ligne le 25 janvier 2005. URL : <http://ruralia.revues.org/document171.html>. Consulté le 24 juillet 2007.

David Harvey, le plus cité de tous les géographes, « élevé » intellectuellement à Cambridge, parti aux Etats-Unis, revenu à Oxford, puis reparti aux Etats-Unis).

Le tableau suivant tente de cerner les évolutions de la géographie historique britannique. Sa réalisation a suivi les mêmes règles et a connu les mêmes difficultés que celui qui a été réalisé pour la France.

**Tableau 2 - La géographie historique en Grande-Bretagne**

Date	Géographie historique politique	Historiens	Géographie historique environnementale	
1890	Mackinder	Macaulay	(Darwin) (Geddes)	
1900		George		
1910	<b>Coupe transversale</b>	<b>Tradition encyclopédique</b>	Fleure	<b>« Nouvelle » géographie historique</b>
1920				
1930	Gilbert East Darby	Freeman (1881) Cornish Rodwell-Jones Bryan		
1940				
1950	Elargissement au diachronique		Forde	Baker Gregory Harvey Billinge <b>Ward</b> Butlin <b>Pooley</b>
1960	↓ UCL	Mitchell Smith Pounds	Bowen	
1970	↓ Clout		⋮	
1980			⋮	<b>Post-modernisme</b>
1990			↓ ?	Rose
2000	Fusion dans	la géographie	culturelle ?	Driver
2007				Philo <b>Dennis</b>

Les géographes ayant travaillé sur la ville figurent en gras dans le tableau

—→ Influence

- - - - -→ Influence faible

- - - - - Rupture dans la continuité

(Geddes) Influence de champs hors de la géographie

Un exemple frappant des relations transatlantiques (que ne montre pas le tableau) est *The Journal of Historical Geography* fondé simultanément des deux côtés de l'Atlantique en 1975, devenu depuis la revue de référence en langue anglaise (et plus encore...).

La création d'une revue de géographie historique en langue anglaise témoigne tant de sa relative vitalité que de la volonté de toucher une communauté géographique élargie. L'éditeur était anglais (John Patten, Oxford) et l'éditeur pour les Amériques était Andrew Clark (Université du Wisconsin à Madison). Le comité éditorial montre bien que la géographie historique « classique » est loin d'avoir brillé de ses derniers feux. En voici la liste : Alan Baker (Cambridge), H.C. Darby (Cambridge), J.H. Galloway (Université de Toronto), E.R. Glasscock (The Queen's University, Belfast), R.C. Harris (University of British Columbia, Vancouver), S. Helmfrid (Université de Stockholm), H. Jäger (Université de Wützburg), D.W. Meinig (Syracuse University), M.W. Mikesell (University of Chicago), H.C. Prince (U.C.L.), R.D. Vicerio (Cal State University, Northridge), D. Ward (Université du Wisconsin à Madison), M.M. Williams (University of Adelaide, S.A.). Presque tous sont soit des élèves, soit des collègues et amis de H.C. Darby, ce qui montre tant son influence – même remise en cause comme chez Alan Baker – que la diffusion géographique de son réseau. Si l'on observe les nationalités, on recense quatre Anglais, quatre Etats-uniens, deux Canadiens, un Australien, un Suédois, un Allemand (tous des hommes, sauf erreur). Qu'il n'y ait pas de Français ne doit pas nous étonner, pas plus que la présence des autres pays. Le mode de composition du comité éditorial (et aussi certainement la volonté d'assurer la réussite économique de la revue) se lit dans l'éditorial du premier numéro, un peu tiède du point de vue conceptuel mais très accueillant :

« La revue ne fera la promotion d'aucun dogme particulier sur la nature de la géographie historique ou sur ses relations avec les disciplines de la géographie ou de l'histoire. De fait, les écrits de chercheurs de toute provenance disciplinaire qui ont quelque chose à dire sur des questions d'intérêt géographique lié au passé seront les bienvenus... Il a été largement reconnu que toute la géographie ou presque toute, a affaire à des périodes de temps plus ou moins longues pendant lesquels des changements plus ou moins importants ont presque inévitablement lieu<sup>126</sup> ».

Depuis lors, la revue a accompagné toutes les évolutions, n'ayant été concurrencée par aucune autre, même si l'université de Louisiane a créé une autre revue, *Historical Geography*, dont l'aura reste seconde et qui se remet difficilement de l'ouragan Katrina.

En 2007, le JHG dispose de deux éditeurs Felix Driver (Royal Holloway, Grande-Bretagne) et Graeme Wynn (University of British Columbia, Vancouver). Le comité éditorial est composé de 13 Britanniques, 9 Etats-uniens, 2 Canadiens, 1 Allemand, 1 Brésilien, 1 Japonais, 1 Chinois, 1 Australien et 1 Néo-zélandais. Toujours pas de Français (Jean-Robert Pitte en a fait partie pendant un temps) et plus de Suédois... Le seul survivant de l'équipe originelle est Alan Baker. Cela traduit l'élargissement de la réception de cette géographie mais pas obligatoirement la création d'un terreau conceptuel ou méthodologique commun, comme le montre la grande variété des articles publiés depuis 1975<sup>127</sup>. Cela traduit aussi le très net rapprochement entre l'ancienne métropole et l'ancienne colonie.

---

<sup>126</sup> "No particular dogma will be promoted about the nature of historical geography or its relations with the disciplines of geography or history by the Journal. Indeed, the writings of scholars of any discipline provenance who have something to say about matters of geographical interest relating to past time will be welcomed... It has been widely recognised that all geography, or virtually all, is concerned with longer or shorter periods of time in which greater or lesser changes almost inevitably take place"

<sup>127</sup> Qu'il serait d'ailleurs fort intéressant d'analyser précisément, ce qui fait partie de mes chantiers à venir...

### 1.3 La géographie historique aux Etats-Unis

Ce que nous pouvons affirmer sur son travail et son influence illustre peut-être la caractéristique majeure de la géographie historique américaine, sa dépendance envers des chercheurs relativement peu nombreux et placés stratégiquement, qui ont donné forme au champ selon les lignes de leurs prédilections et tempéraments<sup>128</sup> (Koelsch, 1969, p.632)

Cette citation de William Koelsch tendrait à placer la géographie historique des Etats-Unis dans la même mouvance que celle de la France, même si elle s'est déployée de façon plus ample. Cela oblige à réfuter l'explication que Carl Sauer avait proposée en 1940, le fait que la géographie états-unienne soit née dans le Middle West où la simplicité des relations entre l'homme et son environnement (de riches sols donnant une riche agriculture engendrant de grandes et riches villes) aurait fait considérer l'analyse historique comme inutile à la compréhension de l'espace (Sauer, 1941, p.3).

Les débuts de la géographie états-unienne ne furent pas comme en France liés à l'exaltation de la nation ou comme en Angleterre à l'expansion impériale, mais furent directement appuyés sur l'étude de terrain<sup>129</sup> et donc sur l'approche inductive à partir de l'observation. Il faut aussi les placer sous l'influence qu'a exercée l'approche biologique darwinienne sur la pensée états-unienne des années 1880-1890. Il faut enfin rappeler que le monde universitaire des Etats-Unis est différent de celui que l'on trouve en Europe : mobilité des étudiants, spécialisation tardive, barrières entre les disciplines plus floues, importance depuis une quarantaine d'années des idées à la mode venues de différents horizons (Claval, 2007, p.114).

William Morris Davis (1850-1934) est le plus connu des premiers géographes, instructeur en géographie physique dans le département de géologie d'Harvard en 1878. En 1914, quinze universités offraient un cursus en géographie (physique, humaine et économique) et les élèves de W. Davis occupaient des positions clés dans les institutions. W. Davis lui-même fut à l'origine de la création en 1904 de l'*Association of American Geographers*. Le paradigme fondateur était celui du contrôle des conditions physiques et des réponses humaines à ces conditions, c'est-à-dire le déterminisme. Pour lui, le passé « n'était pas une fin en soi mais un moyen pour parvenir à une fin : et [un géographe] ne s'en préoccupe qu'en tant qu'il sert ses besoins actuels<sup>130</sup> » (Davis, 1902, p.246). Ses élèves élargirent toutefois rapidement le champ de la géographie en l'orientant vers la géographie humaine (cf. Mark Jefferson dont la carrière et les œuvres sont présentés par Martin et James, 1993, p.322-323).

---

<sup>128</sup> "What we can affirm of his work and influence illustrate perhaps the leading characteristic of American historical geography, its dependence on a relatively few, strategically placed scholars who have shaped the field along the lines of their special predilections and temperaments"

<sup>129</sup> Par l'intermédiaire de ses liens avec les institutions de recherche des grands services administratifs tels le service hydrographique de la marine, le service géologique, le ministère de l'agriculture ou les services statistiques (Claval, 1997, p.174).

<sup>130</sup> "not as an end in itself but as a means to an end: and [a geographer] cares only for so much of it as shall serve his present needs"

### **Des débuts individuels se détachant progressivement du déterminisme : 1900-1940**

Les premières études que l'on pourrait rattacher à la géographie historique sont donc sans surprise empreintes de « déterminisme environnementaliste » (Wycroft, 2003, p.22). Il s'agit des travaux d'Albert Perry Brigham (1855-1932), élève de W. Davis et d'Ellen Churchill Semple (1863-1932). L'ouvrage d'Albert P. Brigham (1903) est en fait essentiellement géographique, ce que les historiens ne manquèrent pas de lui reprocher. Ultérieurement, il se montra bien plus circonspect sur les « influences » des conditions physiques sur les hommes et mit l'accent sur la nécessité de multiplier les études de cas à grande échelle avant de proposer des lois générales (1915). Ellen C. Semple fut quant à elle élève de Friedrich Ratzel et elle en reprit l'idée des influences géographiques sur l'histoire dans ses ouvrages publiés en 1903 et 1911. Si l'on cite souvent la première phrase de ce dernier pour lui faire le reproche d'un déterminisme presque caricatural « l'Homme est un produit de la surface de la terre<sup>131</sup> » (1911, p.1), c'est lui faire injure car il faut y voir plus une façon d'accrocher l'attention du lecteur qu'une position épistémologique, comme le montre la suite de l'ouvrage, plus probabiliste que déterministe. Son dernier ouvrage sur la Méditerranée (1931) aborde d'ailleurs les questions de l'agriculture, des relations entre les forêts et le climat, du climat et de la religion, des bases géographiques du commerce, loin du déterminisme qu'on lui prête.

Le compte rendu de ces deux études a été fait par A.J.H. (vraisemblablement le géographe britannique Andrew J. Herbertson, 1865-1915)<sup>132</sup>. Il souligne l'importance des deux ouvrages, conçus différemment, l'un selon des divisions physiques (avec des éléments d'histoire comme la guerre de Sécession) et l'autre selon des divisions historiques (mais avec des considérations générales basées sur les principes de la géographie historique). Ellen Semple affirme que les Britanniques ont triomphé grâce aux qualités inhérentes de leur race ce que A.J.H. met en doute. Mais le corps de son argumentaire est fondé sur les caractères du milieu qui sont des atouts ou freins à l'avancée de la colonisation. Elle prévoit que le Pacifique sera « l'océan du futur » même si elle ajoute que ce sera toujours sous le contrôle de l'Atlantique. A.J.H. lui reproche de ne pas avoir traité le Canada et affirme que comme l'Amérique du Nord a une courte histoire et n'est pas divisée en de nombreux pays comme l'Europe, il est bien plus facile d'en faire la géographie historique et de voir que l'histoire y est une « conséquence presque inévitable<sup>133</sup> » (A.J.H., 1904, p.676) de la géographie. Suivant Friedrich Ratzel pour qui la lutte pour l'existence est une lutte pour l'espace, elle affirme que l'immensité de l'espace est à l'origine de l'esprit d'initiative et du sentiment démocratique des Etats-uniens, ce que A.J.H. remet en question en affirmant que tout a été finalement bien plus facile pour les Etats-uniens que pour les Européens (même les barrières physiques n'en étaient pas vraiment) et qu'il faut trouver une autre explication. Il conclut que les deux ouvrages prouvent que c'est « l'utilisation intelligente des ressources naturelles qui est finalement la source du profit et du progrès<sup>134</sup> » (A.J.H., 1904, p.677).

---

<sup>131</sup> "Man is a product of the earth's surface"

<sup>132</sup> *Geographical Review*, 1904, vol. 23, n°5, p.674-677.

<sup>133</sup> "an almost inevitable consequence"

<sup>134</sup> "the intelligent utilization of natural resources that is in the end the source of profit and progress"

La manière de concevoir la géographie selon les idées de W. Davis, Ellen Semple et leurs élèves fut remise en cause après la première guerre mondiale<sup>135</sup>. Elle laissa la place à une vision plus équilibrée des relations entre l'homme et son environnement où la géographie historique trouva sa place, une place liée à des individus plus qu'à un courant de fond, car la géographie états-unienne est alors avant tout « conçue comme une science naturelle de la surface terrestre » (Claval, 1997, p.184). Un géographe illustre cette transition, Harlan H. Barrows (1877-1960). Géologue au départ, il se tourna vers la géographie humaine et plus particulièrement la géographie historique des Etats-Unis sur laquelle il offrait à l'Université de Chicago<sup>136</sup> un cours considéré comme le plus utile par les étudiants (Martin et James, 1993, p.339), qu'il professa de 1904 à 1942 et qui lui permit d'occuper une position de premier plan au sein de la géographie historique (Koelsch, 1969, p.633). Ce cours entendait montrer l'influence des conditions géographiques sur l'évolution historique des Etats-Unis. Il était au départ fondé sur les thèses de la géographe Ellen Semple et de l'historien F.J. Turner (1894, pour qui la conquête de l'Ouest était une succession d'adaptations de ses migrants aux ressources et influences de ses grandes « provinces physiographiques »<sup>137</sup>). Toutefois, dès la fin des années 1910, il abandonne le déterminisme au profit du « thème de l'écologie humaine, mettant l'accent sur les ajustements créatifs de l'Homme sur un environnement naturel passif<sup>138</sup> » (Koelsch, 1969, p.637), sous l'influence conjointe de son expérience pendant la première guerre mondiale au service du gouvernement, de ses contacts avec les écologues de Chicago (tout comme d'ailleurs les célèbres membres de l'Ecole de Chicago, avec lesquels Harlan Barrows n'eut cependant pas de contacts) et avec son collègue Walter Tower dont la définition de la géographie historique distinguait celle qui aidait à la compréhension de l'histoire et celle qui, réellement géographique : « peut être considérée comme l'application de la géographie économique dans le passé<sup>139</sup> » (Tower, 1910, p.822). Le compte rendu de J.F. Unstead sur Carl Sauer de 1922 que nous avons déjà cité a aussi exercé une influence sur Harlan Barrows, qui définit la géographie historique comme l'étude des stades successifs d'ajustement des relations entre l'Homme et l'environnement, en insistant sur son refus du déterminisme environnemental. Il était donc plutôt probabiliste, à l'image des géographes français d'alors. Une fois Harlan Barrows parti à la retraite, nulle Ecole de Chicago en géographie historique ne fut créée, car d'une part il n'eut pas de successeur immédiat et de l'autre, seuls quelques-uns de ses élèves ayant soutenu des thèses de géographie historique<sup>140</sup> ont continué leur carrière dans cette branche<sup>141</sup>. Par ailleurs, ce champ ne devint en rien dominant, les principales productions de

---

<sup>135</sup> Une enquête menée en 1914 montra que 22 réponses sur 29 plaçaient comme première tâche de la géographie la détermination exacte de l'influence du milieu géographique. L'étude de l'influence des facteurs géographiques sur l'histoire n'arrivait qu'en cinquième position (Martin et James, 1993, p.341). Les historiens n'avaient de toute façon jamais été convaincus de l'influence déterminante de la géographie sur l'histoire, comme le montre le texte de George Burr, historien de Cornell, pour qui prendre la nature, élément inerte, comme cause risquait de masquer le rôle de l'Homme (Burr, 1908).

<sup>136</sup> Le premier département de géographie des Etats-Unis y avait été créé en 1903 et Barlow le dirigea de 1919 à 1942.

<sup>137</sup> "Each great province received these tides of population, adjusted them in successive eras to successive revelations of the resources and physiographic influences of the province. Each bred its own society..."

<sup>138</sup> "theme of geography as human ecology, emphasizing creative human adjustment to a passive natural environment"

<sup>139</sup> "may be defined as the application of economic geography in the past"

<sup>140</sup> On peut citer le doctorat d'Almon E. Parkins (1879-1940) sur la géographie historique de Detroit, publié en 1918 ou encore celui de M.T. Parker sur le développement industriel de Lowell paru en 1940.

<sup>141</sup> Son influence fut plus importante dans l'enseignement, nombre d'anciens élèves ayant eux même enseigné la géographie historique dans les écoles (H. Barrows ayant co-rédigé de célèbres manuels), collèges et universités.

géographie historique étant le fait d'historiens<sup>142</sup>. Les géographes historiques eux-mêmes n'avaient pas créé de lieu de rencontre : Ralph Brown a par exemple suivi un cursus qui ne l'a amené à rencontrer brièvement qu'une seule fois Harlan Barrows (Koelsch, 1969, p.649).

Une des rares entreprises collectives de l'époque fut l'*Atlas of the Historical Geography of the United States* paru en 1932. Son élaboration dura plus de vingt ans, sous la direction de l'historien Charles D. Paullin de 1912 à 1927 et il fut achevé sous l'égide de l'*American Geographical Society* ce qui conduisit quelques géographes y participer aux côtés d'historiens. Bien que les différentes parties de l'Atlas<sup>143</sup> offrent 620 cartes, véritable mine d'informations aujourd'hui reconnue, il marqua toutefois peu les géographes comme le montrent les comptes rendus - laudatifs - qui ont surtout été rédigés en dehors de la communauté géographique<sup>144</sup>.

Parallèlement, une méthode d'analyse a été utilisée par quelques études durant les années 1920 et 1930 (James, 1929). Il s'agissait d'analyser les processus successifs de changement dans l'occupation d'un espace. Cette méthode s'est inspirée des travaux d'un botaniste célèbre, Frederic E. Clements, qui a cartographié dès le début du siècle les formations végétales et leurs transformations (Claval, 1997, p.181). La méthode a été reprise et reformulée par Derwent Whittlesey sous le nom de *sequent occupance* (occupation successive). Selon lui, « chaque génération d'occupation humaine est liée à ses ascendants et à ses descendants et chacune montre une individualité qui exprime les mutations de certains éléments de ses caractéristiques naturelles et culturelles. En outre, l'histoire de la vie de chacune révèle l'inévitabilité de la transformation d'une phase à la suivante<sup>145</sup> » (Whittlesey, 1929, p.163). Le temps est la quatrième dimension de la géographie et la géographie ne peut être complète qu'en intégrant ce facteur (Whittlesey, 1945). Mais, si le déterminisme environnemental est en partie évacué, c'est pour être remplacé par un déterminisme culturel, ce qui explique qu'elle n'eut pas de descendance immédiate du fait de son caractère trop systématique<sup>146</sup>. Une autre raison de la faible influence de la géographie historique est que les méthodes les plus prisées par une géographie qui se constituait en profession étaient le terrain<sup>147</sup> et la carte. D'autre part, elle établissait son propre champ scientifique et élargissait largement celui-ci à la compréhension des espaces de son temps, au travers d'études de la population, d'études urbaines et de géographie économique sans oublier la

---

<sup>142</sup> Ce courant a continué même après la seconde guerre mondiale comme le montre l'étude de R. Wyllys, professeur d'histoire à l'Arizona State College de Tempe, qui intitule son article « Géographie historique de l'Arizona » (1952) et en propose une lecture encore bien teintée de déterminisme (il recherche les « clés géographiques » qui influencent l'histoire de cet Etat).

<sup>143</sup> Environnement, cartographie et pistes d'exploration (1535-1852), Indiens, Terres, Population et mise en valeur, évolution culturelle et religieuse, opinions et partis politiques, réformes, histoire économique, plans de villes, histoire militaire.

<sup>144</sup> On peut citer le *Bulletin of the Business Historical Society*, 1933, vol.7, n°1, p.13 ; *Social Forces*, 1933-34, vol.12, n°1-4, p.142 ; *The Hispanic American Historical Review*, 1933, vol. 13, n°2, p. 230-232 (pour la partie consacrée aux cartes historiques). Un peu plus critique est le compte rendu de Frederick Merk dans le *New England Quarterly*, 1933, vol.6, n°14, p.620-625. Outre des erreurs factuelles, il lui manque selon lui une carte topographique avec les cols principaux, une carte des limites des comtés de 1790 à 1830, certains éléments pour les Indiens. Il n'en conclut pas moins qu'il s'agit d'une véritable somme.

<sup>145</sup> "each generation of human occupance is linked to its forebear and to its offspring, and each exhibits and individuality expressive of mutations in some elements of its natural and cultural characteristics. Moreover, the life history of each discloses the inevitability of the transformation from stage to stage"

<sup>146</sup> Ce que montre une phrase telle que : "La Suisse est ainsi devenue une nation au cours de sept siècles d'efforts mutuels issus de l'utilisation de voies commerciales favorables traversant les Alpes" ("Thus Switzerland has become a nationality through seven centuries of mutual endeavor, growing out of the use of favorable trade routes across the Alps", Whittlesey, 1945, p.33). Son article examine l'histoire à travers le temps des perceptions que les sociétés ont eues des relations entre le temps et l'espace dans une perspective qui relève du régime moderne d'historicité, car il y voit un élargissement et un approfondissement progressifs et voit dans la quatrième dimension de l'espace (le temps au travers de la vitesse, du rythme et du *timing*) la perspective d'un progrès encore possible.

<sup>147</sup> Cf. les très nombreuses excursions alors organisées par une *Association of American Geographers* encore bien loin de l'ouverture très large qu'elle manifeste aujourd'hui et réservée aux enseignants ayant contribué à l'avancée de la discipline (Martin et James, 1993, p.355-58).

continuation des études sur le milieu. Les méthodes de la géographie historique avant 1940 utilisaient bien des sources primaires mais elles étaient essentiellement publiées<sup>148</sup>. Il fallut attendre la période suivante pour que soient aussi utilisées les manuscrits et archives (Koelsch, 1969, p.645).

Carl Sauer lors de son discours présidentiel lors de la réunion annuelle de l'Association of American Geographers de Baton Rouge en décembre 1940 pouvait donc à bon droit affirmer devant ses collègues « Une particularité de notre tradition géographique américaine a été son manque d'intérêt envers les processus et les successions historiques, et même de son rejet manifeste<sup>149</sup> » (Sauer, 1941, p.1).

Et ce n'est pas un hasard si Carl O. Sauer (1889-1975) est l'un des deux géographes qui font figure d'exception dans le champ de la géographie historique pour l'importance de l'influence qu'ils ont exercée. L'autre est Ralph H. Brown (1898-1948).

### ***Ralph Brown et la « vraie naissance de la géographie historique des Etats-Unis »***

Telle est en tout cas l'interprétation qu'en fait H.R. Merrens quand il affirme que les deux ouvrages de Brown marquent la vraie naissance d'une géographie historique « pleinement authentique » aux Etats-Unis (avant donc que la sociologie, l'anthropologie et l'économie n'intègrent l'approche historique), qui repose selon lui sur « l'acceptation de la nécessité d'utiliser des sources primaires, la conscience de la subjectivité des interprétations et la reconnaissance de l'identification et de l'analyse de l'évolution géographique comme fondements de la discipline<sup>150</sup> » et refuse la soumission aux diktats de la « nouvelle » géographie. Il marque aussi le passage d'une approche synchronique à une approche diachronique de l'espace étudié. De fait, le premier ouvrage de Ralph Brown, publié en 1943, présente un portrait de la côte Est des Etats-Unis en 1810 telle que rapportée dans la littérature de l'époque, qualifié de « petit chef d'œuvre littéraire » par Bassin et Berdoulay (2004, p.297) car Ralph Brown utilise un procédé inédit (en géographie, s'entend car il l'a emprunté ailleurs), créant un narrateur fictif, Thomas P. Keystone<sup>151</sup>. La géographie historique des Etats-Unis qui parut cinq ans plus tard sous sa plume offrait « la reconstruction des géographies régionales du passé. Sa principale

---

<sup>148</sup> Un exemple de ces pratiques est fourni par l'étude consacrée par Stephen B. Jones (1932) à la géographie historique de la frontière entre les Etats-Unis et le Canada, où il examine, après une analyse de ses caractéristiques physiques, les trois stades successifs de son occupation humaine (celle du commerce de la fourrure, celle de l'élevage ensuite, enfin celle de l'agriculture et des barbelés). Ses sources sont peu nombreuses et secondaires à l'exception d'un texte juridique ; trois cartes, une gravure et une photographie illustrent le propos. Il faut souligner que le public visé par l'article était les enseignants du secondaire et que l'auteur est lui-même enseignant à l'Ecole Normale de Monmouth, Oregon. Il devint par la suite un important zélateur du rapprochement entre géographie et politique dans un champ unifié où du fait des relations bijectives entre idée politique et espace politique, la chronologie comme les causalités restent ouvertes à la discussion dans chaque cas d'étude. (voir [http://www.stratisc.org/pub\\_kristof\\_8.html](http://www.stratisc.org/pub_kristof_8.html)-ISC, EPHE, Sorbonne- consulté le 22 septembre 2007).

<sup>149</sup> « A peculiarity of our American geographical tradition has been its lack of interest in historical processes and sequences, even the outright rejection thereof »

<sup>150</sup> « the acceptance of the necessity of using primary source materials, the awareness of the subjectivity of interpretations, and the recognition of the identification and analysis of geographical change as a central intent of the discipline » H.R. Merrens, 1974, *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 5, n°1, p. 145-150. Citation p.149. Les arguments de cette analyse furent repris par Donald Meinig dans son discours présidentiel lors de la convention annuelle de l'AAG tenue à Phœnix en 1988 (Meinig, 1989, p.79).

<sup>151</sup> Ce procédé est peut-être lié au fait que R. Brown avait affirmé en 1938 que les sources étaient insuffisantes pour produire une véritable géographie historique de la région côtière Est des Etats-Unis. La littérature est donc utilisée comme substitut à la véritable « science ». L'affirmation d'une insuffisance de sources sera contredite par les thèses ultérieures comme celle de H. R. Merrens publiée en 1964 sur la Caroline du Nord du 18<sup>e</sup> siècle.

méthode était l'analyse détaillée de documents, qu'il préférait au terrain »<sup>152</sup> (Baker, 2003, p.170). Ce second ouvrage repose sur des temporalités différentes selon la colonisation des régions (même si chacune est traitée de façon chronologique) et fait une « pause » pour offrir un tableau en 1870 (cf. le tableau de 1810 de son précédent ouvrage). Une courte conclusion rappelle les traits essentiels et une bibliographie critique évite l'accumulation de notes de bas de page.

L'historien W.W. Borah<sup>153</sup> en a proposé un long compte rendu. L'ouvrage est fondé sur l'idée de l'existence de routes maritimes et terrestres et de ressources naturelles propices ou non aux colons et sur les adaptations à ces conditions. La reconstitution des environnements du passé est effectuée à partir des textes de l'époque longuement cités, mais avec des omissions liées aux sources ; les perceptions de l'époque sont bien analysées. Dans la préface, Ralph Brown affirme « Aucune phase de la géographie historique n'est plus importante que celle qui montre le poids différent de l'efficacité des croyances par rapport à la connaissance véritable dans l'occupation et la mise en valeur des régions. L'exemple classique en est l'idée d'un 'Grand Désert Américain' durant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, mais il y en eut bien d'autres<sup>154</sup> ». Cela est loué par W. Borah. Il lui reproche que sa méthode de s'appuyer surtout sur les perceptions de l'époque l'empêche de voir par exemple l'essentiel de la dégradation environnementale liée à l'installation des colons. Son « goût vieillot<sup>155</sup> » (p.311) se traduit par la pauvreté des généralisations (par exemple sur la mise en place d'un paysage homogène) et le nombre des anecdotes, qui en font surtout un ensemble de « vignettes d'histoire locale rassemblées en un plan logique » (p.312). Il aurait préféré que ce soit une étude en écologie de l'homme. Wilfrid Webster (de l'American Geographical Society) en fait un autre compte rendu<sup>156</sup> où il loue le fait qu'au lieu de faire de l'histoire rétrospective il traite le passé comme de l'histoire contemporaine et il loue aussi sa bibliographie annotée et ses sources (y compris photographiques) souvent peu connues.

La mort prématurée de Ralph Brown en 1948 ne lui permit pas d'exercer une influence directe, ce qui ne faut pas le cas de Carl Sauer.

### **Carl Sauer, « L'Ecole de Berkeley » et l'évolution des paysages culturels**

Les rapports entre Carl Ortwin Sauer et la géographie historique sont particuliers. Ennemi de tout discours épistémologique<sup>157</sup> et zélé du travail de terrain, il ne s'est en effet guère exprimé sur sa conception de la géographie, peut-être parce qu'elle a changé au cours de sa vie (Williams, 1983). Cela explique que « L'Ecole de Berkeley » dont il est souvent question dans les histoires de la

---

<sup>152</sup> "the reconstruction of the regional geographies of past periods. Its principal method was to be the detailed examination of documentary evidence, which he prioritised over field evidence".

<sup>153</sup> *The William and Mary Quarterly*, 2<sup>e</sup> série, 1949, vol.6, n°2, p.306-312. Woodrow Wilson Borah (1912-1999) appartenait à l'Ecole de Berkeley de démographie historique et était spécialiste d'Amérique Latine.

<sup>154</sup> "No phase of historical geography is more important than that of weighing the effectiveness of beliefs as distinct from actual knowledge in the occupancy and settlement of regions. The classic example is the 'Great American Desert' idea of the first half of the nineteenth century but there were many others"

<sup>155</sup> "antiquarian flavor"

<sup>156</sup> *Political Science Quarterly*, 1949, vol.64, n°1, p.156.

<sup>157</sup> Le chapitre trois se penchera toutefois plus précisément sur l'un des très rares textes « programmatiques » rédigés par Carl Sauer, le discours qu'il tint à ses collègues à Baton Rouge lors du congrès annuel de l'A.A.G. en décembre 1940.

géographie aux Etats-Unis n'en ait pas vraiment été une, car il s'agissait bien plutôt « d'un paradigme distinct au sein d'un paradigme, centré sur un seul iconoclaste<sup>158</sup> » (Johnston, 1979, p.38).

Pour Carl Sauer, la géographie historique n'est pas tant une méthodologie qu'une « métaphore flexible pour étudier l'humanité sur terre dans le temps<sup>159</sup> » (Williams, 1983, p.3). Cela lui permet de conserver son indépendance intellectuelle (surtout par rapport au néo-scientisme d'après 1945), sa lutte pour la préservation de la diversité culturelle et de la qualité de l'environnement. Tous les éléments du paysage n'existent qu'en inter-relation avec le temps. Il y a une quasi mystique du terrain chez lui qu'on connaît par empathie (Williams, 1983, p.5). Les phénomènes sont uniques. Sa méthodologie était issue de la résolution de problèmes pragmatiques (Williams, 1983, p.9). C'est avec les historiens<sup>160</sup>, anthropologues et botanistes qu'il discutait, rarement avec des géographes.

Lorsque Carl Sauer devint directeur du département de géographie de Berkeley en 1923, son cours inaugural était une réfutation du déterminisme et des *a priori* dans l'explication. Le concept fondamental est celui de paysage culturel (*cultural landscape*), importé en partie d'Allemagne, où ce fils de colons méthodistes avait fait une partie de ses études. Son modèle est le géographe allemand Eduard Hahn spécialiste de la diffusion des cultures et du concept de région économique. Le paysage culturel doit être « compris comme une entité génétique et évolutive » (Bassin et Berdoulay, 2004, p.299). Génétique, car il s'agit de reconstruire les paysages anciens (*past landscapes*), idée qui est liée à son association avec un historien, Herbert E. Bolton, et avec son collègue anthropologue, Alfred L. Kroeber (qui l'avait lui-même apprise de son professeur, Boas) et que Derwent Wittlesey reprit sous l'expression de *sequent occupance*<sup>161</sup>. Il compare d'ailleurs les méthodes de l'anthropologie (comme pour la géographie suédoise et H.J. Fleure) à celles de la géographie (Sten De Geer, August Meitzen) : aires culturelles, « occurrences, discontinuités, pertes et origines des traits culturels en termes de localisation comme diagnostic de ce qui est arrivé à une culture<sup>162</sup> » (1941, p.5)<sup>163</sup>. « Sauer a utilisé la théorie de l'évolution et l'histoire naturelle comme des modèles pour son histoire de la culture » (Entrikin, 2001, p.259).

Il souhaite repérer les régularités qui permettront de formuler des généralisations. Pour comprendre les changements que l'humanité a exercés sur la terre, il faut remonter suffisamment le temps pour comprendre les processus, les interactions à l'œuvre : sa géographie est une science de la genèse (*genetic science*). Il se rattache au courant de la chorologie où les régions sont vues comme des systèmes et la comparaison est la méthode favorisée, avec le travail de terrain sans *a priori*. Le temps long est considéré comme essentiel au travail du géographe, pour montrer les processus et la chaîne des événements à l'origine des paysages et aussi pour pouvoir se projeter dans l'avenir. Cette démarche est linéaire partant de l'origine d'une culture, puis étudiant l'énergie

---

<sup>158</sup> "a separate paradigm within a paradigm, focused on a single iconoclast"

<sup>159</sup> "a flexible metaphor to study man on earth through time"

<sup>160</sup> L'un de ses livres préférés dans les années 1930 était celui de Cyril Fox, *The personality of Britain*, sur la préhistoire.

<sup>161</sup> Le pont entre les idées de Whittlesey (l'occupation successive) et l'approche de Sauer que notent Bassin et Berdoulay (2004, p.299) n'est donc que très indirect, tous deux semblant en fait avoir puisé à la même source.

<sup>162</sup> "occurrences, discontinuities, losses and origins of culture traits in terms of their localization as diagnostic of what happened to a culture"

<sup>163</sup> Il fut d'ailleurs question de fusionner les départements de géographie et d'anthropologie sous la direction de Carl Sauer.

d'une culture en essor, la stabilisation d'une culture par rapport à une autre, pour s'achever sur son déclin et sa disparition, qu'il met en parallèle à l'évolution des formations végétales<sup>164</sup>.

Pour Carl Sauer, la culture est l'agent, elle utilise la nature pour créer du sens, le paysage culturel en est le résultat et la région culturelle le résultat à plus vaste échelle. Le paysage culturel constitue « les formes surimposées par les activités humaines sur le paysage physique<sup>165</sup> » (Sauer). Il lui fut ultérieurement reproché d'avoir une vision « super-organique » de cette culture (Duncan, 1980), imposée aux hommes d'on ne sait où (Claval, 2007, p.120) car il pensait que la différence entre la géographie humaine, la psychologie et l'histoire était dans son objet, les groupes et la culture matérielle et non les individus. Cette position recouvre toutefois un paradoxe, car « 'L'homme' des écrits de Sauer était un homme générique désincarné : l'homme de la vie universitaire et intellectuelle et était un homme réel, individuel, pensant. Sauer était l'exemple vivant de la chose même que ses écrits niaient<sup>166</sup> » (Williams, 1983, p.20).

Sa méthodologie allie les documents écrits et un travail essentiel et approfondi de terrain qui « met petit à petit à jour les anciens paysages culturels cachés derrière l'actuel<sup>167</sup> » (1941, p.12). Le géographe devant se spécialiser et connaître le présent comme du passé pour lequel il doit « se placer dans la position d'un membre du groupe culturel et de la période étudiés<sup>168</sup> » (1941, p.8) ce qui devrait interdire les travaux d'échelle trop vaste fondés sur des sources secondaires.

Cette conception comme ces méthodes n'ont guère eu de retentissement en dehors de Berkeley<sup>169</sup>. Même la célèbre adresse à ses collègues de 1940 (car souvent citée, du moins son titre sinon son contenu...) est tombée dans l'oreille de sourds selon M. Williams (1983, p.11) et Carl Sauer lui-même n'y fit plus référence. Il se retira d'ailleurs bientôt de la communauté des géographes professionnels. Dans une lettre de 1947, il écrivit qu'il préférerait de plus en plus les contacts avec les spécialistes de sciences naturelles « ... surtout parce que je les trouve plus concernés par le flux du temps, par le temps long, la rétrospection, avec le présent comme point mouvant depuis lequel on peut projeter d'une certaine manière l'avenir<sup>170</sup> » (cité in Williams, 1983, p.17). Son désintérêt envers l'évolution de la géographie états-unienne le conduisit à multiplier avec ses étudiants ou seul les études sur l'Amérique Latine où l'archéologie tient une forte place, ce qui explique son intérêt pour les travaux de H.J. Fleure (cf. Sauer 1966). De ces analyses émergea le principe que « des conditions physiques identiques pouvaient avoir des significations bien différentes pour des peuples dont les attitudes envers l'environnement, les objectifs de son usage et les compétences technologiques étaient différentes<sup>171</sup> ».

A la fin de sa carrière, il se détache même des autres sciences sociales qui deviennent trop « présentistes » comme dirait François Hartog (2003) et trop inféodées à des programmes dirigés par des administrateurs. L'homme est l'agent de la transformation de l'environnement.

---

<sup>164</sup> «The homologues of all these questions are well known from plant ecology in the study of plant societies" (p.10).

<sup>165</sup> "the forms superimposed on the physical landscape by the activities of man"

<sup>166</sup> "The 'man' of Sauer's writing was a disembodied, generic man : the man of Sauer's academic and intellectual life was a real, individual, thinking man. Sauer was the living example of the very thing his writing denied"

<sup>167</sup> "gradually getting a picture of the former cultural landscape concealed behind the present one"

<sup>168</sup> "to place one's self in the position of member of the cultural group and time being studied"

<sup>169</sup> Son travail était dépendant admiré, par H.C. Darby par exemple.

<sup>170</sup> "largely because I find them more concerned with the flux of time, with the long view, with retrospection, with the present as a moving point from which the future may be somewhat projected"

<sup>171</sup> "the same physical conditions of the land could have quite different meanings for people with different attitudes toward their environment, different objectives in making use of it, and different levels of technological skills" (Martin et James, 1993, p.351).

Selon M. Williams, Carl Sauer a donné à la géographie historique « orientation, contenu et respectabilité universitaire<sup>172</sup> » mais a aussi mis les géographes en garde contre la dépendance de la recherche envers des « comités » et qu'il valait mieux se colleter avec des questions de géographie historique que de commenter la méthodologie des autres : « plus de curiosité, pas de logique plus aiguisée<sup>173</sup> ! » (Williams, 1983, p.23).

Le problème<sup>174</sup> est que cette méthode est valable pour toute la géographie et efface les frontières entre la géographie historique et la géographie tout court. Elle n'en a pas moins donné naissance à des travaux de géographie régionale dans ce qu'on a appelé l'école de Berkeley, qui s'intéressa avant tout à l'Amérique rurale des origines, particulièrement ses artefacts, autour de personnalités comme Fred B. Kniffen (1936, 1965). Elle eut aussi une influence au-delà des frontières avec par exemple le travail de Michael Williams (1974) sur l'Australie du Sud. Etude de la transformation d'un paysage par l'homme, il est organisé en chapitres presque autonomes sur l'installation des colons, le système de *land survey*, le déboisement, le drainage des marais, l'irrigation des déserts, la bonification des sols, l'urbanisation. Chaque chapitre présente les problèmes écologiques et la manière dont ils ont été surmontés (surtout le déboisement qui conduisit à inventer de nombreuses machines). Il est fait grand usage de cartes, diagrammes, tableaux et 673 notes de bas de page constituent un appareil critique impressionnant.

Carl Sauer, du fait de son précoce retrait de l'arène géographique, du fait de la fragmentation du paysage universitaire états-unien, n'a pas imposé une école nationale de géographie historique. Son statut d'icône de la géographie états-unienne dépasse en outre largement ce sous-domaine, en raison cette fois-ci de son refus de théoriser et de son fort engagement en faveur de la préservation des ressources. C'est surtout comme géographe environnementaliste qu'il est reconnu même si ses interprétations ont depuis été en partie réfutées (y compris par son propre fils, comme nous le verrons plus loin). C'est un autre géographe, Andrew H. Clark (élève de Carl Sauer) qui a donc repris le flambeau de l'approche historique, dans l'université du Wisconsin à Madison. Il parvint à créer un mouvement et des études de géographie historique à la fin des années 1950 mettant ainsi fin à la « grande retraite » (*Great Retreat*) dont se plaignait Carl Sauer. Symbole de cette passation, la proposition faite par Carl Sauer de confier à Andrew Clark la rédaction de l'article consacré à la géographie historique dans l'ouvrage de 1954. Ce dernier illustre aussi la transition qu'allait connaître la géographie historique dans les années 1950 et 1960 tant dans ses objets que dans ses méthodes, transition qui est parallèle à l'évolution plus générale de la géographie.

### ***La géographie historique en transition (1945-1975) : de Carl Sauer à Andrew Clark***

Après la seconde guerre mondiale, la géographie connaît un certain essor aux Etats-Unis, surtout dans la dimension régionale (avec ses sessions de terrain) qui dominait alors la discipline, et dans la dimension politique. Cet essor numérique ne fut toutefois pas sans nuages. L'ambitieuse définition de

---

<sup>172</sup> "focus, content and academic respectability.

<sup>173</sup> "more curiosity, not sharper logic!"

<sup>174</sup> Pour qui entend favoriser l'émergence d'une géographie historique autonome, s'entend.

la géographie comme science de synthèse dans un cadre spatial et environnemental que propose l'ouvrage fondamental de Richard Hartshorne<sup>175</sup> en 1939 ne signifiait en effet pas que la géographie était en excellente santé, mais traduisait plutôt le sentiment des géographes de rester confinés dans une position marginale dans l'université. C'est ce qui les conduisit à « définir leur discipline comme prééminente » (Smith, 2003, p.441), position vue comme prétentieuse et messianique ce qui ne manqua pas d'irriter. C'est là qu'il faut chercher la disparition de l'enseignement de la géographie à Harvard en 1948, où enseignaient pourtant Derwent Whittlesey et Edward Ullmann, avec des causes plus conjoncturelles<sup>176</sup>. Cette fermeture fut d'autant plus durement ressentie que le président de Harvard – un chimiste - déclara que la géographie n'était pas une matière universitaire. Parallèlement, de nombreuses universités commencèrent à créer des départements pluridisciplinaires dédiés aux « études régionales » qui se chargèrent en lieu et place des géographes de fournir à la société états-unienne une bonne part des connaissances géographiques dont elle avait besoin.

La spécialisation croissante des géographes conduisit à multiplier les sous-spécialités, dont la géographie historique était l'une des innombrables incarnations, souvent alliée elle aussi à une aire régionale particulière. Les liens avec la Grande-Bretagne se firent plus étroits, avec « des vagues successives » (Claval, 1997, p. 148) de géographes britanniques s'installant aux Etats-Unis dans les années 1950-1960 et la fondation en commun de nouvelles revues, dont le *Journal of Historical Geography* en 1975 dont Andrew Clark est bien sûr l'éditeur pour les Amériques<sup>177</sup>.

Dans ce nouveau contexte, la géographie historique reste en marge. On peut le voir dans définition de la géographie que propose la nouvelle édition de l'ouvrage de Richard Hartshorne : « Le propos de la géographie est de fournir une description et une interprétation exactes, ordonnées et rationnelles des variations de la surface de la terre<sup>178</sup> » (Hartshorne, 1959, p.21). La géographie historique est certes citée : « Les études historiques de l'évolution des intégrations sont essentiellement de la géographie plus que de l'histoire aussi longtemps que l'attention est maintenue sur les caractéristiques des espaces, qui se modifient à la suite de certains processus, ce qui contraste à l'intérêt que porte l'histoire aux processus eux-mêmes<sup>179</sup> » (Hartshorne, 1959, p.107). Il décrit la méthode suivie par ces géographes, qui recherchent aussi loin dans le passé qu'ils le peuvent les relations entre les facteurs expliquant les variations géographiques des phénomènes étudiés (Hartshorne, 1959, p.365). Pour lui toutefois, cette méthode rétrospective est optionnelle et relève de l'intérêt et non de la nécessité. La géographie historique est donc un simple cas particulier qui se distingue de la méthodologie habituelle de la géographie.

---

<sup>175</sup> Il faut prendre le mot dans le sens de l'importance de sa réception par les géographes, car il s'agissait d'une commande officielle de l'A.A.G. pour faire le point sur la discipline. Il définit donc les concepts « officiels » et distribue bons et mauvais points. Carl Sauer (1941) lui a d'ailleurs reproché de reléguer la géographie historique à une place très marginale.

<sup>176</sup> Cette disparition fut grandement aidée par un très mauvais calcul du célèbre géographe Isaiah Bowman, alors président de Johns Hopkins et membre du conseil de direction d'Harvard, qui, alors qu'il souhaitait remplacer les géographes de Harvard qu'il considérait comme nuls car non physiciens (outre une haine personnelle contre Whittlesey parce que ce dernier était homosexuel), ne réussit qu'à participer activement à la disparition totale du département de géographie (Smith, p.438-444).

<sup>177</sup> Parmi les autres revues fondées en commun on peut citer *Environment and Planning*, *Society and Space*, *Political Geography*, *Ecumene*.

<sup>178</sup> "Geography is concerned to provide accurate, orderly, and rational description and interpretation of the variable character of the earth surface"

<sup>179</sup> "historical studies of changing integrations are essentially geography rather than history as long as the focus of attention is maintained on the characters of areas, changing in consequence of certain processes, in contrast to the historical interest in the processes themselves"

La marginalité de la géographie historique se voit aussi dans la contribution d'Andrew Clark à l'ouvrage collectif consacré en 1954 à la géographie des Etats-Unis. Selon Graeme Wynn, hormis Ralph Brown et Carl Sauer, Andrew Clark eut bien du mal à donner de la substance à sa sous-discipline et conclut que son enquête révélait un « fort intérêt, mais souvent éphémère, envers la géographie historique<sup>180</sup> » (cité in Wynn, 2005, p.611). Quatorze ans plus tard encore, Donald Meinig pouvait écrire dans l'introduction à la version publiée de sa thèse que « la Grande Plaine de la Columbia est à peu près aussi peu connue du public américain que le champ de la géographie historique l'est des chercheurs américains<sup>181</sup> » (Meinig, 1968, p.xi).

Cela ne signifie pas que ce champ ait disparu, mais il est vrai que jusque dans les années 1960, la moisson est plutôt maigre. Entre 1954 et 1964, sur 246 articles parus dans les *Annals of the Association of American Geographers*, 25 étaient consacrés à la géographie historique, 11 sur 279 dans la *Geographical Review*, seulement 11 sur 561 dans le *Journal of Geography*, destiné aux enseignants du primaire et du secondaire (Jacobson, 1965, p.99-100). L'ouvrage de Donald Meinig témoigne cependant de l'essor progressif du nombre de publications à partir des années 1960 (certes à mettre en parallèle avec l'essor du nombre d'étudiants et d'enseignants, et, partant, du nombre d'auteurs potentiels). Martin et James recensent quant à eux 12 ouvrages importants parus entre 1959 et 1990 (dont Merrens, 1964, Clark, 1968, Meinig, 1971, Conzen, 1990) (Martin et James, 1993, p.375). Cette apparente bonne santé n'est toutefois pas commentée, si ce n'est une brève affirmation que la géographie historique a été peu modifiée par les évolutions survenues depuis les années 1950 (Martin et James, 1993, p. 384).

La floraison des études en géographie historique depuis les années 1960 apparaît très clairement en comparant les deux compilations bibliographiques effectuées en 1965 par Douglas R. McManis et en 1982 par Ronald E. Grim. Le premier, rendant compte du second<sup>182</sup>, souligne l'essor qui a conduit aux 700 textes majeurs recensés (avec des annotations qui elles-mêmes comprennent d'autres titres)<sup>183</sup>.

On peut aussi voir le renouveau de la discipline depuis Carl Sauer dans la sélection de 24 articles écrits entre 1964 et 1977 édités en 1979 par David Ward. Ce renouveau s'est produit sous la supervision d'un homme en particulier, Andrew Hill Clark (1911-1975), à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié. Andrew Clark, canadien d'origine, fit son doctorat sous la direction de Carl Sauer à Berkeley sur les modifications floristiques et faunistiques d'origine anthropique de l'île du Sud de la Nouvelle Zélande (1949) où il reprend largement les méthodes de son maître (ses travaux ultérieurs seront davantage fondés sur le document). Il a tôt défini sa conception de la géographie historique : « Cela ne signifie pas que l'on recherche des simples causes dans le passé pour rendre compte des conditions contemporaines, mais plutôt que les conditions observées à n'importe quelle période doivent être comprises comme des états momentanés de processus de changement continu et complexes. Les relations simples de cause à effet sont insaisissables, car quelque loin que le

---

<sup>180</sup> "widespread, but often ephemeral, interest in historical geography"

<sup>181</sup> "the Great Columbia Plain is about as little known to the American public as the field of historical geography is to American scholars"

<sup>182</sup> *Geographical Review*, 1983, vol. 73, n°4, p. 476.

<sup>183</sup> Même si Grim omet la plupart des non-géographes ayant écrit des articles dans des revues étatiques ou locales, alors que McManis les avait inclus.

chercheur pénètre dans le passé, il y a toujours un passé plus distant qui appelle l'enquête (...) Ce n'est donc pas une quête des origines dans un sens définitif, mais plutôt des vues du présent, ou de n'importe quel moment, en tant que point d'un long *continuum*<sup>184</sup> » (Clark, 1954, p.71). D'un côté, ce qui intéresse ce n'est pas le temps en tant que tel mais en tant que processus ; de l'autre, le temps est vu comme un continuum. Une certaine contradiction émerge entre la première phrase et celle que nous avons mise en italiques : la première se garde de prétendre que le passé est un facteur explicatif en tant que tel alors que la seconde sous-entend une chaîne de causalités qui remonterait aux débuts de l'humanité et serait donc construite au fur et à mesure de l'histoire de l'humanité. Cela ne tient pas non plus compte des bifurcations possibles. Andrew Clark voyait dans la géographie historique non pas une branche de la géographie mais le fait que toutes les branches de la géographie pouvaient être étudiées de manière historique (comme Alan Baker en Grande-Bretagne).

Andrew Clark a, depuis sa base de l'université du Wisconsin à Madison, fort de ses 19 étudiants post-licence (dont 8 ont contribué à cet ouvrage), revivifié le champ autour de « l'empirisme, le pluralisme et l'humanisme », champ dont se réclament 11% des géographes américains à la fin des années 1970, au 6<sup>e</sup> rang des spécialités présentes dans l'Association of American Geographers<sup>185</sup>. Les six grands thèmes présents dans l'ouvrage montrent aussi l'évolution du champ, depuis le classique thème des liens entre paysage et identité ou la conquête de l'Ouest, jusqu'aux plus modernes études des migrants dans une société plurielle, de l'héritage colonial, des systèmes urbains régionaux et enfin la ville vue de l'intérieur. Le pas de temps s'étale du milieu du 17<sup>e</sup> au début du 20<sup>e</sup> siècle et l'échelle géographique d'une petite ville à l'Ouest tout entier. G.M. Lewis pointe les nombreux changements intervenus dans la géographie historique depuis celle de Ralph Brown en 1948 : l'objet est passé des régions et périodes aux thèmes et processus ; prise en charge des villes comme des sociétés plurielles ; développement de modèles et application de concepts ; plus grande utilisation de sources primaires et meilleures méthodes bibliographiques ; utilisation d'autres sciences sociales que l'histoire et la géographie ; cartographie comme outil analytique<sup>186</sup> ; textes plus structurés avec illustrations plus efficaces<sup>187</sup>. Cela reflète en partie les changements intervenus dans la discipline, mais aussi l'influence directe d'Andrew Clark, qui tenait des séminaires méthodologiques et restait sceptique envers les analyses statistiques, donc peu présentes dans cet ouvrage. Andrew Clark avait aussi dirigé aux Oxford University Press, l'Andrew H. Clark Series in the Historical Geography of North America (cf. Jakle, 1978).

---

<sup>184</sup> "This does not mean that one is to seek simple causes in the past to account for contemporary conditions, but rather that the conditions observed at any period of time are to be understood as momentary states in continuing and complex processes of change. Simple cause and effect relations are elusive, for no matter how far back a scholar may penetrate there is always a more distant past calling for further investigation ... It is not, therefore, a search for origins in any ultimate sense, but rather views the present, or any particular time, as a point in a long continuum".

<sup>185</sup> G. Malcolm Lewis, compte rendu paru dans le *Journal of Historical Geography*, 1980, vol.6, n°1, p.105-106.

<sup>186</sup> La comparaison de l'organisation de l'espace analysé à différentes périodes ou dates permettait de se rendre compte visuellement de co-variances, préfigurant ainsi l'utilisation des statistiques.

<sup>187</sup> On peut citer la belle étude de Martin R. Kaatz (Washington Central College of Education) sur la transformation du marais du Black Swamp de l'Ohio du Nord-Ouest en élément de la Corn Belt (1955). Richement illustrée (cartes de la situation du temps des Indiens, cartes de la végétation, cartes évolutives des densités, cartes de la mise en valeur agricole, cartes des chemins de fer), elle se fonde sur une analyse détaillée qui comprend les représentations des colons au travers de leurs lettres et relations, sur des sources primaires comme secondaires restituées dans une narration élégante qui insiste sur la permanence de l'organisation initiale (*initial pattern*) malgré les mutations socio-économiques. Né en 1924, Martin R. Kaatz est aujourd'hui professeur émérite de la même institution (devenue la Central Washington University, Ellensburg) après une carrière de géomorphologue et climatologue.

Cela ne veut pas dire que Carl Sauer a été oublié. On peut lui rattacher l'esprit qui animait les auteurs du numéro spécial des *Annals of the Association of American Geographers* de 1959 consacré à la géographie historique de la Californie du Sud de la préhistoire aux années 1950, qui relève surtout de l'histoire environnementale. L'éditeur du numéro, W.L. Thomas avait d'ailleurs déjà coordonné un ouvrage marquant en 1956 (conseillé par Sauer) sur l'influence de l'humanité sur son environnement sur le long terme, approche qui utilisait la géographie physique et la géographie humaine et qui « contribu[a] de manière décisive à ancrer les préoccupations écologiques dans la pratique géographique américaine » (Claval, 1997, p.193). L'introduction que W.L. Thomas a rédigée en 1959 montre d'ailleurs bien la filiation entre les deux ouvrages et l'insertion de son propos dans une géographie historique des paysages culturels :

Elle se préoccupe des résultats des processus physico-biologiques de création des différences régionales sur la terre, mais elle bâtit sur cette connaissance en posant des questions (relatives à l'histoire culturelle humaine) sur les interprétations et usages variables que les divers groupes culturels ont faits des ressources terrestres, sur les divers moyens avec lesquels ils ont organisé leurs portions respectives de la surface de la terre et sur les effets cumulatifs des actions humaines sur les changements de la face de la terre<sup>188</sup> (Thomas, 1959, p.4).

L'organisation du numéro n'est pas fondée sur des coupes transversales, mais sur l'analyse de processus déterminant la localisation des phénomènes (sauvages, cultivés, artificiels, selon une vue graduée de l'influence humaine) et le type d'organisation spatiale qui en résulte. Les perceptions passées sont étudiées tout comme les influences de l'urbanisation et de l'industrialisation qui ont créé cette région « La Californie du Sud artificielle– une improvisation gigantesque, magique<sup>189</sup> » (Thomas, 1959, p.5-6). Comme chez Carl Sauer, le dernier chapitre s'intéresse à l'avenir de cette région, vue comme proche de l'idéal vers lequel tendent les habitants des Etats-Unis, bien qu'elle ait été très largement artificialisée à partir de conditions naturelles favorables, tout comme l'avait été en son temps l'Empire romain, ce que rappelle la longue citation conclusive d'un ouvrage écrit en 1874 par George Perkins Marsh, autre grand homme de l'environnementalisme états-unien.

La géographie historique de l'environnement n'était pas une spécialité états-unienne, les Russes s'y étant intéressés comme le montre le compte rendu<sup>190</sup> d'*Introduction to the Historical Geography of Plants* de E.V. Wulff<sup>191</sup>. C'est la connaissance de l'évolution des relations qui permet d'éclairer les causes de la répartition de la végétation. Le darwinisme est utilisé et l'auteur discute les modalités de la diffusion des plantes (à partir d'un cœur ou sur une zone entière) qui accepte la théorie de Wegener de la dérive des continents. L'intérêt marqué par les géographes états-uniens est visible dans le fait qu'il fut traduit en anglais et que la traduction donne lieu à un nouveau compte rendu en 1944 dans la même revue<sup>192</sup>. George F. Carter fut le pionnier dans l'étude des plantes pour tracer les mouvements

---

<sup>188</sup> "It has a proper concern for the results of physical-biological processes in creating regional differences on the earth, but it builds upon this knowledge by asking questions (relating to human cultural history) about the varying interpretations and uses that different cultural groups have made of earth resources, about the diverse ways in which they have organized their respective portions of earth space, and about the cumulative effects on man's actions in changing the face of the earth".

<sup>189</sup> "Southern California is man-made – a gigantic, magical improvisation"

<sup>190</sup> C.C. Nikiforoff, *Geographical Review*, 1934, vol.24, n°1, p.173-174.

<sup>191</sup> Paru en russe avec un résumé en anglais en 1932.

<sup>192</sup> George F. Carter (1912-), *Geographical Review*, 1944, vol.34, n°4, p.688-689. Professeur à Johns Hopkins puis Texas A&M University, autorité sur les débuts de l'humanité et sur la biogéographie.

transocéaniques (1950) même si ce sont des anthropologues ou linguistes qui ont pris la relève jusqu'à ce que Stephen Jett de l'université de Californie à Davis en reprenne l'analyse (Jett, 2006). Le cas de Carter est intéressant car il s'est heurté aux archéologues à propos de son interprétation de la date d'arrivée des premiers humains dans le Sud-Ouest des Etats-Unis (Carter, 1959). Le compte rendu de son ouvrage par Alex D. Krieger du Musée Municipal de Riverside<sup>193</sup> lui reproche de ne pas utiliser les méthodes de terrain précises des archéologues et de proposer des généralisations hâtives non fondées sur une analyse site par site des artefacts dont il se sert dans son argumentaire, dont il remet en outre en cause la datation pourtant unanime des archéologues pour proposer une arrivée de l'homme dès – 100 000 à – 80 000 ans alors que le chiffre admis était (et est encore aujourd'hui) de – 40 000 environ<sup>194</sup>.

Dès les années 1950, la géographie historique commence à explorer de nouvelles voies, signalant qu'elle fait son *aggiornamento* comme la discipline dans son ensemble. Deux exemples. Le premier est une série de deux articles d'Alfred H. Meyer (1954 et 1956) sur la région de Calumet entre Illinois et Indiana qui témoigne d'un effort de classification et de catégorisation des répartitions spatiales par une étude centrée sur des modèles liés à des découpages chronologiques (Jakle, 1971, p.1089). Le second exemple est l'ouvrage que Gary S. Dunbar (né en 1931) a tiré de son doctorat (1959). Le compte rendu qu'en fit en 1960 William Koelsch<sup>195</sup> montre que, si l'approche initiée par Carl Sauer n'est pas remise en cause, la méthodologie suivie par le texte l'est au nom d'une nécessaire problématisation du propos et de son indispensable insertion dans les débats et concepts des sciences sociales. Une géographie historique narrative n'est plus pensable même si elle est encore pratiquée, y compris chez les jeunes doctorants (la carrière ultérieure de Gary Dunbar montre que les conseils de William Koelsch ont été entendus<sup>196</sup>).

La géographie historique est un espace assez difficile dans lequel travailler, car le terme a de nombreux sens différents pour les géographes. Bien que le travail Dunbar ne contienne aucune définition de travail, il est évident que son point de vue suit le schéma associé à Carl Sauer, c'est-à-dire que ce travail est une étude de l'évolution culturelle dans un paysage naturel à peu près homogène. La distinction entre géographie historique et histoire n'est donc pas fondamentalement une différence entre organisations spatiale et temporelle. La différence se trouve apparemment dans l'inclusion de certains éléments, tels les introductions de plantes, les types de maison etc., sur lesquels l'enquêteur en tant que géographe souhaitait mettre l'accent et bien sûr l'omission ou le traitement plus succinct d'autres éléments d'intérêt historique que des chercheurs d'autres disciplines auraient incluses. Il s'agit donc d'une étude historique d'un paysage culturel, une tentative de type holistique avec quelques omissions avouées et un accent généralement mis sur les évolutions économiques<sup>197</sup> (Koelsch, 1960, p.187).

---

<sup>193</sup> *Annals of the American Association of Geographers*, 1959, vol.49, n°3, 2e partie, p.31-33.

<sup>194</sup> Les relations avec les archéologues furent néanmoins revitalisées avec l'utilisation des photos aériennes puis des images satellitales pour repérer les traces d'anciens sites humanisés (St. Joseph, 1966).

<sup>195</sup> *Economic Geography*, 1960, vol. 36, n°2, p.186-188.

<sup>196</sup> Professeur émérite de UCLA, il a beaucoup écrit sur l'histoire de la géographie, sur Elisée Reclus par exemple.

<sup>197</sup> "Historical geography is a very sticky area in which to work, since the term means many things to different geographers. Although Dunbar's work contains no stated working definition, it is evident that his point of view follows the pattern associated with Carl Sauer; that is, the work is a study of cultural evolution in a somewhat homogeneous natural landscape. The distinction between historical geography and history is, therefore, not the fundamental one of spatial vs. temporal organization. The difference is apparently found in the inclusion of certain items, such as plant introductions, house types etc., which the investigator as a geographer wished to stress and of course the omission or less full development of other items of historical

Les sources utilisées par Gary Dunbar allient un intense travail de terrain à de nombreuses archives et lectures. Il comporte sept cartes et des photographies (anciennes et modernes). William Koelsch lui reproche l'absence de problématique dans un texte trop court qui aurait soit dû être allongé soit le propos aurait dû être restreint à quelques coupes transversales liées à des phases de l'évolution. Deuxième reproche, d'avoir été trop narratif et descriptif (un chroniqueur), ne pas avoir cherché à expliquer ou à tester les généralisations des sciences sociales (p.188), avoir restreint son propos à son espace « arbitrairement défini » et ne pas l'avoir recadré dans les grandes évolutions du pays (d'où un certain déterminisme). William Koelsch conclut : « De telles études sont représentatives de l'essor dans la géographie américaine du besoin de reconnaître la mutabilité des structures paysagères et d'utiliser des explications qui ne soient pas issues seulement des conditions actuelles. En tant que tel, il s'agit d'une saine tendance, mais une bien plus grande attention est nécessaire aux postulats philosophiques sur lesquels nos enquêtes dans le passé sont fondées<sup>198</sup> » (p.188).

Deux des ouvrages « importants » cités par Martin et James en 1993 montrent cette même évolution<sup>199</sup>. La thèse de H.R. Merrens publiée en 1964 fut ainsi reçue avec louange de la part de la communauté géographique<sup>200</sup> et même des historiens. Son principal atout selon J.S. Bromley<sup>201</sup> est de tordre le cou à des théories communes (telles les phases schématiques de la Frontier ou le concept fallacieux de Fall Line, alors que le vrai contraste entre l'Est et l'Ouest tenait dans les plaines côtières intérieures et extérieures selon le degré de drainage). H.R. Merrens a d'ailleurs souligné l'évolution de la géographie historique depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle dans un article publié l'année suivante. Plus que sur les concepts (il souligne simplement l'abandon du déterministe des débuts), il met l'accent sur les nouvelles méthodologies, beaucoup plus fondées sur les sources primaires et l'usage des statistiques.

L'étude de Donald Meinig consacré à la Grande plaine de la Columbia (1968) a quant à elle beaucoup plu aux historiens par la recreation de la vie quotidienne de cette partie de l'Amérique rurale qu'elle mettait en œuvre. Reynold Vik ouvre en effet son compte rendu<sup>202</sup> ainsi : « L'auteur enveloppe une section de géographie dans une narration historique pour montrer qu'une région surtout agricole peut être présentée au lecteur d'une manière colorée et pleine de sens<sup>203</sup> ». La géographie historique est toutefois réduite à la captation de l'attention du lecteur et rangée dans la catégorie de l'histoire régionale.

Il n'en reste pas moins que les thèmes abordés sont encore circonscrits et laissent des pans entiers du pays et des thèmes importants de côté, comme l'a noté H.R. Merrens, qui dresse la liste

---

interest, which people of other disciplines might rather include. It is then an historical study of a cultural landscape, a holistic type endeavor with certain stated omissions and with stress generally on economic developments"

<sup>198</sup> "Such studies are representative of a growing urge in American geography to recognize the mutability of landscape patterns, and to make use of explanations not derived solely from present conditions. As such it is a healthy trend, but much more attention is needed to the philosophical assumptions on which our investigations into the past are based"

<sup>199</sup> On peut en ajouter d'autres, comme Morris (1973) dont l'étude des « agriculteurs au cartable » (*suitcase farmers*, propriétaires absenteïstes attirés par la spéculation) dans les Grandes Plaines du *Dust Bowl* vaut par la richesse de ses sources : étude de terrain, entretiens, statistiques à l'échelle des comtés, des Etats fédérés et de l'Etat fédéral, étude des journaux locaux.

<sup>200</sup> Par exemple par J.Jakle (1971, p.1098) pour son approche humaniste qui utilise explicitement l'analyse des perceptions.

<sup>201</sup> De l'université de Southampton, qui en rendit compte dans *The Economic History Review*, New Series, 1966, vol. 19, n°2, p. 451-452.

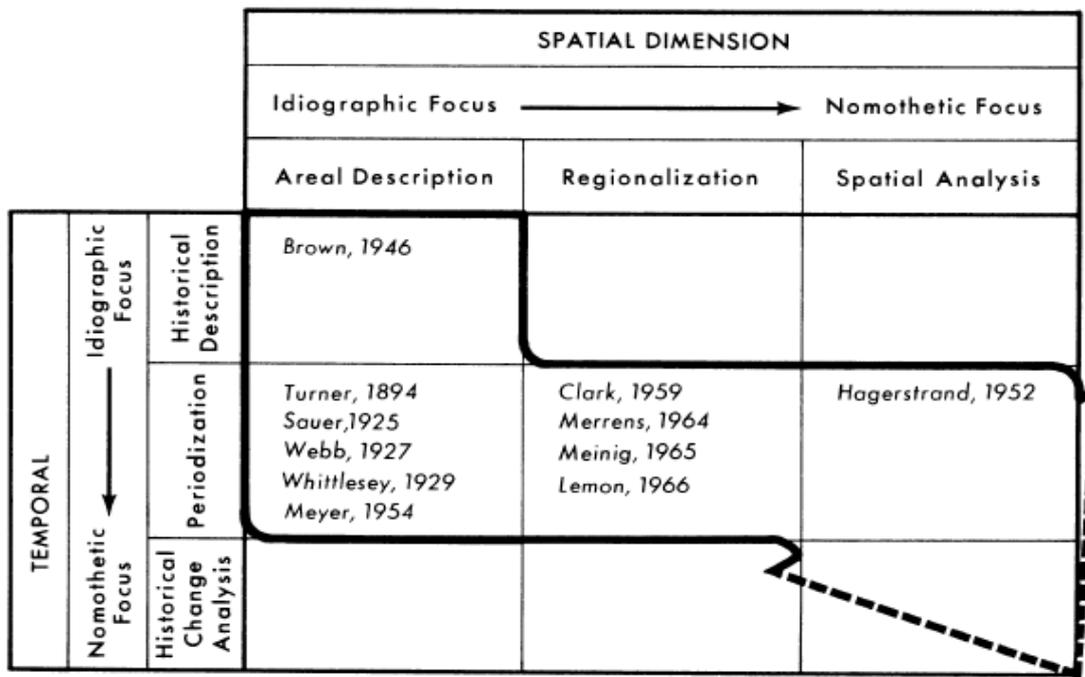
<sup>202</sup> *The Journal of American History*, 1969, vol. 56, n°2, p. 369-370.

<sup>203</sup> "The author wraps a section of geography in historical narrative to show that a predominately agricultural region may be presented to the reader in colorful and meaningful fashion"

des nouvelles thématiques encore à explorer : la répartition de l'esclavage, de l'agriculture, des zones commerciales et des modes de transport, les distinctions entre groupes ethnoculturels<sup>204</sup> et les fonctions urbaines (Merrens, 1965, p.548). Constat auquel fait écho celui d'Hugh Prince onze ans plus tard<sup>205</sup>. Les géographes historiques états-uniens suivent globalement la marche vers l'Ouest ; la côte atlantique les intéresse peu après la période coloniale (ils passent sous silence l'industrialisation et l'urbanisation de la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>206</sup>), la conquête de l'Ouest laisse de côté les Indiens et l'Ouest n'est analysé qu'à partir du moment où il devient états-unien. Parmi les minorités, seuls les Noirs commencent à être traités. Ruralité et temps pionniers sont clairement favorisés. Beaucoup reste donc à faire, alors que la géographie est entrain de fondamentalement changer.

Le diagramme proposé par John Jakle<sup>207</sup> montre certes la représentation que l'on se faisait alors du « progrès » en géographie et les évolutions en cours, vers l'analyse spatiale, que la nouvelle géographie appelait de ses vœux.

Tableau 3 - Les mutations de la géographie historique des Etats-Unis de 1894 à 1970



Source : Jakle, 1971, p.1090.

<sup>204</sup> Comme cela est parfois le cas, le tableau est un peu assombri pour donner plus de poids à l'analyse. Je citerai simplement l'étude de Louis DeVorsey (1966) sur la Frontière Indienne du 18<sup>e</sup> siècle, dont il propose une analyse géopolitique qui rend compte des conflits d'intérêt entre les Indiens, les pionniers et les autorités britanniques et qui montre finement le processus de prise de décision dans une interprétation « comportementale » (Jakle, 1971, p.1098).

<sup>205</sup> H. Prince, *Geographical Review*, 1976, vol. 66, n°3, p.375-376. Ses propres études ont étudié le milieu rural mais en intégrant largement les perceptions (Prince, 1997).

<sup>206</sup> Les trois villes les plus étudiées et de loin sont New York, San Francisco et la nouvelle Orléans, mais ni Chicago ni Los Angeles par exemple.

<sup>207</sup> Le titre donné par J. Jakle au tableau est le suivant : niveaux de généralisation dans le double traitement des structures spatiales et temporelles en géographie historique (levels of generalization in the dual treatment of spatial and temporal patterns in historical geography). Je ne l'ai pas traduit car les mots sont presque les mêmes en français.

### **Nouvelle géographie, géographie radicale : que faire de l'histoire ?**

La nouvelle géographie est issue d'une claire volonté de la nouvelle génération de géographes de passer d'une discipline surtout idiographique à une discipline nomothétique. Les travaux de Torsten Hägerstrand<sup>208</sup> (1952) furent introduits aux Etats-Unis dès 1954, Walter Isard créait la « science régionale » en 1956. Il est inutile de décrire précisément ce mouvement très connu. On peut simplement en rappeler les traits principaux. Trois courants se partagent la géographie états-unienne des années 1960 aux années 1980 : l'analyse spatiale, la géographie radicale et la géographie humaniste, chacun d'entre eux se construisant en partie en réaction aux autres.

Comme en Grande-Bretagne, la géographie historique a été confrontée au rejet de la nouvelle géographie puis à la tentative de l'insérer dans les analyses marxistes. Le mouvement y a été plus prononcé qu'en Grande-Bretagne, du fait d'une plus grande concentration des chercheurs et d'un certain conformisme qui les fait puiser dans le même vivier d'auteurs, d'ailleurs souvent français mais peu utilisés par les géographes français (Claval, 1997, p.152-155).

L'une des causes de la nouvelle géographie est le rejet de l'évolution temporelle comme facteur explicatif (« expliquer l'organisation de l'espace en décrivant la succession d'événements dont elle est le résultat momentané<sup>209</sup> » Martin et James, 1993, p.453), en faveur de l'approche conceptuelle. David Harvey comme Peter Haggett considèrent l'approche temporelle comme moins sophistiquée<sup>210</sup>. Peter Haggett relate ainsi un exemple qu'il veut éclairant : si Newton avait eu une approche temporelle il aurait écrit l'histoire d'une pomme ; grâce à son approche conceptuelle il a élaboré la théorie de la gravitation<sup>211</sup>. Ce type d'argument tombe dans le piège amplement dénoncé, celui de procéder par analogie et oublie de mentionner que faire l'histoire d'une pomme aurait demandé d'explicitier les raisons de sa chute finale...

Une tentative d'appliquer les méthodes de la nouvelle géographie à la géographie historique est fournie par l'article de P.M. Koroscil (1971). La « résurrection » de la géographie historique dont il est question se place peut-être sous l'égide d'Andrew Clark (la géographie historique utilise des données qui sont historiques et une méthode qui est géographique), mais essaie de coller au plus près d'une démarche scientifique en partant de la philosophie et de la science puis de la philosophie des sciences pour parvenir pas à pas à une géographie historique renouvelée fondée sur des hypothèses, lois, modèles, théories et classifications. Si le texte peut nous paraître très néo-positiviste aujourd'hui dans les relations linéaires qu'il propose entre les éléments dont il traite (il appelle Karl Popper pour prôner l'adoption de la méthode hypothético-déductive des sciences dans les sciences sociales où les constructions mathématiques doivent résoudre les problèmes de recherche des lois, p.418), il n'en démontre pas moins l'appropriation rapide de la démarche scientifique. Il cite d'ailleurs les travaux d'Alan Baker (Baker *et al.*, 1970), qu'il a rencontré lors de son post-doctorat effectué à Cambridge. Ses sources sont à la fois les archives (en premier lieu) et le terrain, qui lui permet de tester ses

---

<sup>208</sup> Le modèle stochastique ou probabiliste qu'il utilise entend éviter le déterminisme de certains modèles économiques grâce à l'introduction de variables aléatoires.

<sup>209</sup> "explain the geographical arrangements at any one time by describing the sequence of events of which they are the momentary results"

<sup>210</sup> Torsten Hägerstrand introduit néanmoins le temps dans ses modèles de diffusion.

<sup>211</sup> Selon Alan Baker toutefois, « Haggett avait une profonde estime pour la géographie historique, et tout particulièrement pour les travaux du style de ceux de H.C. Darby » (Baker, 2005, p.26).

hypothèses, d'être la garantie de ses théories. Selon lui, la géographie étant essentiellement de l'espace dans le temps, elle s'intéresse au mode temporel d'explication. Trois approches traditionnelles (géographies du passé, changement géographique, le passé dans le présent) et deux modernes (comportement et modèles) sont possibles.

La « modernité » est aidée par la multiplication de sources exploitables par les mathématiques. En 1971, les Archives Nationales ont organisé une conférence, *Conference on the National Archives and Research on the Historical Geography of the United States*, destinée à explorer les sujets d'intérêt communs aux archivistes et aux géographes. Cette conférence était la 9<sup>e</sup> qu'organisaient les archivistes pour sensibiliser les sciences sociales à leurs fonds. Un ouvrage garda la trace de certaines communications faites alors (Ehrenberg, 1975). Le premier but était de sensibiliser les géographes aux ressources disponibles dans leurs fonds et le second de créer une base commune aux archivistes et chercheurs qui s'intéressent à la géographie historique des Etats-Unis. L'intérêt des contributions tient dans le travail qui y est effectué sur les sources archivales (y compris les cartes et plans anciens) et leur utilisation (une bibliographie de 31 pages sur les sources disponibles lui est annexée), encore incomplète dans bien des cas (ce qui conduit par exemple à des modélisations discutables de la colonisation de la côte Est selon H.R. Merrens) alors que la « nouvelle » géographie historique en aura de plus en plus besoin<sup>212</sup>. Cette rencontre marque toutefois l'intégration de méthodes d'analyses statistiques historiques systématiques dans le travail de plusieurs géographes historiques, dont les historiens devraient s'inspirer selon le compte rendu qu'en fit Jonathan Levine (1971)<sup>213</sup>.

Les études de géographie historique quantitative furent néanmoins peu nombreuses. James T. Lemon (1971) a étudié le Sud-Est de la Pennsylvanie au 18<sup>e</sup> siècle en mettant l'accent sur le rôle de l'individualisme et des structures économiques et sociales, qu'il analysait à partir de nombreuses données quantitatives (variation du prix des céréales, moyenne des taxes, valeur de la terre, nombre de moulins etc.) qu'il traitait statistiquement (moyennes, relations en variables)<sup>214</sup>. Allan Pred (1973, 1980) a lui aussi rassemblé une masse impressionnante de statistiques dans ses études des Etats-Unis urbains du 19<sup>e</sup> siècle. Mais la variété même de ces sources et leur caractère souvent incomplet rendent impossibles de larges généralisations et leur confèrent un rôle d'illustration plus que de preuve « scientifique »<sup>215</sup>. La statistique seule ne suffit pas comme le montre le texte de C.J. Houston et W.J. Smyth sur la géographie historique des Orangistes (*Orange Order*) au Canada (1980). Il parvient à montrer, grâce à une étude géographique quantitative de l'implantation de cet ordre, la fausseté de la doxa qui voulait que l'Ordre soit seulement composé d'immigrants irlandais ou presbytériens et de bas statut social, en repérant des loges indiennes et rurales et urbaines et protestantes<sup>216</sup>. Il reste néanmoins plus convaincant du côté statistique et social que politique et idéologique toutefois, mais a montré l'utilité de l'approche géographique en histoire (car cartes et

---

<sup>212</sup> C'est ainsi en tout cas que conclut Paul M. Koroscil (Simon Fraser University) dans le compte rendu qu'il en fait dans le *Journal of Historical Geography*, 1978, vol.4, n°2, p.212-214.

<sup>213</sup> A Conference on Historical Geography, *Historical Methods Newsletter*, vol.5, n°1, p.27-32.

<sup>214</sup> Ce travail est tiré de son doctorat soutenu à l'université du Wisconsin en 1964.

<sup>215</sup> Il les range d'ailleurs plus sous les auspices de Gunnar Myrdal (économiste prix Nobel en 1974, théoricien de la social-démocratie) que de Rostow.

<sup>216</sup> Voir le compte rendu paru dans le *Journal of Historical Geography*, 1982, vol.8, n°2, p.212-213.

graphiques permettent une expression plus brève et claire qu'une longue narration historique) selon un second commentateur<sup>217</sup>.

L'approche humaniste quant à elle s'est appuyée sur la phénoménologie, qui a conduit à la géographie des comportements et au retour de l'individu par le biais de l'analyse des expériences individuelles où le temps est celui de chaque individu. Dès les années 1920, le concept de la géosophie<sup>218</sup> avait été proposé par John K. Wright (*historical geosophy* dès 1925, Bowden 1969), où l'imagination et les mentalités sont mises en avant. La géographie historique utilise cette approche en cherchant à recomposer les perceptions des individus du passé, à l'image de David Lowenthal (1961) ou Clarence Glacken (1967) qui traite de l'évolution des concepts de nature et culture dans la pensée occidentale. En furent issues des études sur les perceptions des colons à la campagne (Lowenthal et Bowden, 1975) ou dans les villes (Domosh, 1987). C'est un approfondissement de cette tendance et un accroissement des discussions entre historiens et géographes pour « mesurer et analyser les changements comportementaux dans le temps et dans l'espace<sup>219</sup> » que J. Jakle appelait de ses vœux dans l'état des lieux qu'il faisait en 1971 (p.1110).

Quant au marxisme, William Bunge, l'un de ses représentants les plus connus de la révolution quantitative a aussi écrit en 1971 une géographie historique appuyée sur une très importante enquête empirique d'un quartier de Detroit, Fitzgerald. Son but était de montrer la genèse de la discrimination qui avait conduit aux émeutes de 1967. C'est de la géographie radicale marxiste avant tout, comme l'indique le sous titre : géographie d'une révolution. Il emploie le terme de « géobiographie ». David Harvey a quant à lui « songé à encourager le développement d'une perspective appelée 'matérialisme historico-géographique' au sein de la géographie et tenté de porter les résultats gagnés par une telle perspective tant dans le monde plus large de la pensée académique (à la fois marxiste et non marxiste) que dans les sphères culturelles et politiques. Je tente constamment de fonder les imaginations géographiques et historiques dans quelque chose d'actuel et excitant<sup>220</sup> » (David Harvey, *in* Gould et Pitts, 2002, p.151). David Harvey (1985) étudie ainsi la construction de la basilique du Sacré Cœur comme événement idéologique ou Derek Gregory (1994, p.319-334) les dessous de la construction de la statue de la Liberté. Ce « matérialisme historique-géographique » se situe selon Bassin et Berdoulay (2004, p.297) dans la continuité des approches marquées par le déterminisme de Carl Ritter (où le déterminisme était théologico-téléologique) et de Friedrich Ratzel (où il était darwinien).

Mais l'approche radicale en géographie s'est bientôt portée sur le volet socioculturel, avec l'irruption dès la fin des années 1980 du postmodernisme, qui a conduit à un essor de la conscience géographique que la mondialisation a renforcée encore<sup>221</sup>. L'espace devient une catégorie qui compte dans les sciences sociales et la géographie en tant que discipline en a bénéficié. Ses orientations

---

<sup>217</sup> Herward Senior (McGill University), *The American Historical Review*, 1981, vol. 86, n°5, p. 1176-1177.

<sup>218</sup> La géosophie étudie les perceptions des populations de leur environnement naturel et leurs réactions à cet environnement (Merrens, 1978).

<sup>219</sup> "measure and analyze behavioral change through time and across space"

<sup>220</sup> "I have thought to encourage the development of a perspective called "historical-geographical materialism" within geography and tried to take insights gained from such a perspective into a wider world of academic thought (both Marxist and non-Marxist) as well as into cultural and political affairs. I am perpetually trying to merge the geographical and historical imaginations into something that is excitingly present."

<sup>221</sup> Le Congrès a par exemple établi en 1987 une *Geography Awareness Week* annuelle pour combler l'ignorance crasse de la géographie chez les Etats-Uniens.

depuis les années 1980 participent donc des deux éléments : une partie des géographes répond à la demande socio-politique autour des SIG, du géomarketing ou de la géopolitique, alors que les autres conduisent une analyse critique des pouvoirs à l'origine des géographies du monde autour de concepts comme ceux de relation, de lieu et de culture (cf. Smith, 2003, p.23-24).

### **Le post-modernisme : vers une insertion/disparition dans la géographie culturelle ?**

Progressivement, dans le courant des années 1960, les courants issus de la curiosité humaniste et de la pratique de la géographie historique se fondent pour donner naissance à la nouvelle géographie culturelle (Claval, 1997, p.164).

Cette interprétation de Paul Claval demande à être soigneusement examinée, car elle signifierait la fusion de la géographie historique dans le grand creuset d'une géographie culturelle dont il date l'affirmation des années 1988-1989 (celles du passage au régime présentiste d'historicité selon François Hartog, donc). Faut-il y voir la projection de son souhait de refonder la discipline autour de la culture ? Cela semble démenti par la persistance de la division des géographes entre ceux qui se déclarent culturalistes et ceux qui se déclarent « historiens »... L'interprétation de Martin et James est proche, car ils font immédiatement suivre leur paragraphe consacré à la géographie historique aujourd'hui par un autre sur l'évolution et la véritable reconnaissance de la géographie culturelle, avec quelques ouvrages importants desquels fait partie l'un des derniers écrits de Carl Sauer paru en 1971 sur l'Amérique du Nord au 16<sup>e</sup> siècle (Martin et James, 1993, p.375). Ils rappellent d'ailleurs que dès 1963, quand le National Academy of Science/National Research Council demanda à un comité *ad hoc* d'évaluer la contribution potentielle de la recherche géographique au progrès général de la science, quatre domaines furent distingués : la géographie physique (c'est-à-dire l'environnement), la géographie culturelle, la géographie politique et la théorie de la localisation (géographie économique, urbaine et des transports) (Martin et James, 1993, p.436-437). Et selon eux, les méthodes de la géographie historique sont utilisées dans la géographie culturelle, qui peut être diachronique comme synchronique.

La parenté entre les approches historique et culturelle est tout aussi évidente dans les débats qui au début des années 1990 ont agité les géographes états-uniens autour de l'héritage de l'Ecole de Berkeley, c'est-à-dire autour de l'héritage de Carl Sauer et de la naissance ou non d'une « nouvelle géographie culturelle » qui passe de l'attention portée au paysage et à l'environnement à ceux d'espace, de lieu et de territoire (*locality*) autour des attitudes, croyances et valeurs morales des sociétés. Certains (particulièrement Denis Cosgrove, James Duncan et Peter Jackson) reprochaient à l'Ecole de Berkeley sa conception matérialiste du paysage comme artefact, la réification de la culture et le dualisme nature/culture où le paysage naturel préexiste au paysage culturel<sup>222</sup>. Pour eux, « le paysage est moins une forme objective analysable en tant que telle que l'expression agissante d'une idéologie » (Debarbieux, 2001, p.207).

---

<sup>222</sup> Une excellente présentation de cette « querelle des Anciens et des Modernes » est offerte par Bernard Debarbieux (2001).

Ce glissement avait été préparé depuis une vingtaine d'années. Ainsi en va-t-il de l'ouvrage de Peter Wacker sur une vallée du New Jersey. Il se rattache d'un côté à l'école de Carl Sauer, celle de paysages culturels en mutation, dans son étude des changements des perceptions et de l'utilisation de l'environnement et de ses ressources dans le temps par des groupes humains qui créent et modifient le paysage culturel. Il a aussi d'un autre côté été salué comme un premier pas vers une géographie historique culturelle dans un compte rendu<sup>223</sup> dont l'auteur affirme que « Malgré le discours sur les approches interdisciplinaires, géographes et folkloristes ne se sont toujours pas rencontrés. L'ouvrage de Peter Wacker est une exception, qui fournit un terrain commun sur un front pionnier en expansion, celui de la géographie historique culturelle. C'est un abrégé de la contribution du géographe historique à une approche interdisciplinaire<sup>224</sup> » (p.178). Autre exemple, l'étude de John Jakle sur l'image de la vallée de l'Ohio à partir de 387 récits de voyage de 1740 à 1860, en lien avec le concept de lieu (*place*) (1978). Cependant ses cinq chapitres présentent les modes de vie aborigène et militaire puis trois types d'environnement (sauvage, pastoral et urbain) où il reconstruit autant les paysages qu'il analyse les images qu'en proposent les voyageurs. Il se situe encore entre la géographie historique classique et les approches plus modernes<sup>225</sup>. J.B. Jackson lui même avait mis en avant dès les années 1970 (1972, 1984) des idées étaient parallèles à celles de l'historien britannique W.G. Hoskins (1955), tous deux créant une véritable école (Bassin, Berdoulay, 2004, p.308). La notion principale est celle de « paysage vernaculaire » dont on étudie les influences diverses et les traces idéologiques qu'on pouvait y repérer (tel le *grid pattern* qui couvre le pays)<sup>226</sup>.

On peut aussi y rattacher les travaux de Donald Meinig sur les paysages archétypaux de l'Amérique (1979). Dernier exemple que nous prendrons de ce type de démarche, l'ouvrage dirigé par Michael Conzen en 1990 qui recherche dans les paysages des Etats-Unis les traces laissées par l'ethnicité, les Espagnols, les Français, l'autorité centrale (Wilbur Zelinski est l'auteur de ce chapitre) etc<sup>227</sup>.

Mais cette « querelle » sur la façon d'aborder l'analyse des paysages dépasse largement la seule analyse paysagère et doit être insérée dans les débats sur la remise en cause de la totalité du mode de pensée et de fonctionnement de la géographie (Debarbieux, 2001, p.209).

Cela est d'ailleurs valable pour la géographie historique tout entière, qui a été touchée et peut-être emportée par la « vague postmoderne » des années 1990 qui interroge en réalité la discipline elle-même (Staszak, 2001, p.10-15), en réfutant la modernité sur laquelle elle était construite. Il devient impossible d'énoncer des vérités universelles ou tout discours *a priori* en raison de la fragmentation de l'humanité en communautés multiples, il devient obligatoire de faire parler les opprimés de la modernité et du colonialisme qui lui est lié (on prône un discours post-colonialiste - influence d'Edward

---

<sup>223</sup> E. Joan Miller, 1969, *The Journal of American Folklore*, vol. 82, n°324, p. 178-179.

<sup>224</sup> "In spite of talk about interdisciplinary approaches, geographers and folklorists have yet to get together. Peter Wacker's book is an exception, providing common ground on an expanding frontier, that of cultural historical geography. It is an epitome of the historical geographer's contribution to an interdisciplinary approach"

<sup>225</sup> Il s'est ensuite toujours considéré comme un géographe historique des paysages bâtis et offrait plusieurs cours en géographie historique à l'université de l'Illinois, campus d'Urbana-Champaign, cours disparu depuis sa retraite.

<sup>226</sup> W. Hoskins présenta même une série d'émissions de télévision sur son sujet, la construction du paysage anglais.

<sup>227</sup> Une autre manière d'étudier ce glissement consiste à observer le parcours de certains géographes. William Norton, après des études en Angleterre et un doctorat à McMaster University (Ontario) en 1973, il a commencé (1984) par tenter d'instiller l'analyse spatiale dans la géographie historique. Cela tourna court car son ouvrage étreignait mal son sujet même si l'idée de fonder l'analyse sur le couple processus-forme et les modèles opérationnels a été vue avec intérêt à l'époque. Mais surtout, devenu professeur à l'université du Manitoba, il est devenu spécialiste de géographie humaine et culturelle et auteur de manuels sur la question.

Said, 1978 -, féministe, sur les minorités de tous ordres). Même s'ils ont théoriquement renoncé à l'idée de méthode, les géographes postmodernistes états-uniens se réfèrent à un corpus assez restreint et identique : c'est la *French theory*, avec Roland Barthes, Jean Baudrillard, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Michel Foucault, Jacques Lacan, Henri Lefebvre ou autre Jean-François Lyotard qui est souvent issue du marxisme, auxquels s'ajoute Jürgen Habermas<sup>228</sup>. Ils n'utilisent quasiment pas les mathématiques, ne cherchent point de lois universelles. « Dans le cadre du tournant culturel (*cultural turn*), la géographie postmoderniste se fait réflexive et s'attache au jeu du langage, des significations, des représentations dans la construction et l'appréhension de la réalité » (Staszak, 2001, p.13) déconstruisant le discours occidental et revalorisant les discours des dominés.

Cette approche critique appartient aux « études culturelles » qui transcendent les classiques barrières disciplinaires. Et, comme dans bien d'autres pays, la géographie y joue plus le rôle de suiveur que celui de pionnier. Un seul exemple, celui qu'offre W. Wycroft (2003, p.27) dans son analyse des six thèmes arpentés par les géographes historiques de l'Ouest depuis 1970<sup>229</sup>. Toutefois, « l'innovation » identifiée ne se rapporte qu'à la géographie, car dès 1973, R. V. Hine avait publié une nouvelle interprétation de l'histoire de l'Ouest où il pourfend les mythes appuyés sur l'historiographie classique (F.J. Turner et R.A. Billington) et relayée par les media : sont ainsi déjà abordés les minorités raciales, le rôle de la religion, la violence, l'image de l'Ouest dans l'art, le mythe du cow boy comme héro, le cow boy et le culte de la masculinité. Vingt ans avant les géographes...

Il n'empêche que l'utilité sociale de la géographie historique est affaiblie dans un contexte où la géographie appliquée d'un côté et la géographie engagée de l'autre sont en pointe. C'est la « valeur émancipatrice et utopique de la construction » (Claval, 1997, p.149) qui est surtout jugée. Cela est exposé de manière éclatante dans la controverse qui a suivi le discours présidentiel prononcé par Donald Meinig lors de la convention annuelle de l'AAG à Phœnix en 1988. Il y souligne la sous-représentation manifeste de la géographie historique dans une géographie elle-même faible aux Etats-Unis (Meinig, 1989, p.79). Il y décrit des géographes historiques âgés peu remplacés dans un milieu de géographes où l'approche historique est peu considérée. Jeanne Kay s'inscrit totalement en faux dans un article paru un an plus tard. Elle reproche à Donald Meinig et à ses collègues, avec le ton méprisant que savent si bien prendre les intégristes d'un courant neuf, de se contenter de s'auto-congratuler au sein de leur cercle aux méthodes « d'antiquaires » en refusant de se poser les « vraies » questions, en oubliant les hommes (et surtout les femmes) derrière les artefacts, un refuge d'humanistes « dont l'expertise a peu de valeur sur le marché » (Kay, 1990, p.618)<sup>230</sup> car elle n'a pas d'utilité dans la société contemporaine, n'est pas théorique, reste inconsciemment raciste et sexiste. Les termes utilisés (« discrédité, malheureusement, retour en arrière, trop rarement ») marquent bien le poids d'un discours où les jugements de valeur se fondent sur des dogmes et où l'adversaire est

---

<sup>228</sup> On peut citer l'article de Cole Harris (1991) qui porte sur les relations de la géographie historique, de la modernité et du pouvoir et se réfère explicitement à Michel Foucault, Jürgen Habermas auxquels il ajoute Anthony Giddens et Michael Mann dans une démarche post-marxiste et post-webérienne destinée à refonder une géographie humaine où l'histoire ne serait pas oubliée, pas plus que les archives et la complexité des lieux. Voilà un ambitieux projet.

<sup>229</sup> Ils relèvent à la fois de la permanence (les relations Hommes-terre, la production des paysages culturels) et de l'innovation (perceptions de l'environnement et images des lieux ; diversité culturelle de l'Ouest (femmes, Indiens, Mormons) ; géographies urbaines en mutation ; l'Ouest comme périphérie : géographies du colonialisme).

<sup>230</sup> « whose expertise has little market value »

jugé selon les valeurs du seul juge<sup>231</sup> à l'image de l'article de Stephen Hornsby jugé par le seul prisme du féminisme. Les réponses de Donald Meinig et de Stephen Hornsby à la suite de ce pamphlet réfutent vertement les accusations portées par Jeanne Kay qui prouvent selon eux plus son manque de connaissance du champ que l'acuité de son esprit critique. Stephen Hornsby lui rappelle en outre que ses critiques ressemblent étrangement à celles que les géographes quantitativistes et les géographes appliqués avaient adressées à la géographie historique dans les années 1960 et 1970. Les « révolutionnaires » changent, pas leur rhétorique...

La géographie historique connaît néanmoins bien un problème de positionnement par rapport à cette nouvelle géographie culturelle ou la géographie politique par exemple (avec laquelle certains demandent un dialogue constructif tel Felix Driver en 1988). Le discours postmoderne affirme par ailleurs que la connaissance de l'espace est plus importante que celle du temps (Soja, 1989) et insiste sur la fragmentation des espaces et du temps qui rendent impossible l'écriture d'une histoire universelle. « La seule logique qui tienne est celle de la juxtaposition dans l'espace, à différentes échelles, de sociétés ou de communautés » (Staszak, 2001, p.14). C'est cette situation que souligne J.N. Entrikin en 1992<sup>232</sup> :

La géographie historique est actuellement dans une situation paradoxale. Ses thèmes centraux, la relation des individus et de l'environnement, l'interprétation culturelle des paysages, et l'évolution spatiale des économies et sociétés modernes, sont devenus des thèmes à la mode en dehors du champ, et les travaux de ses praticiens les plus connus, tels Donald Meinig et David Lowenthal, ont obtenu une large reconnaissance. Au même moment, elle semble avoir perdu du terrain dans la plupart des départements de géographie d'Amérique du Nord<sup>233</sup> (Entrikin, 1992, p.442-443)

Le salut pouvait venir du refuge des études environnementales où l'homme n'est pas seul en cause. Les études environnementales « modernes » qui dominent la discipline à partir des années 1970 ont de fait permis la quasi-résurrection de la géographie physique ont été préparées par la géographie historique (Meinig 1962, même si sa posture est littéraire et non quantitative, Kates, 1962, Burton, 1965, Rooney, 1967). L'approche de l'écologie culturelle peut être synchronique comme diachronique. Le temps sert ici à montrer les adaptations culturelles des relations entre les groupes et leur environnement, avec un accent de plus en plus marqué envers les risques (inondations et sécheresses surtout) et les perceptions. On peut citer l'intérêt renouvelé pour la géographie historique des plantes. Après P. Stott en 1981, ce fut J.D. Sauer en 1993 sur celle des plantes cultivées, qui met l'accent sur le rôle des qualités biologiques de ces plantes et non seulement sur les influences

---

<sup>231</sup> C'est la lecture d'articles de cet acabit qui m'a rendu très suspicieux envers le post-modernisme et ses avatars car j'y retrouve l'invective, l'anathème et le manque d'honnêteté intellectuelle de certains textes d'inspiration marxiste. D'autant plus que derrière le refus de constantes ou invariants au nom de la singularité se cache un déterminisme post-darwinien affirmé comme une évidence « une leçon de l'adaptation biologique, dont dérive ultimement l'adaptation culturelle... » (« a lesson of biological adaptation, from which cultural adaptation ultimately derives... », Kay et Hornsby, 1990, p.619 )...

<sup>232</sup> J.N. Entrikin, 1992, *Pacific Historical Review*, vol.61, n°3, p.442-443. Compte rendu de l'ouvrage de D.B. Green (1991) qui fait le point méthodologique (un de plus !) en rassemblant 31 articles ou chapitres d'ouvrages de sources divers en langue anglaise sur les questions épistémologiques et méthodologiques liées à la géographie historique. Cet ouvrage manque toutefois d'une vraie introduction qui rassemble les grandes thématiques, oublie Carl Sauer et parfois les références des textes...

<sup>233</sup> "Historical geography is currently in a paradoxical situation. Its central themes, the relation of people to the environment, the cultural interpretation of landscapes, and the spatial evolution of modern economies and societies, have become fashionable topics outside the field, and the works of its best known practitioners, such as Donald Meinig and David Lowenthal, have received widespread recognition. At the same time, it appears to have lost ground in most North American geography departments"

humaines et est le premier à faire une véritable géographie historique de cette question depuis E.V. Wulff en 1932<sup>234</sup>. Ironiquement, l'œuvre du fils ne cite pas celle du père sur la même question (1952) mais en infirme certains arguments (surtout sur l'unicité des processus de domestication ou les mouvements transocéaniques précoces des plantes) qui reflètent « quatre décennies de nouvelles données, une approche scientifique par rapport à un humanisme goethéen, l'application constante d'une ligne de pensée darwinienne, et peut-être aussi un peu d'iconoclastie oedipienne<sup>235</sup> ». Plus globalement, la géographie historique et la géographie de l'environnement partageraient les mêmes questionnements et méthodes (J.W. McNeill, C.E. Colten<sup>236</sup>, W. Cronon...) comme Brian Donahue, qui a intégré les SIG dans une étude précise de l'histoire des implantations humaines et de l'agriculture à Concord, Massachusetts (2004).

Ces rapprochements ne vont pas sans craintes de voir la géographie historique « avalée » par la géographie culturelle et l'histoire environnementale, crainte qui est par exemple présente chez M. Williams (2002, p.206).

Le salut peut aussi venir de la refondation de toute la géographie humaine autour de la perspective historique et culturelle. C'est le propos de Denis Cosgrove (1984, influencé par la version du marxisme de Raymond Williams) et de James Duncan (1990) ou encore de Don Mitchell (2000), qui affirme que la culture est produite et doit donc être comprise dans son contexte historique. Toutefois, les paysages étudiés sont plus symboliques (voire imaginaires) que matériels et on y étudie les inégalités. On passe alors de la perception à la représentation, qui signale le passage à une conception post-moderne et post-coloniale car la représentation est « fondamentalement conçue comme la fabrication et la manipulation des images géographiques dans le but ultime de soutenir l'hégémonie sociale et politique de la civilisation occidentale » (Bassin et Berdoulay, 2004, p.309). On analyse ces représentations aussi par les cartes, la photographie ou encore l'art. Cela remet en perspective l'étude des nations, dont la construction est interrogée et dont les hauts lieux sont identifiés et décryptés. Cela s'intègre dans le cadre plus large de la remise en question de la notion de modernité, donc de la linéarité du temps, de l'idée d'un futur meilleur (progrès) et par là même à la forme du « grand récit » dans la filiation marxiste. Enfin, pour boucler en quelque sorte la boucle, la géographie historique « n'hésite pas à aller vers l'étude de la contribution des géographes pour comprendre la genèse des territoires et des paysages, approche qui nourrit à son tour une réflexion sur la pensée géographique (par exemple, Powell, 1988) » (Bassin et Berdoulay, 2004, p.318).

Il est alors parfois difficile de distinguer les objets d'étude des géographes historiques de ceux qu'abordent les géographes culturels. On y retrouve les « fondamentaux » : les études sur les Noirs (*Black studies*, Schein, 2006) et celles sur le genre<sup>237</sup> : une bibliographie collationnée fin 1999<sup>238</sup> a recensé 112 articles, chapitres ouvrages ou ouvrages relevant de la géographie historique féministe,

---

<sup>234</sup> Voir le compte rendu de Karl S. Zimmerer, 1994, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.84, n°4, p.744-746.

<sup>235</sup> "four decades of new data, a scientific approach over Goethean humanism, the consistent application of a Darwinian line of thought, and perhaps also a dash of oedipal iconoclasm" (D.W. Gade, 1994, *Geographical Review*, vol.84, n°4, p.493).

<sup>236</sup> Craig E. Colten est d'ailleurs Carl O. Sauer Professor of Géographie Anthropologie à la Louisiana State University.

<sup>237</sup> Jane Kay a publié en 1991 un article programmatique pour tenter de transformer une géographie historique qu'elle qualifie de masculine et patriarcale en un champ plus équilibré et moins fondé sur des « légendes » et « mythes ». Elle ouvre la voie à partir des journaux intimes de trois pionnières de l'Ouest, loin des constructions mythiques à la Donald Meinig...

<sup>238</sup> par Karen M. Morin du département de géographie de la Bucknell University et Lawrence D. Berg de la School of Global Studies de la Massey University de Nouvelle Zélande.

dont seuls 19 avaient été écrits avant 1990, le plus ancien ayant été dirigé en 1974 par F. Gale<sup>239</sup>. L'échelle des pratiques quotidiennes souvent absentes des grands tableaux de géographie historique est remise à l'honneur, comme l'individu, mais traité pour ce qu'il révèle de la société et non pour lui-même, comme en histoire. L'ouvrage publié par Neil Smith en 2003 se garde donc bien d'offrir une biographie classique d'Isaiah Bowman, comme l'indique déjà son titre qui ne comporte pas le nom de l'homme mais porte sur ce que son étude doit révéler : « Dans *L'Empire Américain*, je rassemble la géographie historique de l'ambition globale des E.U. à travers de la carrière d'un géographe qui a gravité autour du tourbillon du pouvoir politique aux Etats-Unis pendant les deux premiers moments de mise en place du Siècle Américain. Le fait qu'il ait été, pendant presque toute cette période le plus célèbre géographe états-unien offre une parallaxe unique et privilégiée sur le Siècle Américain spatialement constitué et pourtant simultanément a-spatial<sup>240</sup> » (Smith, 2003, p.25).

On trouve aussi des études de la sémiotique des récits et images du passé, voire l'utilisation de la géographie historique comme clé de compréhension des histoires cachées de la psychanalyse (Laura Cameron lors de la journée de la *Canadian Association of Geographers* le 2 juin 2005 à London, Ontario).

Ces quelques exemples, qui n'ont aucune intention d'épuiser la richesse des thématiques abordées, peuvent être comparés aux productions labellisées « géographie culturelle ». Les articles publiés dans le numéro d'automne-hiver 2006 du *Journal of Cultural Geography* (vol.24, n°1) publié par le département de géographie de l'université de l'Oklahoma peut servir d'exemple des tendances actuelles de la géographie culturelle aux Etats-Unis.

- Glenn Rice, Michael A. Urban, Where is River city, USA? Measuring community attachment to the Mississippi and Missouri Rivers, p.1-35
- Jeremy S. Dillon, Paul R. Burger, Barbara G. Shortridge, The Growth of Mexican restaurants in Omaha, Nebraska, p.37-65
- Noga Collins-Kreiner, Graves as Attractions: Pilgrimage-Tourism to Jewish Holy Graves in Israel, p.67-89
- Arthur Krim, Appalachian Songcatcher: Olive Dame Campbell and the Scotch-Irish Ballad, p.91-112

Les thématiques sont proches : la culture au sens classique avec la musique et la nourriture, ici alliée à un autre penchant des post-modernes, l'ethnicité, la communauté (thème important aux Etats-Unis, très lié à la sociologie) et les lieux de mémoire d'un autre côté. Les comptes rendus d'ouvrages suivent le même chemin (*Melungeons: the last lost tribe in America*, *Coal and culture: opera houses in Appalachia*, *The most typical avant-garde: history and geography of miner cinemas in L.A.*, *Landscape and images*, *Metropolitan San Diego: how geography and lifestyle shape a new urban environment*, *GIS. Geographical Information Systems for the social sciences: investigating space and place*) : art, peuples premiers, en y ajoutant les recherches sur les lieux au travers d'entrées variées (SIG ou

---

<sup>239</sup> *Women's Role in Aboriginal Society*, Canberra, Australian Institute of Aboriginal Studies.

<sup>240</sup> "In *American Empire*, I piece together the historical geography of U.S. global ambition through the career of a geographer who orbited the vortex of political power in the United States during the first two formative moments of the American Century. That he was, throughout most of the period, America's most famous geographer provides a uniquely privileged parallax on the spatially constituted yet simultaneously spaceless American Century"

paysages). L'approche intègre l'histoire comme d'autres sciences sociales mais la liste des ouvrages dont il est rendu compte pourrait fort bien avoir été extraite du *Journal of Historical Geography*...

Conclusion. La géographie historique aux Etats-Unis aujourd'hui : un champ de plus en plus fertile mais de moins en moins individualisé ?

Le tableau ci-dessous peut servir de récapitulation aux développements qui précèdent et de remise en perspective de la géographie historique états-unienne. Sa réalisation est fondée sur les mêmes principes que les deux tableaux précédents.

**Tableau 4 - La géographie historique aux Etats-Unis**

Date	Du déterminisme physique	Environnement culturel		
1890	Davis ↓			
1900	Brigham Semple ↓			
1910	<b>A l'écologie humaine</b> ↓		<b>Sequent occupance</b>	
1920	Harlow Jackson	Sauer ←→ Whittlesey		
1930		↓		
1940			Brown ↓	
1950	<b>Modèle/quantitative</b>	<b>Environnement</b>	<b>Humaniste</b>	<b>Marxiste</b>
1960		↓	↓	
1970	Meyer <b>Goheen</b> Merrens Koroscil Lemon <b>Pred</b> <b>Conzen</b>	Carter Thomas Clark Dunbar <b>Vance</b>	Glacken Lowenthal Jakle Hornsby Domosh Meinig	Bunge Harvey <b>Pred</b>
1980				
1990	<b>Post-modernisme : vers une nouvelle géographie culturelle/culturaliste ?</b>			
2000	↓	↓	↓	↓
2007	Donahue	Cosgrove Duncan Jackson Sauer Colten	Kay Guelke Mitchell Smith	<b>Harvey</b> Earle <b>Ward</b>

Les géographes ayant travaillé sur la ville figurent en gras dans le tableau

- Influence
- ↔ Influence réciproque
- - - - -> Influence faible
- - - - - Rupture dans la continuité

Le discours officiel de l'A.A.G. affirme que la géographie se porte bien aux Etats-Unis. Jamais les départements de géographie n'ont été aussi nombreux<sup>241</sup> et en 2000-2001, 1,3 emploi de géographe dans l'enseignement supérieur était proposé par doctorat soutenu. Il faut néanmoins d'une part tempérer ce fait en rappelant que la population des Etats-Unis ne cesse d'augmenter et que le nombre de doctorats soutenus - 200 en 2000, chiffre le plus élevé depuis le milieu des années 1970, dont un tiers par des femmes – est plutôt modeste si on le compare aux chiffres français (plus d'une centaine pour une population bien moindre). Cela ne préjuge d'autre part en rien de la santé respective des 53 *specialty groups* entre lesquels se répartissent les quelque 6 700 membres de l'Association of American Geographers<sup>242</sup> car la plupart des offres portaient sur les SIG, largement tournées vers une géographie appliquée. Sept centres d'intérêt se distinguent : les dynamiques environnementales (qui marquent le retour de la géographie physique sous une forme renouvelée), les dynamiques humaines/sociales (dont la géographie culturelle occupe le centre à la suite de la « révolution postmoderne »), les dynamiques des relations environnement et société, les méthodes géographiques (le groupe consacré aux SIG frôlait les 2 000 membres en 2000, nombre redescendu à 613 en 2007), les géographes au travail, la géographie régionale, enfin valeurs, droits et justice (qui pose des questions d'éthique). Le groupe *Historical Geography* comprenait quant à lui 519 membres en 2005, soit autant que celui des *Geographical Perspectives on Women* (510), moins que les 795 de la *Cultural Geography*. Il est dirigé depuis 2007 par Karen M. Morin, spécialiste de géographie historique féminine, plus particulièrement des relations de voyageuses aux Etats-Unis au 19<sup>e</sup> siècle (2008), qui coédite en outre la revue *Historical Geography* depuis 2006 et est membre du comité éditorial du *Journal of Historical Geography* depuis 2001. La proportion (7%) est toutefois moindre qu'en 1970, où 11% des géographes se réclamaient de la géographie historique.

Quatre indicateurs complémentaires vont présenter l'état de lieux de la géographie historique.

Premier indicateur. R.J. Johnston a proposé en 2006 une analyse des changements dans les thématiques des géographes anglophones entre 1950 et 1998 (à partir de JSTOR). Il a utilisé pour cela les mots clés et les 28 sous-disciplines mentionnées dans le texte des 5 publications qu'il considère (et les index de citations aussi !) comme les plus importantes<sup>243</sup>. Sur les 49 termes utilisés dans plus de 10% des articles durant une année au moins, « marxisme » atteint son sommet au début des années 1980 (20% des articles). « Impérialisme » et « idéologie » connaissent une forte croissance dans les années 1990, tout comme « lieu » (*place*). Parmi les sous-disciplines mentionnées, seules 6 dépassaient 10% des articles, selon deux ensembles : le premier - géographie économique (19%), cartographie (10%) et géographie urbaine (10%) – présente une part assez constante des articles, alors que le second - géographie culturelle, géographie historique, géographie politique – est passé de moins de 5 % à 10 % ou plus du début à la fin de la période, la géographie historique étant le principal bénéficiaire de cette hausse surtout durant les années 1990. La courbe

---

<sup>241</sup> Entre 1989 et 2002, le nombre de départements de géographie est passé de 210 à 232 et celui des programmes doctoraux de 51 à 62 (Gaile et Willmott, 2003, p.4).

<sup>242</sup> 6 700 membres en 1990, 7 381 en 1995, 6 731 en 2001 et plus de 7 500 en 2007 dont environ la moitié assiste aux réunions annuelles.

<sup>243</sup> *Annals of the Association of American Geographers* (AAAG), *Economic Geography* (EG), *Geographical Journal* (GJ), *Geographical Review* (GR) et *Transactions of the Institute of British Geographers* (TIBG). Cela représente 150 articles par an.

montre des variations inter-annuelles assez fortes, mais une nette tendance à l'augmentation, la géographie historique étant mentionnée dans le quart des articles certaines années durant la décennie 1990. Que l'emploi de « géographie historique » dans le texte relève du fondement de l'article ou d'une simple mention, cela montre que l'approche historique a un certain poids dans les recherches actuelles.

Deuxième indicateur. Le chapitre consacré à la géographie historique dans la somme de l'Oxford University Press sur la géographie en Amérique publié en 2003. Il y est affirmé que la géographie historique est « en vie et en bonne santé » (*alive and well*, p.149) et a bénéficié des débats entre modernistes et postmodernistes (p.7). Les domaines suivants sont distingués :

- La géographie historique à macro-échelle, influencée par I. Wallerstein et le concept de système monde (qui a été critiqué pour son absence de possibilité de prédiction). L'intérêt est renouvelé envers la géopolitique, chaque auteur essayant de comprendre le temps long par une théorie reprise souvent de travaux antérieurs qu'il s'agisse de F. Ratzel, A. Mahan, H. Mackinder ou encore de N. Kondratiev. La question essentielle est de savoir « si les géographes historiques veulent être considérés comme des historiens ou comme des chercheurs en sciences sociales préférant travailler avec des données historiques<sup>244</sup> » (p.151).
- La migration vers l'Amérique du Nord et transformation des espaces et des groupes. Là encore, utilisation des théories d'écologie culturelle, du colonialisme et du développement économique.
- Le développement capitaliste, la désindustrialisation, le logement. L'inspiration est marxienne, et on note une insistance sur les races et ethnies sur les villes et les campagnes.
- La géographie historique environnementale, qui a connu un grand essor dans les années 1990, surtout sur les relations entre les Hommes ou les changements matériels dans le monde naturel (érosion anthropique surtout, les transformations des environnements ruraux et sauvages et, de plus en plus, l'environnement urbain (Colten 1996, 2000, Lawrence, 2006). Autres thèmes : attitudes, valeurs associées aux changements environnementaux et évolutions des politiques environnementales.
- Les paysages. Traitement traditionnel (Conzen 1990, Vance 1995, Jakle 1994) et postmoderne lié aux discours et à la mémoire. Approche régionale et Amérindiens.
- La géographie historique féministe, qui n'apparaît que dans les années 1990 (Jeanne Kay, 1997) autour de la spatialisation (lieux publics et privés) et la formation identitaire (communauté, citoyenneté), avec relations entre races et genres et avec l'impérialisme.
- La géographie historique appliquée, surtout dans le domaine culturel et touristique d'un côté, juridique, risques et gestion environnementale de l'autre.
- Les SIG et géographie historique, liés à la gestion environnementale et culturelle particulièrement, ainsi que l'élaboration de cartes de l'histoire de l'urbanisation de villes qui doivent servir à la projection des impacts futurs sur les zones urbaines.

---

<sup>244</sup> "whether historical geographers want to be seen as historians or as social scientists who prefer to work with historical data"

Les auteurs concluent ainsi : « La dernière décennie a montré que la géographie historique peut embrasser de nouvelles méthodes et positions théoriques, mais que dans le même temps, des modes d'enquête traditionnels contribuent substantiellement à notre compréhension des géographies du passé et de l'évolution de l'espace<sup>245</sup> » (p.158).

Bien qu'il faille tenir compte du fait que ce texte destiné à l'audience la plus large possible a été écrit dans un but consensuel (on n'oublie personne et on ne critique personne), cette conclusion est proche de celle que je pouvais faire à propos de la Grande-Bretagne : le passage des générations n'est pas encore achevé entre une approche traditionnelle et une approche moderne ou bien le relativisme du post-modernisme ne permet plus de reléguer aux oubliettes des approches que quantitativistes et marxistes avaient vilipendées vingt ans plus tôt. Cela veut aussi dire que la géographie historique présente encore moins qu'auparavant un corps unique et cohérent de concepts et de méthodes. Trois ans plus tôt, B. Graham et C. Nash avaient clairement insisté sur leur volonté d'éclectisme et non de dogmatisme ; ils ne veulent en aucune manière créer et/ou imposer une quelconque « nouvelle géographie historique » qui tomberait dans les excès de la « nouvelle géographie culturelle » des années 1990 (2000, p.4) : « La géographie historique est plutôt le jeu entre le passé et le présent, et entre les mondes matériels et symboliques<sup>246</sup> » (p.5).

Troisième indicateur. Le compte-rendu de la réunion du *Historical Geography Specialty Group* qui s'est tenue à Denver en 2005 lors de la grand messe de l'Association of American Geographers sous le titre *The Landscape of Historical Geography in the 21st Century*, qui présente les questionnements et enjeux actuels de ce qu'ils présentent comme une sous-discipline de la géographie (*Past Place*, automne-hiver 2006, p.4-8). Toutefois, ils remarquent que de plus en plus les autres géographes intègrent des méthodes et des approches historiques dans leurs propres travaux et que la « pollinisation croisée » avec d'autres sciences humaines et sociales assure son intérêt surtout sur le sujet de la dimension humaine du changement environnemental, ce même si aux Etats-Unis un certain déclin est perceptible (cf. le nombre de postes offerts) contrairement à la Grande-Bretagne. Les Etats-uniens comme les Canadiens pensent qu'il faut que « les perspectives historiques restent au centre de la géographie humaine dans tous ses aspects<sup>247</sup> » et ne l'enferment pas dans un placard (Laura Cameron, Caroline Desbiens, *Past Place*, automne-hiver 2006, p.8). Craig E. Colten (*Past place*, automne-hiver 2006, p.5) se fait quant à lui l'avocat d'une géographie historique appliquée, affirmant que ses travaux sur la gestion passée des déchets dangereux est utilisée par juges et avocats dans la résolution de conflits autour de la définition de la culpabilité en matière de dommages environnementaux dont les racines sont anciennes. On peut aussi envisager d'utiliser les études sur la mémoire dans le tourisme ou les études des pratiques agricoles du passé sur celle du développement durable dans les PVD.

Toutefois, la réalité du fonctionnement universitaire américain, selon Jeanne Kay Guelke a pour conséquence que, tout étant piloté par les matières scientifiques, la plupart des géographes

---

<sup>245</sup> "The past decade has shown that historical geography can embrace new methods and theoretical positions, but at the same time, long-established modes of enquiry substantially contribute to our understanding of past geographies and geographical change"

<sup>246</sup> "Rather, historical geography is about the interplay between the past and the present, between symbolic and material worlds"

<sup>247</sup> "making sure that historical perspectives remain at the centre of human geography in all its guises"

historiques ont une spécialité secondaire (environnement, économique, urbain, appliquée) pour obtenir postes et subventions, qu'ils marient avec leur géographie historique. Elle déplore par ailleurs que la géographie historique « traditionnelle » plutôt empirique (même si elle utilise les SIG) soit de retour<sup>248</sup> ... ce qui se traduit aussi par le retour du récit.

Quatrième indicateur. Les forums académiques sur l'Internet constituent un indice de la vitalité d'un champ scientifique. Je participe à deux forums coordonnés par des universitaires états-uniens, ouverts à tous. Le premier est consacré à l'histoire urbaine (H-URBAN) et le second à la géographie historique (H-HISTGEO). Tandis que je reçois plusieurs messages par jour du premier, le second se manifeste beaucoup plus épisodiquement : 35 messages du 4 avril au 25 juillet 2007. Le premier dispose de plusieurs webmestres invités, le second d'un seul, le même depuis le lancement du forum en 2002, Sam Otterstrom<sup>249</sup>.

L'évolution récente de la géographie historique des Etats-Unis se rapproche bien de celle qu'a connue la Grande-Bretagne, tant on peut déceler un vaste mouvement que l'on nomme en général en France « anglo-saxon » (même si les Etats-uniens ou Britannique n'aiment guère cette expression qui fait référence à un seul groupe particulier). Certains comme Paul Claval dénoncent depuis dix ans le repli sur lui-même de cette géographie<sup>250</sup> qui pense que le monde de « l'anglophonie » est le monde entier. Les effets pervers des indices de citations qui laissent de côté la quasi-totalité des autres langues et le protectionnisme dont font preuve bien des revues de langue anglaise face aux textes venus d'auteurs non anglophones tendraient à lui donner raison. Dans ce mouvement, la géographie historique n'a pas disparu, bien qu'elle ait parfois du mal à se distinguer d'une géographie (culturelle, politique, environnementale ou autre) qui a (ré)intégré le temps dans ses méthodes d'analyse. Les limites disciplinaires qui ont toujours été moins acérées aux Etats-Unis se brouillent de plus en plus entre études régionales et études culturelles. Les pessimistes y voient une perte d'identité et les optimistes la nécessaire redéfinition de limites dépassées.

## 1.4 La géographie historique des villes : un cas non particulier

Les approches géographiques sont particulièrement adaptées à l'étude de l'histoire urbaine. Les villes sont des constructions spatiales. Elles étaient perçues comme telles par leurs habitants du passé, dont les vies au travail, les associations communales et même la dévotion religieuse s'exprimaient et étaient modelées par les structures superposées des contraintes physiques, légales et sociales dont la mise à jour constitue le travail du géographe<sup>251</sup>

---

<sup>248</sup> Il s'agit bien de Jeanne Kay qui tenait déjà le même discours en 1990.

<sup>249</sup> Professeur associé au département de géographie de Brigham Young University, Salt Lake City. Mormon, Sam Otterstrom est spécialiste de l'utilisation des SIG dans l'étude historique de la population : son doctorat (à la LSU sous la direction particulièrement de Carville Earle) portait sur la concentration et la dispersion de la population des Etats-Unis de 1790 à 1990.

<sup>250</sup> « Intellectuellement, la géographie anglo-saxonne ne s'ouvre plus que très sélectivement sur le reste du monde » (Claval, 1997, p.166).

<sup>251</sup> « Geographical approaches are especially appropriate to the study of urban history. Towns are spatial constructs. They were perceived as such by their inhabitants in the past, whose working lives, communal associations, and even religious devotion

Malgré cette affirmation de Derek Keene<sup>252</sup>, la géographie historique des villes est longtemps restée modeste. On peut en chercher les raisons dans le fait que la géographie historique s'est d'abord tournée vers les espaces ruraux, d'une part parce que ces derniers présentaient des paysages relativement stables où l'on pouvait retrouver des formes passées grâce à un attentif travail de terrain, d'autre part parce que les archives les plus anciennes disponibles renvoyaient à un monde largement rural et enfin parce que la géographie étant à ses débuts essentiellement orientée vers les questions de relations entre l'homme et son environnement, la campagne était privilégiée. Cela ne signifie pas que la ville a été omise, mais elle restait seconde. En revanche, quand les géographes s'en saisissaient, l'approche historique était favorisée, peut-être parce que cette démarche générique était inconsciemment vue comme un substitut à l'étude géologique. Même lorsque la ville a « occupé le champ », cela s'est produit surtout dans les courants du spatialisme et de l'humanisme qui sont au départ peu diachroniques. On peut faire l'hypothèse que cette indétermination est due à l'existence d'un fort courant d'histoire urbaine<sup>253</sup> qui a intégré la cartographie d'une part et aux difficultés éprouvées par les géographes à détacher la notion de paysage du milieu rural. Il a donc fallu attendre la reprise des travaux de l'École de Chicago ou l'histoire de l'aménagement urbain (dans les années 1960 aux États-Unis) pour que la ville soit mieux intégrée aux études menées par les géographes historiques. Leurs méthodes ne diffèrent alors pas de celles de la géographie historique (cf. la géo-archéologie urbaine, Dennis, 2000, p.243). Le succès reste néanmoins encore incomplet<sup>254</sup> si l'on suit le diagnostic qu'en effectuait à la fin des années 1980 R. Dennis dans le compte rendu qu'il fit de l'ouvrage de H. Carter, où il pointait du doigt les nombreux chantiers encore à explorer :

...ma critique de l'approche de Carter est largement une critique des pratiques récentes de la géographie historique urbaine... Ainsi, le succès relatif des chapitres de Carter sur les origines et la diffusion de l'urbanisme, la formation du plan des villes et l'évolution des CBDs reflète l'ampleur de la recherche sur ces thèmes (plus par les archéologues et les historiens que les géographes) alors que la discussion décausée sur les systèmes urbains, qui traite surtout des questions techniques et de sources, et la négligence presque totale des villes comme lieux de travail (opposées aux migrations pendulaires) sont symptomatiques 'd'un champ où une bonne part du travail fondamental reste à faire'<sup>255</sup> (p.207)

---

were expressed in and moulded by the superimposed patterns of physical, legal, and social constraints which it is the geographer's task to unravel"

<sup>252</sup> Dans le compte rendu qu'il fit en 1990 (*Journal of Historical Geography*, vol.16, n°2, p.234) de l'ouvrage de Denecke et Shaw (1988).

<sup>253</sup> Les études fondatrices sur la ville des États-Unis ont par exemple été écrites par l'historien Sam Bass Warner (1962, 1972). On pense aussi aux travaux plus généraux de Lewis Mumford (1961).

<sup>254</sup> Dans la liste des ouvrages importants de géographie historique parus aux États-Unis entre 1954 et 1990 proposée par G. Martin et P. James (1993, p. 375) ne figure qu'un seul ouvrage portant sur la ville, ne comptant que 164 pages (Ward, 1971).

<sup>255</sup> "... and my critique of Carter's approach is largely a critique of the recent practice of urban historical geography... So, the comparative success of Carter's chapters on the origin and diffusion of urbanism, the formation of town plan and the evolution of central business districts reflects the extent of research on these topics (more by archaeologists and historians than by geographers), while the disjointed discussion of urban systems, examining mainly technical and source-related issues, and the almost total neglect of towns as places where people worked (as opposed to journeying to work) are symptomatic of 'a field where a great deal of fundamental work remains to be done' (p.207)"

Cet alignement sur les méthodes pratiquées par la géographie historique rend inutile un long développement qui ne ferait que répéter des arguments déjà avancés. Je vais donc ici me contenter de présenter quelques points saillants de ce champ.

Pour les débuts en France, deux études, celle de Gilles Montigny (1992) sur la période de la fin du 19<sup>e</sup> siècle aux années 1920 puis celle de Marie-Claire Robic (2003b) sur les années 1890 à 1960 ont mis en évidence l'intérêt porté par les géographes français à la ville bien avant les années 1950 comme on le prétend trop souvent. On cite seulement l'étude dite « pionnière » de Raoul Blanchard sur Grenoble (1911), oubliant celles d'Antoine Vacher sur Montluçon (1904), de Charles-Anthelme Roux sur l'évolution du cours Berriat à Grenoble (84 pages, 1913) ou encore l'ouvrage de Jacques Levainville sur Rouen<sup>256</sup> (1913). L'annexe 2 (tirée de Montigny, 1992) montre que de nombreuses villes françaises et étrangères ont été étudiées dans les *Annales de Géographie* dans l'entre-deux-guerres. Leurs fonctions puis leurs rapports avec la campagne sont étudiés, ce qui explique la présence de petits centres agricoles telle Ribeauvillé ou de petites villes industrielles à côté de Lyon. Les villes étrangères sont en revanche souvent des métropoles.

Plus généralement, la géographie urbaine (l'expression apparaît chez Jean Brunhes dès 1900) qui naît alors incorpore le temps dans son analyse comme c'était le cas de la géographie régionale. L'horizon de référence de la plupart des études est toutefois plus marqué vers le présent, y compris du côté de l'aménagement urbain qui se met alors en place (Loi Cornudet de 1919). C'est le cas de Jacques Levainville qui tourne son analyse avant tout vers l'aspect économique et contemporain. Raoul Blanchard procède quant à lui différemment, en mettant l'accent sur le site et la situation, c'est-à-dire qu'il insiste sur les échelles en jeu, ce que l'analyse régionale et son cadre rigide ne pouvaient faire et reconstitue très précisément les étapes de l'évolution du bâti (Claval, 1998, p.125, 130). C'est son plan, le plus historique, le plus classique aussi avec l'entrée par le milieu, qui a fini par servir de matrice aux études ultérieures (au moins celles de R. Blanchard lui même et de ses élèves) : d'abord le site et la situation de la ville, puis l'histoire de son développement historique et enfin les fonctions de la ville actuelle. Les géographes hésitent parfois entre plusieurs matrices, à l'image de l'article d'Antoine Albitreccia sur Ajaccio (*Annales de Géographie* du 15 juillet 1938)<sup>257</sup> où au plan de Raoul Blanchard se superpose la volonté de rendre compte d'un projet d'aménagement en cours, conduisant à un texte très déséquilibré tant dans le temps que dans l'espace étudiés<sup>258</sup>.

Petit à petit, la géographie urbaine réduit ses analyses historiques au profit du traitement de questions urbaines contemporaines. C'est ainsi que la méthode mise au point par Raoul Blanchard fut reprise dans les années 1960 sous la forme de l'analyse morphofonctionnelle, uniquement synchronique.

---

<sup>256</sup> Né en 1871 et mort en 1932, auteur d'une thèse d'université en 1909 intitulée *Le Morvan, étude de géographie humaine*, il mena une carrière militaire puis dans les mines de fer tout en continuant à publier sur la géographie économique. Il publia aussi en 1923 un article dans *La Vie Urbaine* où il s'interroge sur l'évolution de la fonction urbaine de Caen (voir la chronique nécrologique élogieuse que lui consacra Albert Demangeon, 1932, *Annales de Géographie*, vol.41, n°230, p.217-218 et l'article de Hugh Clout et F. Gay, 2004).

<sup>257</sup> Il a soutenu en 1942 sa thèse sur *La Corse, son évolution au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle*, 296 p.

<sup>258</sup> Il s'ouvre sur « Le développement de la ville », où deux pages sont d'abord consacrées aux conditions géographiques, suivies de cinq pages sur le développement historique jusqu'aux premières années du 20<sup>e</sup> siècle (avec une carte de l'évolution d'Ajaccio au 18<sup>e</sup> siècle). Les deux pages de sa deuxième partie sont consacrées aux « Influences de ces transformations sur les régions voisines et extension du canton d'Ajaccio » mais seulement dans les années 1840-1862. La page et demie de sa dernière partie porte sur « La situation nouvelle et les progrès récents d'Ajaccio » : une page sur les causes des progrès et le reste sur le projet d'Ajaccio III.

De l'autre côté de l'Atlantique, la géographie urbaine présente la même coloration fonctionnelle, y compris dans les études qui font une large part à l'histoire. Le doctorat d'Almon E. Parkins (1879-1940) sur la géographie historique de Detroit, publié en 1918, est en fait une histoire économique de la ville dont « bien des développements historiques inutiles auraient pu être omis avec profit<sup>259</sup> » selon l'auteur du compte rendu. L'article d'Eric P. Jackson sur la géographie historique des débuts de San Francisco<sup>260</sup> relève quant à lui aussi de la géographie économique et s'inspire du darwinisme (le vocabulaire est issu de la biologie) en faisant du commerce le facteur d'évolution de la ville<sup>261</sup>, « malgré ses handicaps environnementaux » (Jackson, 1927, p.21). L'un comme l'autre sont exempts de tout déterminisme naturel du fait des « conditions naturelles » défavorables de leur site voire de leur situation relativement à des sites concurrents. L'évolution de la géographie urbaine tendra vers l'approfondissement des questions morphologiques et économiques à différentes échelles (Robic, 2003b). C'est ainsi qu'il faut peut-être comprendre la lenteur de la mutation méthodologique de la géographie historique des villes, car elle était largement marginalisée dans la géographie urbaine centrée sur des problèmes concrets et contemporains<sup>262</sup>. Comme pour la totalité de la géographie historique, il est difficile de distinguer une approche des villes différente aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne<sup>263</sup>. On pouvait donc encore trouver à la fin des années 1960 des travaux très classiques, à l'image de l'étude publiée en 1968 par N. Bettis<sup>264</sup> sur la communauté suisse de Highland, Illinois de 1831 à 1930. L'intérêt en est les interrelations entre les facteurs géographiques, personnels et culturels dans la réussite de cette communauté. En revanche, la théorie de la migration reste simpliste et la Suisse dont les migrants sont partis mal connue (présentée comme un ensemble homogène)<sup>265</sup>.

J.E. Vance (1925-1999) est un autre exemple de cette lente mutation. Il fut le premier professeur de géographie urbaine à temps plein à Berkeley à partir de 1958. Il cherchait dans l'histoire une alternative aux méthodes mathématisées qui dominaient alors. Sa monographie consacrée en 1964 à San Francisco montre que la ville états-unienne est devenue polynodale dans une forme nouvelle qu'il nomme « ville des royaumes » (*city of realms*). Dans *The Merchant's World* (1970), il affirme que c'est le commerce de gros et non de détail qui est à l'origine du commerce et explique la localisation des villes principales après 1600. Non mathématisée, sa méthode n'en repose pas moins sur des hypothèses fortes appuyées sur des analyses ancrées dans le temps long.

Cette posture a toutefois rapidement cédé la place à l'adoption – plus rapide encore que dans le reste de la géographie si l'on en croit P.J. Goheen, lui même pionnier de ce mouvement – de la « nouvelle géographie », particulièrement de la méthode mathématique qui testait des hypothèses

---

<sup>259</sup> « considerable general irrelevant historical material might have been omitted with profit » R.J.P., 1921-22, *Catholic Historical Review*, vol.7, p.234.

<sup>260</sup> Encore un exemple d'article de géographie historique publié dans une revue destinée aux enseignants du secondaire, où ce mélange d'histoire et de géographie rencontrait peut-être plus de succès que dans le monde académique (encore un chantier à mener).

<sup>261</sup> « Ainsi, le commerce de San Francisco se traduit pendant cette période par une série d'ajustements commerciaux évolutifs dépendant étroitement des conditions sociales et économiques de la ville et de sa zone d'influence » (p.21) ("Thus the trade of San Francisco during this period was a series of evolutionary commercial adjustments closely dependent upon the social and economic conditions of the city and its tributary area").

<sup>262</sup> Cette hypothèse demande à être testée par des recherches futures.

<sup>263</sup> Il n'existe toutefois plus de percolation directe entre la Grande-Bretagne et la France.

<sup>264</sup> En voici le plan : La migration vers les E.U. et l'Illinois des Suisses ; Le cadre géographique et historique de la région d'Highland ; La fondation de Highland ; Le caractère culturel de Highland ; La morphologie urbaine et de Highland et sa croissance ; L'économie ; La transplantation d'attitudes et de compétences suisses : broderie, produits laitiers, tuyaux d'orgues (*pipe organs*), chaussures et machineries d'équipement.

<sup>265</sup> Cf. le compte rendu de L. Schelbert, 1969, *International Migration Review*, vol. 3, n°3, p. 79.

pour mieux parvenir à la synthèse recherchée (Goheen, 1983, p.11-12). Cela est lié à la richesse des archives urbaines du 19<sup>e</sup> siècle et à la richesse concomitante des théories sur la ville. La géographie historique des villes s'attache donc aux mêmes questions que la géographie urbaine. P.J. Goheen s'intéresse ainsi à la réorganisation économique et sociale du Toronto victorien (1970). En Grande-Bretagne, les principaux travaux ont été ceux de Mark Shaw et Richard Dennis sur les rapports entre industrialisation et lieu de résidence, de R. Lawton et C. Pooley sur le Liverpool victorien (1973-74) et de C. Pooley sur la mobilité spatiale et la ségrégation résidentielle des migrants (1979), dont les conclusions montrent que l'on doit utiliser cette méthode avec de grandes précautions. Il faut dire que les géographes historiques ont longtemps eu maille à partir avec les contraintes des changements dans les unités spatiales quantitatives qui rendent complexes l'analyse et la représentation des mutations à travers le temps (Holdsworth, 2003, p.488). Ils élaborent donc eux-mêmes petit à petit des bases de données à l'image de celle de R. Kain et R. Oliver (2001) sur les limites des paroisses anglaises et galloises avant 1850. Aux Etats-Unis, c'est Michael Conzen (1975) qui ouvrit la voie avec une analyse du rôle des systèmes de transport dans l'organisation des zones d'influence urbaines qui utilise l'analyse factorielle et l'analyse par régression<sup>266</sup>. En France, cette approche est visible dans les travaux de Denise Pumain (1996), Nadine Cattan (1999) ainsi que dans l'ouvrage coordonné par Bernard Lepetit et Denise Pumain en 1993, *Temporalités urbaines*, qui propose une réflexion approfondie sur l'adaptation des modèles d'auto-organisation à l'étude de la ville dans le temps.

Cette identité des objets se retrouve dans l'influent courant marxiste, où David Ward a travaillé sur la conscience et la formation de classes dans le cadre de la ségrégation résidentielle des villes britanniques de l'ère victorienne (1975) puis des villes des Etats-Unis (1989). Il faut aussi citer Allan Pred (1973, 1980), de l'université de Berkeley, qui élabora des analyses largement reprises sur l'importance de la concentration urbaine des réseaux de communication, d'expansion du commerce et de l'innovation industrielle et sur la diffusion de dynamique capitaliste à l'intérieur du système urbain (en utilisant le concept d'espace-temps d'Hägerstrand<sup>267</sup>, 1981) Mais rapidement, le marxisme a été rejeté, du moins dans sa forme la plus stricte. Cela est aussi vrai du structuralisme, a-spatial et peu pratique. Il reste difficile de l'abandonner totalement, comme le montre le compte rendu que fit R. Dennis sur l'ouvrage d'Harold Carter, d'Aberystwyth (1983), où il affirme que : « il est impossible de discuter des origines de l'urbanisme sans participer aux débats sur les définitions socioculturelles du surplus ; ou de l'évolution des systèmes urbains sans références à Dobb sur le développement du capitalisme et Wallerstein sur le système monde ; ou du concept de géographie historique urbaine sans noter les professions d'incroyance dans la nature des choses urbaines de Castells et Abrams<sup>268</sup> ». Une autre entreprise d'adaptation est menée par David Harvey. Elle est liée aux processus d'accumulation du capital et à l'investissement que l'on peut appeler « marxiste

---

<sup>266</sup> La lecture du rapport sur le colloque annuel de l'IBG en 1980 montre à la fois la force de ce mouvement et les relations transatlantiques : modèles et théories sont en pointe dans les communications proposées par le Historical Geography Research Group, où l'on retrouve Richard Dennis et Harold Carter ainsi que Michael Conzen comme invité des Etats-Unis (Kearns, 1980). L'année suivante, c'est David Ward qui est invité pour parler de la constitution des ghettos des Etats-Unis.

<sup>267</sup> Qui l'avait d'ailleurs traduit en anglais dès 1968.

<sup>268</sup> "It proves impossible to discuss the origins of urbanism without getting embroiled in debates about socio-cultural definitions of surplus; or the evolution of urban systems without referring to Dobb on the development of capitalism and Wallerstein on the world-system; or the whole concept of urban historical geography without noting Castells' and Abrams' professions of disbelief in the nature of things urban". R. Dennis reproche à H. Carter d'utiliser tout de même ces notions mais de ne pas faire de théorie et d'être obligé de multiplier les études de cas dont il tire des conclusions.

humaniste » (Harvey, 1989) et à ses effets sur la suburbanisation des villes et à son tour sur la croissance des secteurs bancaires et assurantiels, à ses effets sur la transformation des centres, aux effets de la réduction du temps des déplacements et de la mondialisation-colonisation sur l'organisation spatiale (Gregory 1994). Simmel et Lefebvre sont utilisés pour comprendre la production et les représentations de l'espace (aménagement, surveillance et spectacle). Les écrits de David Harvey sur le Paris haussmannien sont qualifiés de « méta-narration totalisante<sup>269</sup> » (Dennis, 2000, p.222). Les riches sources quantitatives (particulièrement les recensements) déjà utilisées dans les années 1970 sont retravaillées par des analyses liées aux modèles spatiaux de l'École de Chicago mais qui s'appuient sur les concepts de processus et de sens (*process and meaning*, Dennis, 2000, p.219).

C'est toutefois comme ailleurs l'approche culturelle qui domine aujourd'hui, fortement teintée du présentisme défini par F. Hartog, fondée par exemple sur les écrits de Walter Benjamin (études culturelles) qui conduisent à interroger les relations entre histoire, expérience, mémoire, et environnement bâti (Pred 1990) ou entre espace et identité. La littérature est utilisée dans la démonstration (Keating, 1984) tout comme les journaux intimes. Le genre n'est bien sûr pas oublié. La plupart des géographes historiques urbains actuels du monde anglo-saxon adhérerait vraisemblablement à cette conclusion de Richard Dennis<sup>270</sup> : « A travers cette succession d'exemples, j'ai voulu montrer que les géographes historiques de la ville moderne devraient faire preuve d'éclectisme dans leur choix de sources et dans les approches qu'ils adoptent, que les sources à la fois quantitatives et qualitatives sont essentielles, que *chaque* source, littéraire ou chiffrée, est une représentation socialement construite, et que nous avons besoin d'une forme de 'triangulation' grâce à laquelle divers types de sources s'informent mutuellement<sup>271</sup> » (Dennis, 2000, p.242). La ville est donc aussi un palimpseste d'interprétations.

Ces premiers jalons ne seraient pas complets si l'on ne rendait pas compte des isolats qui existent, de plus ou moins grande magnitude. Nous nous arrêterons à Sir Peter Hall. Il est à la fois un géographe du présent, très actif au sein de la Town and Country Planning Association où il fournit des analyses régulières des pratiques actuelles de l'aménagement urbain et un géographe qui se penche sur le passé dans d'imposantes fresques relevant du temps long (1996, 1998). Il est aussi particulier en ce qu'il n'est pas (post)marxiste et même s'il apprécie les travaux de Roger Brunet qu'il a d'ailleurs utilisés ponctuellement, il n'a pas pris le « tournant culturel » du post-modernisme. On peut le considérer comme un aménageur-géographe plus que comme un géographe historique de la ville mais on ne peut ignorer sa contribution.

---

<sup>269</sup> "totalising metanarrative". Cette expression jargonante signifie que David Harvey n'a pas abandonné son approche marxiste mais que celle-ci est empreinte d'humanisme !

<sup>270</sup> La bibliographie de cet article est fort utile. Richard Dennis est d'ailleurs l'un des plus importants géographes historiques de la ville.

<sup>271</sup> "I have argued through a succession of examples that modern urban historical geographers should be eclectic in the sources they use and the approaches they adopt, that both quantitative and qualitative sources are essential, that *every* source, literary or numerical, is a socially constructed representation, and that we need a form of 'triangulation' whereby different kinds of sources inform one another"

Qu'en est-il en 2007 ? En France, chercher une géographie historique des villes relève de la gageure. Depuis le départ à la retraite de Marcel Roncayolo<sup>272</sup>, on ne peut citer que les écrits de rares géographes dont ce n'est en outre pas la thématique unique. C'est le cas de l'étude que Cynthia Ghorra-Gobin a consacrée à Los Angeles (2002). C'est aussi le cas de Claire Hancock dans des recherches menées à U.C.L. sur Paris et Londres (2003), mais elle s'est depuis tournée vers des objets relevant de la géographie post-moderne (genre, post-colonialisme...) ou d'Alain Musset qui a travaillé sur les villes nomades d'Amérique Latine (2002) et a exploré la géographie du futur et du passé à la fois dans *Coruscant* (2005), puisqu'il s'agit de la capitale de la série de films de science fiction, *La Guerre des Etoiles* mais ce n'est là encore que l'un des aspects de sa riche production scientifique. On peut encore signaler la collection Terre de villes de Belin, entreprise pluridisciplinaire « entre géographie et architecture, entre urbanisme et paysage » (Coulais, 2003, p.7) sous la direction des géographes Jean-François Coulet et Pierre Gentelle, qui reconstitue les paysages de villes à partir d'images satellitales, photo aériennes, documents anciens divers qui fondent des hypothèses de reconstitution paysagère<sup>273</sup>. Si l'on se réfère plus spécifiquement aux géographes historiques ou géohistoriens, ni Jean-René Trochet ni Philippe Boulanger ni Jean-Robert Pitte<sup>274</sup> ni Christian Grataloup n'en ont fait le cœur de leurs travaux. Serais-je aujourd'hui le seul géographe français à le faire « à temps plein » ?

Pour ce qui est du monde anglo-saxon, un instantané de la situation actuelle peut être fourni par le plan du cours donné par le professeur Anne Mosher de l'université de Syracuse sur la question<sup>275</sup>. Rejetant l'approche linéaire que de tels cours empruntent souvent, elle revendique sa vision de la ville comme palimpseste à défricher qui rejette l'inévitabilité de la croissance urbaine au profit d'une interrogation sur les éléments constitutifs du palimpseste, les dynamiques, tendances et histoires derrière la création, recréation, et représentation de ces éléments.

Ce cours (dont le plan figure en annexe 2) montre clairement l'évolution du champ en opposant dans les premières séances les « vieilles » et les « nouvelles » tendances, appelées narrations linéaires et non-linéaires et croissance organique ou pré-conçue. Il aborde ensuite toutes les tendances de la dernière génération de géographes : études de genre, mythes et représentations (de l'Atlantide à Bruce Springsteen), réel et virtuel (SimCity), inerties (le cadastre), planification (des villes de l'Ouest à Disney) et mise en mémoire de la ville (cf. le nouveau régime d'historicité fondé sur le présentisme de Hartog, 2003), en passant par le regard obligé sur les « oublié(e)s » (le ghetto, les vagabondes). Le corpus des lectures imposées aux étudiants est relativement resserré, autour de publications des années 1990 (sauf pour le retour sur les « vieilles » méthodes, qui ne remontent pas en deçà des années 1960) en langue anglaise et écrites par des Anglais ou Etats-uniens presque exclusivement, (seuls 5 noms à consonance non anglaise figurent, dont Michel de Certeau et l'architecte et théoricien italien Aldo Rossi) dans des revues anglophones (dont *Geografiska Annaler*). Les revues de géographie dominant, avec quelques-uns unes d'art, archéologie ou histoire. Le

---

<sup>272</sup> Le doctorat de son ancienne étudiante, Catherine Maumi (1997), est très intéressant pour mes travaux mais, architecte, elle travaille à l'Ecole d'Architecture de Grenoble et n'a pas continué dans la voie de l'histoire urbaine états-unienne.

<sup>273</sup> Le volume consacré à San Francisco a par exemple été réalisé avec la collaboration d'une historienne et d'une architecte.

<sup>274</sup> J.R. Pitte a dirigé l'Atlas de l'Histoire de Paris chez Hachette, sur la suggestion et le modèle de celui que Hugh Clout venait de réaliser sur Londres.

<sup>275</sup> Geography 564: Urban Historical Geography.

vocabulaire utilisé (pétrifié, paysages ressuscités, villes perdues, villes oubliées, paysages que l'on préférerait ne pas voir...) relève très largement d'une approche culturelle, avec quelques reliquats radicaux (sur le capitalisme ou le Sacré Cœur par David Harvey). On ne trouve dans les thématiques et les références invoquées aucune tentative d'étudier des réseaux urbains ou même des villes particulières sur le temps long, mais plutôt l'application de concepts ou théories à un cas particulier très circonscrit dans l'espace ou dans un temps fragmenté. On reconnaît là la fin des grands récits et le mode de fonctionnement de l'université états-unienne.

Il est néanmoins réconfortant de voir qu'existe au moins un cours sur la question, ce qui n'est vraisemblablement pas le cas dans les universités françaises, du moins en géographie.

## **Conclusion. Les géographes historiques, gardiens du temps**

Au cours du XXe siècle, la géographie historique est loin d'avoir fait l'unanimité des géographes du point de vue de sa pertinence comme de son approche... Ainsi, la géographie historique peut continuer à constituer un champ de curiosité dont, certes, l'autonomie épistémologique est contestable, mais qui a le mérite d'attirer l'attention sur l'historicité qui pénètre l'expérience humaine, ses pratiques et ses réalisations... L'intérêt récent pour le récit n'appelle-t-il pas la revalorisation d'un point de vue largement historique ? (Bassin et Berdoulay, 2004, p.318-319)

Le temps n'est pas, dans l'optique culturelle qui se précise depuis trente ans, une catégorie qui serait subie passivement et serait valorisée de la même manière partout (Claval, 2005, p.59).

La géographie historique ne serait-elle qu'une sorte de cloche de village qui rappelle aux géographes que le chemin de la connaissance passe aussi par le temps ou l'histoire des lieux deviendrait-elle aujourd'hui un « lieu » de convergence interdisciplinaire comme semble le penser Alan Baker, dans un contexte où à la fois l'histoire a connu son « tournant géographique » et où les sciences humaines ont connu un « tournant historique » qui reconnaît l'importance de l'histoire (Baker, 2005, p.28) ? D'un côté, les géographes historiques sont situés dans une des marges utiles de la discipline, de l'autre ils participent du renouvellement des sciences sociales en dépassant les frontières disciplinaires héritées de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Ces affirmations ne concordent pas vraiment avec les hypothèses posées en introduction, qui pensait les géographes historiques comme passagers clandestins et passeurs.

Et de fait, ils n'ont pas vraiment été des clandestins, car ont presque toujours été (re)connus par leurs collègues. Toutefois, même s'ils étaient tenus en haute estime, ils n'ont jamais refondé la discipline autour de leurs idées. Roger Dion, Henry Clifford Darby, Carl Sauer pour les « grands anciens », Alan Baker, Hugh Clout ou Donald Meinig pour ceux qui viennent de partir à la retraite, figurent en bonne place dans les histoires de la géographie de leur pays, mais pas comme référence des pratiques à suivre. L'ouvrage collectif paru en France en 2001 sur les géographies anglo-saxonnes n'aborde pas la géographie historique et Paul Claval omet de citer Marcel Roncayolo dans son *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours* (1998). On peut plutôt penser que les

géographes historiques forment un groupe constitué (mais aux contours plutôt flous) aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne (dans une moindre mesure pour ce dernier pays), deux pays dont l'association des géographes est puissante, mais ne sont que quelques individus isolés en France, où le CNFG ne joue pas le même rôle. Son groupe de géographie historique n'a plus eu aucune activité depuis le colloque de 2002.

La géographie historique n'a pas non plus été une passerelle entre les écoles nationales concurrentes. Des liens ont certes été tissés entre des Britanniques et des Français mais cela a fonctionné sur une base interindividuelle plus que structurelle (Albert Demangeon et H.C. Darby, Alan Baker, Hugh Clout et Paul Claval et Xavier de Planhol, Jean-Robert Pitte). Quant à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, nul besoin de recourir à la géographie historique pour jouer le rôle de passeur, les deux pays faisant partie d'un ensemble dont la géographie présente des contours largement identiques depuis un demi-siècle. Des différences subsistent certes, mais plus dans l'organisation académique que dans les méthodes employées.

Les géographes historiques ont en revanche fait en sorte que l'approche temporelle ne soit pas oubliée de façon explicite. C'est en cela que l'on peut dire qu'ils ont été des passeurs, passeurs d'un temps complexe dans une géographie qui s'est parfois égarée dans une a-temporalité trop exclusive ou dans des modèles qui n'offraient qu'une reproduction mécaniste de structures trop rigides. Tel était le diagnostic de John Jakle en 1971 : durant la période agitée des années 1960, la géographie historique grâce à son intérêt pour le passé et ses liens avec l'histoire « est restée la seule réserve pour les praticiens d'une pensée humaniste et littéraire<sup>276</sup> » (Jakle, 1971, p.1088). Mais dans la guerre entre les Indiens et les cow-boys, ce sont ces derniers qui ont gagné...

Mon propos n'est pas de déplorer une telle situation pas plus qu'il n'entend « défendre » la géographie historique ou afficher ma volonté d'incarner une quelconque renaissance de ce champ à la manière d'un Jean-Robert Pitte qui recensait en 2005 tous les bienfaits que pourrait apporter à la société française la connaissance des travaux de géographie historique, que ce soit au service de la maîtrise de l'environnement et du paysage, de l'innovation agricole, de l'innovation industrielle, d'un aménagement du territoire raisonnable et enfin du civisme. Bien qu'il ait fort probablement raison sur l'étendue de tels bienfaits sociaux, à son sens nécessaires pour éviter la disparition de la géographie historique et de la géographie tout court, mon propos est autre, plus personnel en tout cas. Il est en effet de voir l'intérêt qu'il y a à intégrer le temps dans la démarche géographique et même dans une démarche plus large de compréhension d'un objet donné. Il me paraît en effet vain (même si parfois utile pour des raisons pratiques) de vouloir découper à l'infini les sciences sociales au sein de cadres disciplinaires que l'on sait dépassés.

Pour clore ce texte qui pose encore plus de questions qu'il n'y répond, une seconde tentative de représentation graphique de l'évolution de la visibilité de la géographie historique dans ces trois pays. Comme pour les précédents tableaux, il s'agit d'un bricolage (fondé sur le nombre de publications, le nombre de références, le poids institutionnel, la présence de revues...) et devra être affiné.

---

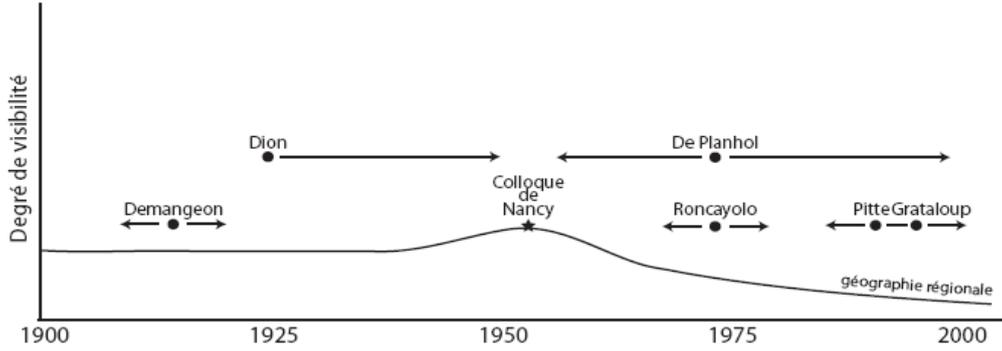
<sup>276</sup> "alone has remained a preserve for the practitioners of humanistic thought and literary persuasion"

On peut néanmoins en tirer quelques conclusions d'étape :

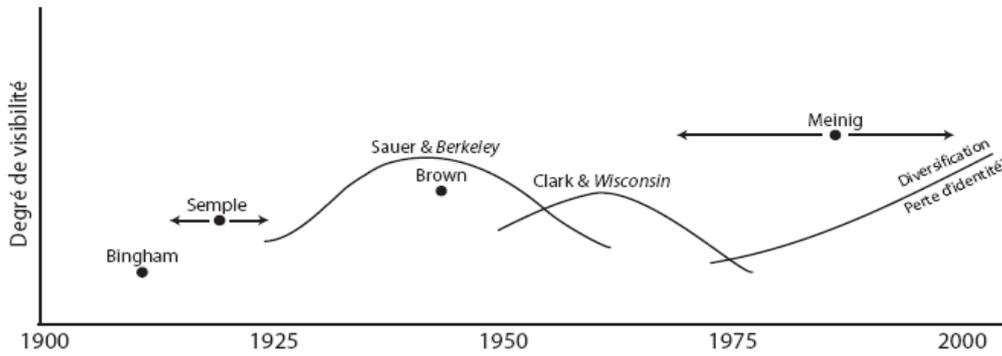
- la diversité des parcours nationaux : il n'y a pas de « modèle »
- le cas particulier de l'évolution récente de la France, où la géographie historique s'étiole malgré quelques isolats bien visibles (comme du temps de Dion, deux ou trois arbres cachent un vrai désert)
- le rôle prépondérant de quelques individus ou courants autour d'un individu qui ne lui survivent pas ou pas longtemps : l'île plutôt que l'archipel ou le continent
- en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, l'essor des références à une géographie historique plurielle semble mal cacher une intégration progressive au courant culturel voire culturaliste dominant

**Tableau 5 - Essai de représentation de l'évolution de la géographie historique en France, Etats-Unis et Grande-Bretagne**

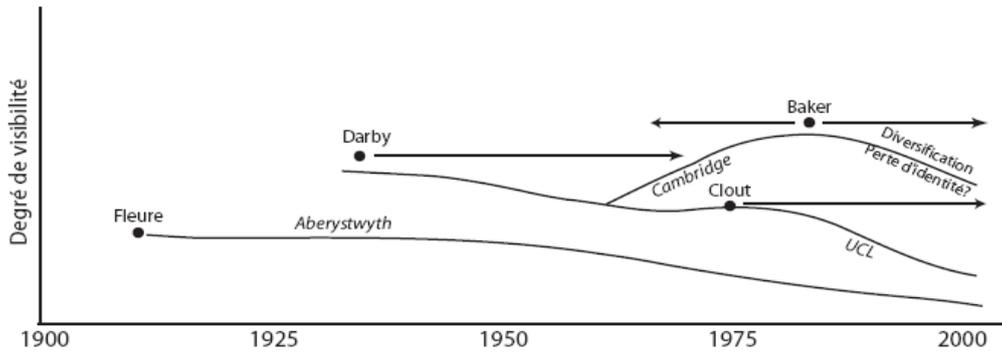
**Géographie historique française**



**Géographie historique états-unienne**



**Géographie historique britannique**



●	Individu	Aberystwyth	Université
★	Événement	—	Tendance

C. Montès, 2007



## 2. Que faire du temps en géographie ? Chantiers à mener

### Introduction

Au lieu de prolonger le débat sur la nature de l'histoire, je pense qu'il serait donc plus fructueux de concentrer notre effort sur l'étude des pratiques et des activités de recherche (Noiriel, 2003, p.117).

Cette citation correspond à mon propos, plus pragmatique que philosophique. Bien des chantiers restent à ouvrir pour mieux connaître la géographie historique et un travail d'équipe serait nécessaire sur la question. Cette équipe devrait être véritablement multinationale, d'abord dans les trois pays de cette étude puis élargie à d'autres, car je suis bien conscient que manquent des courants importants de géographie historique, à commencer par celui venu d'Allemagne<sup>277</sup>. Cela ne peut prendre le canal d'une commission de géographie historique de l'UGI parce qu'il n'y en a pas (seule existe une commission sur l'histoire de la pensée géographique) mais passer par celui du Comité National Français de Géographie (CNFG), de la Royal Geographical Society-Institute of British Geographers (RGS-IBG) et de l'Association of American Geographers (AAG).

Les chantiers qui suivent doivent être compris comme des pistes. Comme je ne les ai encore qu'effleurées, y figurent vraisemblablement des travaux déjà menés par d'autres. Tant mieux, car cela rendra plus facile le rassemblement des données.

Leur étude peut se mener selon leur intégration dans le paradigme scientifique autour de quatre entrées liées : les individus (et les « écoles »), les institutions (les lieux et les murs, les financements), la production, la publicité et la communication scientifique.

Les écoles sont peu nombreuses, ce qui demande de se tourner vers des « figures », soit oubliées, soit bien visibles, sous le mode de la biographie, ce qui entre pleinement dans le retour du sujet (sous des formes évidemment bien différentes de la traditionnelle « vie de héros »). Les écoles sont souvent accolées à un chercheur éminent. Le cas de Carl Sauer montre par exemple que les analystes ne sont pas d'accord entre eux sur le terme. Cela ne signifie certes pas que l'influence de Carl Sauer soit mise en doute, mais demande à étudier plus précisément cette influence, pour voir si elle s'est exercée plutôt sur des individus nombreux mais isolés ou sur un ensemble constitué, un groupe professionnel pour parler en sociologue. La géographie a une conséquence sur l'appellation même de cette éventuelle école : Ecole de Berkeley ou Ecole de Carl Sauer ?

Pour ce qui est des travaux de géographes moins connus, on peut avancer les noms de E.W. Gilbert et Gordon East pour la Grande-Bretagne. Il existe fort heureusement déjà de nombreux

---

<sup>277</sup> Un ouvrage publié en 1988 sur la géographie historique des villes en Allemagne et en Grande-Bretagne a par exemple noté la relative étanchéité des écoles nationales (outre le fait qu'elle n'est pas toujours très géographique car proche de l'histoire urbaine) ou biaise le propos en voulant le géographiser, tout en soulignant que toutes deux sont infusées par la géographie historique des Etats-Unis mais s'ignorent très largement entre elles.

travaux sur la question dans les trois pays, par Hugh Clout pour les géographes britanniques et français, Paul Claval pour la France (2007), Neil Smith pour les Etats-Unis (2003).

Il serait aussi utile d'étudier le parcours de certains géographes. Le très bref exemple de Martyn J. Bowden illustre les connexions entre lieux et courants. Né en 1935 en Angleterre, il part aux Etats-Unis effectuer son M.A. (master), puis son doctorat à Berkeley (1957 avec J.E. Vance) dont le sujet est *San Francisco. Historical Geography of the Central District*. Il mène ensuite des études de géographie culturelle, enseigne à Clark University (Worcester, MA) de 1979 à 2004).

Il serait aussi bon d'étudier le corps enseignant de certaines universités pour évaluer le poids de la géographie historique. Dans le département de géographie de Clark University se distinguent par exemple quatre tendances : culturelle et féministe, marxiste, environnement et SIG. La géographie historique collabore avec ces thèmes... Ce type d'analyse renvoie à la deuxième entrée, les institutions. Ce sont des lieux de concentration : les interrogations précédentes – et toute la recherche géographique ! - ont mis en évidence l'importance des lieux. Outre Berkeley, peuvent être étudiées l'université du Wisconsin à Madison, l'université de Syracuse pour les Etats-Unis, Aberystwyth, U.C.L. et Cambridge pour la Grande-Bretagne, Nancy et Paris pour la France.

Il faut ensuite se pencher sur la production, les textes eux-mêmes. D'abord les textes publiés. Le premier exemple qui vient à l'esprit concerne les articles publiés par le *Journal of Historical Geography* depuis sa création en 1975 (thématiques, provenance géographique des auteurs, analyse du discours, etc.). Ensuite, les archives privées des chercheurs. Il est en effet passionnant de reconstituer la façon dont une recherche a été menée et transformée en écrit savant<sup>278</sup>.

La dernière entrée porte sur la réception du travail des géographes historiques et les modalités de transposition auxquelles ils recourent quand ils s'adressent à des publics extérieurs au monde universitaire. D'abord au sein du monde académique, par les comptes rendus qui offrent une image partielle de la réception des publications. L'analyse des colloques nationaux et internationaux permet parallèlement de voir les modalités de la diffusion des idées entre les pays et entre les disciplines. La transposition du savoir savant en savoir scolaire (Lefort, 1992) est un autre point important (le texte ci-dessus s'est fait l'écho de plusieurs publications qui sont directement destinées au public scolaire). Tout aussi importante, la transposition du savoir savant en « expertise ». Enfin, la réception du « grand public » doit être abordée au travers du type de vulgarisation, de la fréquence et du type d'audience.

Il ne faudrait toutefois pas se leurrer. Même si ce programme de recherche était réalisé, nulle conclusion définitive ne pourrait en être tirée. Il faut toujours avoir à l'esprit ce *caveat* de Jean-Michel Berthelot:

Tant l'étude historique minutieuse des controverses ou des travaux scientifiques que la description méticuleuse du travail au jour le jour des chercheurs ne font qu'accroître la béance entre la science telle

---

<sup>278</sup> Il est donc fort dommage que H.C. Darby ait détruit toutes ses notes.

qu'elle se fait et telle qu'elle se dit, entre la réalité de son inscription concrète et l'idéalisation de sa représentation normative (Berthelot, 1998, p.28)

La modeste ambition de ce chapitre est donc de commencer l'exploration de l'un de ces points, l'étude de textes. Sans prétention d'exhaustivité ou de catégorisation, mais en essayant de varier les points de vue, leur choix a porté sur des auteurs au centre et aux marges de l'institution, de générations diverses et d'approches différentes :

- des textes d'auteurs « canoniques » : Albert Demangeon (*L'Empire Britannique*, 1923), Roger Dion (*Essai sur la formation du paysage rural français*, 1934)
- la production au fil du temps d'un auteur : le Gallois Herbert J. Fleure (*Annales de géographie*, 1917, collection *The Corridors of Time*, 1927-56)
- un auteur contemporain fondateur pour moi : Marcel Roncayolo (*Les grammaires d'une ville*, 1996)
- une querelle scientifique contemporaine autour de deux auteurs de synthèses sur la géographie historique des Etats-Unis (Donald W. Meinig, 1986-2004 et Carville Earle, 2003), qui permet de mettre à jour plus concrètement les débats la dernière génération des géographes anglo-saxons car ces deux œuvres récentes plongent leurs racines dans les années 1970.

Ces textes seront abordés à partir de deux cadres d'analyse à la fois différents et liés. La première de ces deux entrées – les régimes d'historicité - permet de définir le contexte dans lequel le discours s'inscrit et la seconde – le récit - aide à comprendre le mode de « redistribution » du savoir. Le premier les replace dans leur épistémè en étudiant plus particulièrement leur rapport au temps, en essayant de montrer quelle peut être la place du temps dans un discours sur l'espace. Le second analyse leur type de discours. Avant de le faire, il me semble utile de revenir brièvement sur l'écriture.

Le texte scientifique n'est ni un simple agencement de formules protocolaires, ni une construction exclusivement rhétorique, orientée vers la séduction d'un public ; il n'est pas davantage le simple reflet d'une réalité extérieure, ni le pur produit d'un contexte sociohistorique ou l'actualisation d'un programme narratif et textuel. En tant que texte, il participe de ces diverses déterminations ; en tant que texte « scientifique », il manifeste des propriétés qu'il s'agit, précisément, d'identifier (Berthelot, 2003, p.7).

Philosophes, historiens des sciences, linguistes se sont penchés sur l'écriture de l'histoire autour de la notion de récit essentiellement, alors que les rares études sur l'écriture des géographes ont été endogènes (Maire-Claire Robic, Jean-Louis Tissier, Jean-Marc Besse). Peut-être faut-il en chercher la raison dans le fait que contrairement à l'histoire, la géographie est une discipline sans drame<sup>279</sup>, les notions adoptées d'espace et de milieu à la fin du 19<sup>e</sup> siècle l'ayant dédramatisée. Cet état de fait a d'ailleurs participé des difficultés de positionnement de la géographie historique, qui utilise bien plus le récit que les autres géographies. C'est peut-être même la raison de leur précoce interrogation sur la façon dont ils devaient restituer leurs analyses. A la question posée sur le sujet par Derwent

---

<sup>279</sup> Formule que l'on doit à Jean Dresch, 1978, *Géographie/Anticolonialisme*, *Hérodote*, n°11.

Whittlesey, « Existe-t-il une solution aux difficultés d'écrire une géographie incontestable qui incorpore aussi la chaîne des événements nécessaire pour comprendre complètement la géographie actuelle ?<sup>280</sup> » (Whittlesey, 1945, p.32), H.C. Darby répondait que pour être incontestable, la géographie devait donc renoncer à ressembler à de l'histoire. Toutefois, les six méthodes qu'il propose peinent à emporter l'adhésion : « l'occupation successive, la narration introductive, la parenthèse, la note de bas de page, la coupe rétrospective, et le temps présent<sup>281</sup> » tout en avouant que cela posait un défi aux talents littéraires. Ces méthodes ont d'ailleurs été contestées ultérieurement pour leur empirisme et leur pragmatisme méthodologique (Baker et Billinge, 1982), mais peuvent à mon sens plus encore l'être pour leur mélange de statuts différents (plan, écriture, texte/paratexte, méthode...).

Le seul moyen d'échapper à de telles approximations est de s'arrêter sur les formes d'écriture. En quelques pages éclairantes, Jean-Claude Gardin (2001) montre que deux formes majeures s'opposent, le modèle et le récit. Les tenants d'un accroissement de la scientificité louent le modèle quand d'autres tiennent le récit pour la forme la plus appropriée pour les sciences de l'homme du fait de l'inachèvement des procédures modélisatrices et de la spécificité des phénomènes humains. Cette opposition n'empêche pas la coexistence des deux modes, y compris dans les mêmes textes ; elle est même souhaitable, à condition de bien distinguer leurs fonctions et statuts, ce à quoi nous allons procéder, en suivant encore notre excellent guide, Jean-Claude Gardin.

Le récit est un terme polysémique. Il s'agit de constructions narratives où les descriptions ont pour but l'énonciation « de données qui servent de support aux propositions théoriques avancées dans le récit » (Gardin, 2001, p.413). Cela entraîne l'usage de termes spécialisés – souvent définis – où il faut se méfier du sens de certains mots repris du vocabulaire commun mais dont le sens est particulier au discours (tels paysage ou rénovation en géographie). On y multiplie les « mondes possibles<sup>282</sup> » schémas explicatifs énoncés avec le plus grand soin dans le but de se démarquer radicalement des romanciers. Les relativistes émettent des doutes sur les possibilités de validation de telles constructions en raison du nombre infini de variables et de la variabilité des contextes qui rendent irrecevables les contrôles empiriques dans les sciences sociales, posture que Jean-Claude Gardin résume avec la formule suivante « Les phénomènes humains ne s'entendent pas aux mêmes échelles de temps que les phénomènes naturels » (Gardin, 2001, p.415). L'imprévisibilité issue de l'existence de temporalités multiples et changeantes rend impossible toute tentative de validation (il en irait d'ailleurs de même pour l'espace du fait de la multiplicité des échelles). Le seul jugement de la valeur des travaux qui subsiste est celui qu'émettent ceux qui sont reconnus comme experts dans le domaine (pour résumer, le chercheur ne sort pas de son cercle...). Telle n'est pas ma posture, on le sait.

L'écriture géographique - comme l'écriture historique, sociologique ou économique - prend aussi la forme de modèles. Ils appartiennent à la catégorie des « modèles faibles » qui peuvent être restitués sous forme de modèles descriptifs qui décrivent seulement des faits empiriques ou de modèles

---

<sup>280</sup> "Is there a solution for the puzzle of writing incontestable geography that also incorporates the chains of event necessary to understand fully the geography of the present day?"

<sup>281</sup> "the method of sequent occupance, that of the introductory narrative, that of the parenthesis, that of the footnote, that of the retrospective cross-section, and that of the present tense" (cité in Baker, 1984, p.17).

<sup>282</sup> L'expression est reprise par J.-C. Gardin de Nelson Goodman, 1972, *Ways of Worldmaking*, Hackett.

discursifs plus complexes car l'interprétation y est présente, mais sous forme de « raisonnement naturel » car l'argumentation n'est pas spécifique et mobilise d'autres données (analogies etc.). Les versions fortes recourent en revanche à un outillage logico-mathématique et manifestent un souci de validation par confrontation des principes à des observations, dont les écarts sont analysés selon le « raisonnement naturel ».

La distinction – et non l'opposition – entre récit et modèle est plus fructueuse que celle qui a longtemps été effectuée entre science et récit. Rendant compte des débats qui ont été au centre de la réflexion historiographique durant deux siècles et qui furent revitalisés après la publication de l'article de Lawrence Stone sur le retour du récit (1979), Gérard Noiriel met en garde ses lecteurs contre le faux problème que cette opposition constitue aujourd'hui, car elle repose sur une définition dépassée de la « science » (Noiriel, 2003, p.114-115). C'est le cas de Paul Ricoeur qui « place le discours historique dans une tension qui lui est propre entre identité narrative et ambition de vérité » (Dosse, 2000, p.3) ou de Paul Veyne, pour qui le temps, « c'est seulement un milieu où se développent en liberté des intrigues historiques » (Veyne, 1971, p.94). La critique littéraire structuraliste ou les linguistes (Benveniste) et les philosophes post-structuralistes<sup>283</sup> qui déconstruisent le savoir en restent au domaine du discours lui-même (comme forme de pouvoir dans ce dernier cas). Le récit, qui avait été récusé par la modernité au nom de la rigueur scientifique<sup>284</sup>, revient par le biais de la postmodernité<sup>285</sup>, en un processus de « retour du refoulé » (Berdoulay, 2000, p.111), retour que le post-modernisme ne maîtrise guère puisque tout y devient récit.

Peut-on alors suivre la définition plus pragmatique de Vincent Berdoulay, pour qui l'intérêt du récit est de mettre « en cohérence les éléments qui concourent à la compréhension du monde. Plus qu'à une simple forme littéraire ou rhétorique, le récit correspond bien à un mode de connaissance » (Berdoulay, 2000, p.113) ? Si le constat est posé, les causes de l'intérêt du récit restent moins bien définies : qu'il s'agisse d'une catégorie pertinente, d'une mode de connaissance entre lois et raisons, certes, mais pourquoi précisément le réutiliser ? On peut faire l'hypothèse que c'est parce qu'il permet de réinjecter à la fois la subjectivité et la temporalité dans la géographie historique. Le code suivi se rapproche de celui du roman policier, avec lequel le programme narratif débute par une situation énigmatique et progresse avec la recherche d'une solution logique concernant cette situation initiale (Philo, 2001). L'acte discursif se révèle donc également à travers la relation causale. Car l'écriture n'est pas seulement fondée sur l'événement : « le progrès de l'histoire n'est pas de passer de la narration à l'explication (toute narration est explicative) mais de pousser plus loin la narration dans le non-événementiel » (Veyne, 1971, p.132, note).

L'écriture n'est pas seulement récit mais comprend des modèles graphiques dont les plus connus sont les cartes<sup>286</sup>. Leur évolution a été importante. La carte caractérisait la géographie historique classique peut-être plus encore que pour la géographie française classique. On pense ici à l'entreprise de H.C. Darby et à tous les utilisateurs de la coupe transversale dont la carte de synthèse

---

<sup>283</sup> Jacques Derrida, Michel Foucault particulièrement.

<sup>284</sup> Même si on accole paradoxalement l'expression de « grand récit » au discours moderne.

<sup>285</sup> Jean-François Lyotard popularise le terme de postmodernisme en 1979.

<sup>286</sup> La géographie historique peut aussi être utilisée dans la formulation d'un système de la complexité telle l'utilisation de la théorie du chaos et du systémisme fondé sur ses études de géographie historique (Fliedner, 2001) mais, faute d'expertise en ce domaine, je me contenterai de la citer.

constituait le but et le point d'aboutissement de la recherche. Cela pouvait aussi prendre la forme de recueils de cartes, à l'image de l'Atlas dirigé par C. Paullin (1932). Mais la carte actuelle a aussi subi les effets des mutations de la discipline. Mutations techniques d'un côté, avec le développement de l'utilisation de SIG « historiques »<sup>287</sup> (cf. les exemples cités dans Holdsworth 2003), même s'il faut raison garder : « Le succès ou l'échec de l'application des SIG... dépend de la volonté du chercheur de ne pas renoncer aux méthodes et techniques traditionnelles appropriées à l'analyse de sources différentes. En outre, ils n'ont aucune réponse inhérente, seulement celles de l'analyste<sup>288</sup> » (Pearson et Collier, *in* Knowles, 2002, p.114). Mutations dans la conception, le rôle et le rapport à la carte ensuite. C'est le cas de la monumentale histoire de la cartographie (Harley et Woodward, 1987 sqq.). En la considérant comme texte et non pas comme miroir de la réalité, on peut selon J.B. Harley (1989) en analyser la rhétorique et par sa déconstruction, la réintégrer dans une approche humaniste refondatrice<sup>289</sup>. Le rêve de la *pictura loquens* dont il se fait l'écho suppose une remise en cause de la camisole de force (*straightjacket*) de la carte traditionnelle aux mains de cartographes dont le positivisme a encore été renforcé par l'informatique, en adjoignant l'œil de l'historien aux règles de la cartographie. Il cite l'Atlas historique du Canada (Harris, 1987) qui à côté de cartes, offre des vues cavalières et plans de villes et paysages emplis de personnes qui en font un véritable récit (Harley, 1989, p.87-88). Cela remet en cause la conception antérieure de la carte comme modèle. Il peut en aller de même pour les diagrammes et autres constructions graphiques.

Je ne puis que conclure de ces quelques arguments que le récit comme catégorie pertinente à l'analyse historique et épistémologique du discours scientifique a bien constitué un point aveugle de la recherche contemporaine et je cite une fois encore Gérard Noiriel, qui rappelle que ce genre de débat « ne change pas grand chose aux pratiques de l'immense majorité des membres de notre corporation » (2003, p.115-116) et que ce sont ces pratiques qu'il faut mieux étudier. Plus que sur les débats philosophiques qu'ils engendrent, il faut donc s'interroger sur l'intérêt que peuvent présenter le récit et le modèle dans une recherche empirique en géographie historique.

L'examen des pratiques que je vais donc maintenant mener permettra de voir que selon les temporalités, les boîtes à outil méthodologiques et l'instrumentalisation de l'histoire ne sont pas les mêmes, autour des questions suivantes :

- les relations entre le plan suivi et le temps : descente/remontée de l'histoire, enchevêtrement diachronie-synchronie, etc.
- les sources : les mêmes que les historiens ou autres, sources et littérature seconde,
- le statut de l'histoire dans la causalité.

Pour ce qui est de l'analyse du discours, c'est chez Jean-Michel Berthelot que la notion la plus opératoire a été trouvée, celle « d'intertexte référentiel à prétention probatoire systématique : « Intertexte », car, implicitement ou explicitement (notamment dans la science moderne), un texte se définit par rapport à d'autres travaux, d'autres textes, présents sous forme de notes, de citations, de

---

<sup>287</sup> Y compris chez les historiens (cf. les travaux de Jean-Luc Pinol au LAHRA, Lyon).

<sup>288</sup> « The success or failure of the application of GIS... depends on the willingness of the researcher not to forsake the traditional methods and techniques appropriate to the analysis of a diverse range of sources. Furthermore, it has no inherent answers, only those of the analyst ».

<sup>289</sup> Une cartographie humaniste et phénoménologique était déjà demandée en 1973 par D. Wood.

références, d'emprunts, d'énoncés d'appui ou de démarcation ; « référentiel » car l'ambition commune est de dire, décrire, expliquer « la réalité », aussi différents que puissent en être les définitions et les modes d'approche selon les disciplines ; « à prétention probatoire systématique » car, enfin, il ne s'agit pas seulement de séduire un auditoire, d'obtenir un succès mondain, mais de résister à l'invalidation d'une communauté savante par la production d'un corps de démonstrations et de preuves » (Berthelot, 2003, p.17), qu'il s'agisse de récits ou de modèles.

## 2.1 Albert Demangeon, *L'Empire Britannique*, 1923

Albert Demangeon (1872-1940) fut un géographe important<sup>290</sup>. Elève de Paul Vidal de la Blache, condisciple d'Emmanuel de Martonne à l'ENS de la rue d'Ulm, il publia en 1905 une thèse sur la Picardie considérée comme le modèle du genre, puis devint l'un des hommes forts de l'Ecole française de géographie. Sans cadre théorique précis, son œuvre est variée et se rattache à la géographie humaine.

Il n'a pas toujours utilisé la méthode historique mais l'a cependant fait dans deux types de textes. Dans le premier, le passé doit éclairer la compréhension du présent et concerne son doctorat sur la plaine picarde puis ses études régionales sur la Belgique, les Pays Bas et les Iles Britanniques effectuées dans le cadre des volumes de la Géographie Universelle qu'il était chargé de rédiger. C'est là que le modèle vidalien est le plus suivi, surtout dans son doctorat, qui en décalque les procédés même s'il ne le cite jamais et n'en reprend pas le style littéraire, préférant une langue plus « scientifique » et donnant à l'homme une place plus grande (Robic, 2003a).

C'est dans sa thèse secondaire sur les sources géographiques aux Archives Nationales qu'il explicite la façon dont il entend utiliser l'histoire, tout en souhaitant le divorce entre les deux matières dans le secondaire pour asseoir la place de la géographie comme science naturelle, de terrain et non de cabinet, se rapprochant là encore de la position de Paul Vidal de la Blache (cf. annexe 3). Un article de 1907 exprime le mieux sa conception de l'utilité de l'histoire.

Pour expliquer les phénomènes géographiques dont l'homme a été le témoin ou l'artisan, il est nécessaire, à l'aide de documents d'archives, d'étudier leur évolution dans le passé. Sur ce terrain, le travail du géographe et celui de l'historien se côtoient et peuvent parfois se confondre ; l'esprit seul des recherches peut alors différer : tandis que l'historien envisage les phénomènes surtout dans leur succession et s'efforce de les situer rationnellement dans le temps, le géographe s'attache à noter leur répartition et s'efforce de les situer rationnellement dans l'espace. Ainsi les documents qu'un géographe peut puiser à des sources historiques deviennent chaque jour plus nombreux à mesure que se multiplient les dépouillements, les inventaires et les publications d'archives... car l'intelligence de nombreux phénomènes géographiques est impossible, si, à l'observation de leur état présent, on n'ajoute pas le tableau de leur évolution dans le passé. De cette obligation résultera sans doute, par suite de la longueur et de la complexité de ce travail historique, la nécessité de limiter les recherches à

---

<sup>290</sup> La thèse que Denis Wolff lui a consacrée en 2005 en donne les clés de lecture jusqu'en 1925.

des étendues de territoires plus petites ou de les restreindre à l'étude approfondie de phénomènes particuliers.

Le second concerne son étude de l'Empire britannique, où il « reconstruit brillamment<sup>291</sup> les méthodes coloniales britanniques et l'installation et la mise en valeur coloniales » (Claval, 1985, p.234), dans un texte que l'auteur revendique comme relevant de géographie coloniale, où le rôle de l'histoire est plus systématique que dans les précédentes études.

Quand on veut comprendre la colonisation européenne, qui fut l'une des migrations humaines, l'une des entreprises commerciales les plus grandioses de l'époque moderne, rien n'égale l'étude de l'Empire britannique. Par la multitude des colons qu'il établit au-delà des mers, par l'intensité des échanges commerciaux qu'il fit naître, par les transformations qu'il accomplit dans l'économie et la civilisation des sociétés indigènes, il nous offre, à une immense échelle, le **tableau** d'une œuvre coloniale (p.v).

La table des matières (cf. annexe 4) montre une organisation en trois temps : le premier porte sur la formation de l'Empire et présente donc un caractère historique évident ; le second traite des liens entre colonisation et civilisation britannique et mêle l'étude des moyens de cette colonisation (transports, irrigation, capitaux, enquête scientifique), les types de colonisation (pays chauds opposés aux pays tempérés) et la civilisation (vie matérielle sociale et politique) qui en résulte<sup>292</sup>. La troisième partie étudie les problèmes impériaux, entre quête d'unité politique et économique, analyse des Dominions et de l'Inde, pour s'achever sur l'analyse des nationalisme et nationalités indigènes.

Il ne s'agit ni d'une remontée ni d'une descente dans le temps, mais d'une approche qui se veut globale où l'histoire est intégrée dans un exposé où la géographie est associée à d'autres sciences sociales pour expliquer l'Empire. Le terme de tableau qui figure dans l'extrait ci-dessus (souligné par moi) met bien l'accent sur l'idée d'unité temporelle et spatiale : l'Empire a certes une genèse et a connu des événements dont le texte rend compte, mais le tout forme un ensemble cohérent, une « œuvre ». Cela diffère par exemple de la notion de « personne » accolée à la France dans le Tableau de Paul Vidal de la Blache, car le tableau d'Albert Demangeon est inséré dans un temps long où existe un « avant l'Empire » et où existera un « après l'Empire ». La prospective n'est ainsi pas absente de son texte :

Construction politique, édifice économique, association de nations, tout semble si grand et si cohérent dans l'Empire britannique que l'idée de sa puissance et de sa solidité est la première qui s'impose à l'esprit. Pour songer à des faiblesses et à des fissures, il faut se rappeler le souvenir des autres empires dont les historiens nous ont décrit la grandeur et la décadence... Il est vain de chercher à lire dans l'avenir. Mais, après avoir au cours de ce livre analysé les conditions d'existence de l'Empire, il est permis de dégager des faits les influences qui peuvent limiter sa force ou troubler sa vie (p.263-264).

Le statut du temps est donc ambigu. En effet, la notion de tableau infère une écriture fondée sur la description et donc sur l'utilisation du présent alors que l'utilisation de la chronologie repose sur la

---

<sup>291</sup> Les comptes rendus en furent d'ailleurs élogieux (Wolff, 2005, p.580).

<sup>292</sup> L'idée de civilisation remplace ici celle de culture chez Carl Sauer, mais autant l'un insiste sur les différences, autant l'autre insiste sur les ressemblances.

narration et donc sur l'utilisation de temps différents. La citation suivante montre clairement cette ambiguïté, car si la description du caractère des deux types de peuples étudiés se fait au présent dans une sorte de vision intemporelle, l'exposé de l'analyse de leur « contact » recourt explicitement à une chronologie linéaire en utilisant le passé.

Aucun sujet n'apport matière plus riche et plus ample à la géographie coloniale, entendue vraiment comme une discipline indépendante. Il ne s'agit ni de raconter la conquête, ce qui est la tâche de l'historien, ni de décrire les pays, ce qui est la tâche de la géographie régionale. Il s'agit, avant tout, d'étudier le contact des deux types de peuples appelés à s'associer dans une colonie : l'un avancé, pourvu de capitaux et de moyens matériels, en quête de richesse nouvelle, mobile dans l'espace, ouvert à la notion de l'entreprise, de l'aventure, de l'inconnu et de l'exotique ; l'autre isolé, replié sur lui-même, fidèle à d'antiques modes de vie, aux horizons bornés, mal équipé en armes et en outils. La recherche consiste à expliquer comment le peuple colonisateur a procédé pour exploiter son domaine, pour créer de la richesse, pour dominer et utiliser les indigènes, et comment le pays colonisé, en vertu de sa nature physique et de l'état de civilisation de ses habitants, a réagi au souffle de l'esprit nouveau. Dans le large cadre de la géographie humaine, on se propose ainsi de montrer comment, sur un théâtre à la fois très particulier et très divers, un groupe d'hommes a su mettre en œuvre ses facultés d'invention, d'adaptation, d'acclimatation et de propagation (p.v-vi).

L'étude du plan confirme cette posture double et délicate. La première partie de l'ouvrage est historique et s'achève sur un tableau géographique, dans un complet renversement par rapport au célèbre *Tableau* de Paul Vidal de la Blache (alors qu'il avait rédigé son tableau de la France - à la fin du 18<sup>e</sup> siècle lui avait-il été demandé - pour servir d'introduction à une étude historique rédigée par un autre, Albert Demangeon clôt sa propre étude historique par un tableau de la situation contemporaine de l'Empire). En revanche, la logique des parties suivantes intègre l'histoire dans un cheminement qu'elle organise selon des pas temporels eux aussi différents (ainsi dans la 3<sup>e</sup> partie, la dimension historique est davantage centrée sur le 20<sup>e</sup> siècle). Des pauses temporelles sont parfois ménagées, comme dans le paragraphe 1.2.4 « Où en est l'expansion britannique vers le début du XVII<sup>e</sup> siècle ? ».

Quand l'histoire est abordée, elle est vue comme linéaire et l'approche se rattache au futurisme :

Un moment vint où les établissements tropicaux ne purent s'en tenir à leurs côtes ; la défense de la position commerciale fit de la domination de l'arrière-pays une nécessité ; de progrès en progrès, l'avance à l'intérieur devint une prise de possession. Cette extension territoriale ne procéda pas d'un plan déterminé à l'avance ; elle suivit les circonstances (p.35).

Cette linéarité est fonction de l'esprit commerçant des Britanniques, fondement de leurs actions : « en conquérant son Empire, elle ne songeait guère qu'à développer son commerce. Mais, pour protéger ce commerce, elle a dû étendre ses conquêtes » (p.266).

On retrouve évidemment l'origine géographique de l'auteur dans l'attention portée à la situation insulaire (1.1.2), aux routes maritimes (1.2), à l'étude de la répartition des colonies (1.3, 1.4) qui culmine avec le chapitre 1.5, « La structure géographique de l'Empire britannique » qui analyse successivement son étendue et sa population, le rôle de la mer, les positions littorales, les stations

navales, enfin les communications océaniques et interocéaniques. On trouve aussi la patte du géographe dans les typologies qu'il propose : colonies d'exploitation contre colonies de peuplement, colonies de pays chauds et de pays tempérés avec des sous-types. Toutefois, l'organisation de l'ouvrage n'est pas fondée sur la géographie. Elle fait appel à l'économie<sup>293</sup>, qui fonde selon Albert Demangeon la démarche impériale : pour lui, l'esprit colonial repose sur l'esprit commercial et la révolution industrielle surtout même s'il étudie aussi l'esprit d'indépendance nationale : « La vocation coloniale est fille de l'esprit commercial » (p.3). « La puissance des moyens matériels ne suffit pas à faire vivre une colonie. Le plus souvent l'enquête méthodique, la recherche scientifique doivent précéder l'exploitation matérielle pour l'éclairer et l'orienter » (p.107). L'insistance sur le poids du commerce provient des travaux qu'Albert Demangeon avait effectués dès 1909 pour le volume de la Géographie Universelle qu'il devait consacrer aux Iles Britanniques : « votre idée de commencer l'étude de la vie britannique par le commerce me semble très juste » lui écrivait Paul Vidal de la Blache dès 1911 (cité in Wolff, 2005, p.443).

Elle fait aussi appel à la science politique, particulièrement la 3<sup>e</sup> partie où les côtés plus sombres de la colonisation ne sont pas entièrement occultés : le paragraphe 2.2.2.2 porte ainsi sur « la disparition des races indigènes et l'appropriation du sol par le colon » et « la question des races » et l'Islam sont discutés en 3<sup>e</sup> partie. « On assiste dans l'Inde au lent travail qui prépare une solidarité nationale en face de la domination de l'Europe » (p.250).

Elle fait enfin appel à une sociologie rudimentaire, fondée sur une sorte de nomenclature. Son analyse de « La civilisation britannique » (p.139-166) distingue les éléments de la vie matérielle (l'alimentation, le vêtement et l'habitation, les sports), sociale (la langue anglaise et la religion) et politique (le *self government*, les fédérations de colonies). Le paragraphe 3.3.2.3 porte sur « Le contact des indigènes et des Européens ». Seuls les groupes sont étudiés, pas les individus, car « c'était là la leçon essentielle de la discipline conçue à la manière d'Albert Demangeon, qui s'alignait sur ce point sur la sociologie de Durkheim » (Claval, 2005, p.59).

L'analyse de la bibliographie montre cet éclectisme. Elle comporte 70 titres (choisis entre les très nombreux ouvrages lus par l'auteur) dont de nombreux livres récents se trouvaient à la bibliothèque du Musée de la Guerre. Sur ces titres, 14 sont écrits en français, 2 en allemand et 54 en anglais. 22 sont parus entre 1918 et 1923 et 14 avant 1900. Beaucoup de textes d'histoire, d'économie, de politique. Les ouvrages de géographie ne sont qu'au nombre de trois, deux de géographie historique anglaise de la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>294</sup> et un article français<sup>295</sup>. Les autres français cités sont P. Leroy-Beaulieu, Victor Bérard et J. Duval<sup>296</sup>.

Toutefois, si l'organisation n'est pas géographique, des « réflexes » géographiques peuvent être repérés<sup>297</sup> : « Cette colonisation ne rencontre pas partout les mêmes conditions géographiques, ni les

---

<sup>293</sup> Paul Claval affirme que l'accent porte « sur les logiques économiques plus que l'évolution » (Claval, 1985, p.234).

<sup>294</sup> LUCAS Ch., 1887, *Introduction to a Historical Geography of the British Colonies*, Oxford, Clarendon Press, xii-142 p.  
LUCAS Ch., 1886-1916, *Historical Geography of the British Colonies*, 12 vol., Oxford, Clarendon Press.

<sup>295</sup> Maurice Zimmermann, 1908, La colonisation européenne dans le monde, *Revue de Géographie*, p.629-689.

<sup>296</sup> LEROY-BEAULIEU P., *Les nouvelles sociétés anglo-saxonnes*, Paris, Colin, 1901 et *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, Colin, 1902, 2 vol. ; BERARD V., 1901, *L'Angleterre et l'impérialisme*, Paris, Colin, 382 p. ; DUVAL J., 1862, *Histoire de l'immigration européenne, asiatique et africaine au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Guillemin, 496 p.

<sup>297</sup> Contrairement à ses ouvrages destinés à la Géographie Universelle, Albert Demangeon n'a pas parcouru avec une certaine avidité les espaces sur lesquels il écrivait (faute de temps et de moyens ou parce que son propos ne le demandait pas ?). Il reste là un géographe en chambre (comme d'autres de son temps).

mêmes problèmes à résoudre, ni les mêmes peuples à dominer, ni les mêmes ressources à exploiter » ce qui justifie la typologie proposée qui distingue les colonies d'exploitation des colonies de peuplement, « deux formes originales de civilisation » (p.111). Toutefois, « Dans l'idée qu'on se fait de lui, il semble que trois notions dominent, inéluctables parce qu'elles dérivent à la fois de sa répartition géographique et de sa composition humaine : la notion de distance, la notion d'hétérogénéité, la notion d'ubiquité » (p.263-264). De fait, les colonies ont beau être dispersées, « d'un bout du monde à l'autre, elles se ressemblent par les formes de leur vie matérielle et de leur vie morale ; une même civilisation les rapproche et les relie les unes aux autres » (p.139), fondée sur la langue, les aspirations religieuses et les mêmes institutions politiques... car la proximité géographique gomme les particularismes : « en vertu de cette force, toutes les cellules de même civilisation fixées sur la même terre tendent à s'associer politiquement » (p.163) même s'il existe des « éléments de dissidence » (p.169). « L'Empire britannique, issu d'une île et fondé sur le commerce, puise sa force dans la mer, ce chemin universel qui relie entre elles ses dépendances. La mer forme le lien commun, la matière essentielle de tout ce qui est britannique<sup>298</sup> » (p.87). Il reprend Halford Mackinder pour l'expansion maritime à l'abri dans son île (au contraire de la France). La suprématie navale est le ciment de cet ensemble, dans le cadre de l'alliance avec les Etats-Unis.

Autre « réflexe » géographique, un certain déterminisme. « En fondant ses colonies, la Grande-Bretagne les a marquées de l'empreinte de son génie » (p.91). Ce génie se traduit par une « haute civilisation » qui discipline et asservit les choses. « Elle avait donné un type de civilisation progressive, élaboré par une âpre lutte contre la nature : la nature était asservie au bien-être de l'homme » (p.91) puis identique dans l'esprit de la colonisation. Adaptation, assimilation « pionnier de la civilisation européenne » (p.92). La colonisation, c'est l'inoculation « des ferments de vie préparés dans les serres chaudes de l'Europe » (p.93). De la même manière, c'est selon Albert Demangeon l'isolement et la différence entre les climats tempéré et tropical qui auront comme conséquence « ...inévitabile que ces peuples, se haussant peu à peu au niveau des Européens, revendiquent leur droit à un développement autonome » (p.264).

Le vocabulaire est très actif, les termes de lutte, énergie, ferments, pression et progrès se retrouvant régulièrement pour expliquer cette puissance coloniale : « C'est sous la pression du marché universel que l'Angleterre est devenue le pays des inventions. La révolution industrielle a commencé dans une industrie issue du commerce colonial » (p.12). Ce vocabulaire relève du vitalisme (comme principe distinct de l'âme et des propriétés physico-chimiques du corps qui gouverne la vie des individus) (cf. H. Bergson). Un exemple frappant : « Comme le peuplement anglo-saxon de l'Irlande, le peuplement britannique de l'Amérique du Nord avait puisé sa force de vie dans les troupes d'émigrants, que les conditions de l'économie rurale chassaient de Grande-Bretagne » (p.55). D'autres encore : la puissance capitaliste est une « réserve d'énergie... pour alimenter les grandes entreprises d'où sortiront de nouvelles richesses » (p.103). « Ainsi, pour garder sa cohésion, l'Empire doit être fort » (p.266). Au 19<sup>e</sup> siècle, « l'émigration fonctionne toujours comme une fonction naturelle de l'organisme britannique » (p.60). Les Etats-Unis sont un « creuset » (p.64) qui assimile les nouvelles populations.

---

<sup>298</sup> Là encore l'idée lui est venue tôt : « la mer fait en somme l'unité de votre volume » affirmait Paul Vidal de la Blache dans une lettre de juin 1911 (citée in Wolff, 2005, p.443).

Nous sommes ici dans le régime d'historicité moderne, fondé sur l'idée de progrès où le passé est situé à un niveau inférieur au présent et à ce qu'apportera l'avenir. Cette hiérarchie temporelle est transposée dans l'espace avec l'idée qu'il faut qu'une civilisation soit suffisamment avancée pour se projeter à l'échelle du monde. La Grande-Bretagne est ainsi décrite comme « le type le plus complet d'un pays colonisateur » (p.3). La colonisation britannique est un fait national et un fait universel, avec un lien viscéral entre la Grande-Bretagne et ses colonies. « Aucun pays n'a plus de son âme et de son corps au-delà des mers » (p.vii). Cela exerce une influence sur les migrations, la politique mondiale : « peu de nations contribuent aussi largement à l'entretien et à l'accroissement du patrimoine humain » (p.viii).

On peut adhérer à l'hypothèse d'Olivier Orain selon qui « le texte géographique classique se devait d'être écrit de façon à instituer, autant que faire se peut, un sentiment d'immersion dans les 'réalités géographiques' » (Orain, 2000, p.98), qui créent des dispositifs d'écriture particuliers fondés sur la transparence du texte, qui ne doit pas comporter de références intertextuelles, les paratextes. Les citations sont rares, les renvois ou les notes aussi. Ainsi, alors que sa thèse offrait au lecteur 141 tableaux, figures, photographies et cartes (Robic, 2003a, p.97), cet ouvrage en est plutôt avare et reste fondé presque exclusivement sur le texte. L'écriture d'Albert Demangeon est conçue pour faire « oublier la médiation du langage » (Robic, 2003a, p.101). Elle est sans fard, sans caractère littéraire, mais très efficace.

## 2.2 Roger Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français*, 1934

Il est, avec Marc Bloch et Gaston Roupnel, un des premiers à avoir compris que les paysages agraires constituaient un des traits majeurs de l'espace (Bloch, 1931 ; Roupnel, 1932). Leurs limites se montrent remarquablement stables dans le temps : celles entre bocage et campagnes n'ont pratiquement pas changé depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le danger, avec des durées si longues, c'est évidemment d'aller d'un extrême à l'autre. Au début des années 1930, beaucoup – par exemple Roupnel -, fidèles en cela aux idées de Meitzen, considèrent les paysages agraires comme des marqueurs ethniques, chaque peuple étant déjà associé à une forme particulière de disposition de l'habitat et d'organisation des terroirs au sortir de la préhistoire (Meitzen, 1895). Roger Dion, rejoignant sur ce point Marc Bloch, est un des premiers à réagir contre cet allongement injustifié des temporalités du paysage. Il montre, dès le milieu des années 1940, que c'est vers le Moyen Age qu'il convient de se tourner pour comprendre la genèse des environnements dans lesquels nous vivons encore (Dion, 1946) (Claval, 2005, *in* Boulanger et Trochet, p.50).

Roger Dion est un géographe particulier, à la fois à l'intérieur du paradigme vidalien et à l'extérieur du groupe des « vidaliens ». Sa carrière fut en effet plutôt solitaire, en dehors des cercles de la reproduction du « modèle », le Collège de France étant en effet à la fois le lieu où tout universitaire un

tant soit peu ambitieux rêve de finir sa carrière et un lieu à l'écart des jeux de pouvoirs de l'université (bien qu'il soit situé en face de la Sorbonne...) <sup>299</sup>.

Dans l'ouvrage qui nous occupe, publié peu après son doctorat, Roger Dion utilise pleinement les ressources des archives nationales, qu'il s'agisse des rapports des intendants, des mémoires de sociétés d'agriculture, des enquêtes, pour produire ce qu'il nomme « le testament de l'ancienne France rurale » (p.4). Ses sources sont tant Arthur Young <sup>300</sup> en qui il voit un témoin plutôt objectif (il repousse les critiques qui lui ont été opposées) que le cadre juridique et mental dans lequel l'agriculture était organisée et qui pour lui est essentiel pour comprendre la forte permanence des paysages agraires observée en France depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle.

L'intertexte suit la même démarche qu'Albert Demangeon : peu de notes, pas de bibliographie, peu de références en dehors d'un récit qui se déroule simplement, « de plain-pied » pour reprendre l'expression d'Olivier Orain. En l'absence de bibliographie, seules les notes de bas de page indiquant ses sources, qui sont à 80% premières (archives ou mémoires divers de la fin du 18<sup>e</sup> ou du 19<sup>e</sup> siècles). Les multiples citations latines (Caton, Varron, Tacite, Columelle) témoignent en revanche de l'éducation classique que reçut l'ancien normalien qu'il était. Les auteurs contemporains cités sont Marc Bloch (à plusieurs reprises), Gaston Roupnel (une fois), G. Millet, John Frödin (sur la Suède), A. Nordon, L. Aufrère et sa thèse et deux érudits locaux ( ?) des années 1910 (Henri Sée <sup>301</sup>, A Massé), et l'historien Numa Fustel de Coulanges. Les thèses du début du 20<sup>e</sup> siècle sont citées : Jules Sion (souvent), Albert Demangeon, Raoul Blanchard (la Flandre), Antoine Vacher, tout comme celles de la génération suivante : Pierre Deffontaines et Daniel Faucher. Si Gaston Roupnel n'est cité qu'une fois, c'est peut-être parce qu'il s'agit plus d'un essayiste que d'un « scientifique » et que sa vision conservatrice « nourrie des stéréotypes à la mode sur les permanences ethniques, la métaphysique de l'Ame paysanne et du Destin » (Noiriel, 2003, p.131) est suspecte pour Roger Dion, alors que les travaux de Marc Bloch sont plus aisément transposables car ils représentent une caution scientifique bien plus fiable. La citation liminaire de Paul Claval demanderait donc à être nuancée.

Le texte relève essentiellement du récit. Sur 23 figures, 16 sont des reproductions de cartes du 18<sup>e</sup> siècle (du 1/45 000<sup>e</sup> au 1/6 000<sup>e</sup> environ), 3 des photographies aériennes obliques et la dernière une photographie zénithale, non datées. Seules 3 cartes ont été élaborées par Roger Dion : la première sur la limite entre openfield et enclos en France d'après Arthur Young, la seconde sur la population éparsée et agglomérée des départements d'après le recensement de 1891, la dernière sur la répartition des bois domaniaux par département en 1910.

Roger Dion ne remonte pas le temps mais propose une analyse fondée essentiellement sur des sources de la fin du 18<sup>e</sup> siècle qui est présenté comme l'apogée finalement d'un paysage et d'un système agraire qui serait le fondement de celui qui subsiste sous ses yeux au début des années 1930 malgré la révolution agricole du 19<sup>e</sup> siècle. Il recherche ainsi une sorte de matrice première, mais la lecture du texte montre que les causes qu'il met en avant sont souvent plus anciennes que le 18<sup>e</sup> siècle (les coutumes et les règles) et que les formes sont quant à elles aussi parfois bien plus

---

<sup>299</sup> Il en est d'ailleurs allé de même pour Jean Brunhes et Maurice Le Lannou, deux des trois seuls autres géographes nommés au Collège de France. Seul Pierre Gourou exerça une réelle influence sur la géographie « académique » tropicale.

<sup>300</sup> Agriculteur et agronome britannique (1741-1820), la relation de son voyage en France entre 1787 et 1789 le rendit célèbre.

<sup>301</sup> Actif dans les *Annales de Bretagne* des années 1930.

anciennes. Le recours aux descriptions des auteurs latins qui éclairent le texte n'est de ce fait pas très cohérent avec son propos qui consiste en une sorte d'arrêt sur le paysage du 18<sup>e</sup> siècle et que donne à voir la carte de synthèse effectuée...

Cela se rapproche de la géographie rétrospective dont il donnera la définition ultérieurement, mais pas totalement, car le but est peut-être plus encore d'explicitier le paysage du 18<sup>e</sup> siècle que celui de 1934. Ce paysage est-il « idéal » ? On pourrait le penser à lire la conclusion : « ...nous nous retrouvons face à cette évidence : deux civilisations agricoles, l'une septentrionale, l'autre méridionale, ont imprimé au paysage rural de la France des caractères fondamentaux que l'agriculture scientifique moderne n'a pas encore réussi à effacer » (p.149).

Les facteurs explicatifs proposés par le texte se démarquent clairement du déterminisme physique, même si en conclusion, Roger Dion revient sur l'intérêt à faire de la géographie physique « intelligente » et non une sorte de géologie superficielle. « La part de l'homme dans la formation du paysage rural, c'est, avant tout, l'aménagement des terroirs agricoles suivant un certain plan, qui régit non seulement la forme et la disposition des champs mais aussi la répartition de l'habitat lui-même » (p.1).

Ce déterminisme ressurgit toutefois parfois, quand, pour contrer le déterminisme de l'histoire, il recourt à celui de la géographie physique (climatologie et pédologie) pour expliquer « les variétés régionales de l'économie rurale du Nord » en un complet renversement de la théorie qui veut que l'histoire soit le moyen utilisé par les géographes pour échapper au déterminisme du milieu !

Une fois la structure du terroir inscrite sur le sol, une fois les tenures individuelles fragmentées en petites parcelles et dûment réparties dans les trois soles, une fois les maisons scellées au bloc du village, l'assolement forcé, la vaine pâture et toutes leurs conséquences prennent, en quelque sorte, un caractère fatal.

Le vieil édifice peut cependant offrir une résistance fort inégale suivant les caractères du climat auquel il est soumis et la nature du terrain sur lequel il s'appuie (p.95).

H.J. Fleure fit un compte rendu<sup>302</sup> des travaux de Dion (dans la version réduite d'un article de 1936 qui en reprend les arguments essentiels) sur la géographie historique des structures agraires (*rural settlement*) et souligna la moindre importance du rôle de l'environnement, le rôle de la coutume, l'apport de l'assolement triennal et de l'openfield par les Francs (parallèle à l'hypothèse de l'arrivée de ce système en Angleterre par les Anglo-Saxons), même si ces hypothèses ne sont pas unanimement acceptées dans les deux pays mais en accord avec August Meitzen (1895) qui en voyait l'origine entre l'Elbe et la Weser. H.J. Fleure loue l'utilisation de l'ouvrage de Marc Bloch et achève son compte rendu en rappelant que Roger Dion indiquait la présence de champs en quadrature dans les espaces méditerranéens et dans les régions devenues celtiques de Grande-Bretagne, que des travaux d'Elwyn Davies étaient alors en train de corroborer, ce qui ouvrait selon lui la perspective « d'une compréhension de la véritable géographie historique des structures rurales<sup>303</sup> » (Fleure, 1938, p.165).

---

<sup>302</sup> *Geographical Review*, 1938, vol.28, n°1, p.164-165.

<sup>303</sup> "an understanding of the real historical geography if rural schemes"

Mais Roger Dion n'a pas continué dans cette voie, travaillant sur la vigne et le vin<sup>304</sup> et de nombreux autres sujets (nous avons vu dans le chapitre précédent sa rencontre restée sans suite avec H.C. Darby). Il a proposé une approche particulière du temps, celle de la géographie rétrospective<sup>305</sup>. Celle-ci part du présent et ne considère que ce qui peut avoir de l'intérêt pour le présent. Elle gomme donc des pans entiers du passé et conforte l'idée d'une inéluctabilité de l'évolution des phénomènes analysés (les bifurcations possibles ou les culs de sac sont omis). D'un autre côté elle a permis une interaction importante avec l'Ecole des Annales (autour des notions de vie quotidienne et de conditions matérielles).

### 2.3 Herbert J. Fleure

Herbert J. Fleure peut être considéré comme l'héritier d'une période où les partitions disciplinaires n'étaient pas encore figées et dont il refusa d'embrasser les frontières tout au long de sa carrière. Il fut donc un passeur à titre personnel et dans les méthodes de recherche qu'il instilla à ses élèves. De fait, pour lui, géographie, anthropologie et archéologie ne sont pas séparées. Deux textes rendent compte de son approche. Le premier est un article paru dans les *Annales de géographie* en 1917 sur les régions humaines, où il réfute le déterminisme du milieu : « l'homme n'est pas fatalement la créature, le produit du milieu » (p.161). Pour déterminer les régions du monde, un critère est pour lui essentiel, l'énergie qui meut l'homme (en dehors de la nutrition et la reproduction, partout présentes), celle de « l'accroissement du bien être ». Le « degré d'efficacité du travail humain » permet de distinguer six types de régions (présentées dans un tableau récapitulatif p.169) : régions de débilitation (où le milieu règle, en mal), régions de la faim (le milieu règne, mais les apports extérieurs et la colonisation les modifient, au détriment des autochtones), les régions d'accroissement de bien être (aux conditions naturelles aimables qui permettent la création de richesses et l'essor de la culture, et attirent des migrants, qui sont finalement assimilés), les régions d'effort (des efforts sont nécessaires pour dompter la nature ; là où ils sont pénibles cela crée des empires et forme des régisseurs qui s'exportent), les régions de difficulté durable (longtemps exportatrices d'hommes, elles peuvent devenir néo-techniques (cf. Geddes), régions de nomadisme (trafics, dont celui des idées et l'éthique du christianisme, grandes migrations). Pour toutes ces régions, depuis des millénaires la mer joue le rôle de trait d'union. Ces régions ont des frontières non linéaires, avec des « zones de contact », urbaines aujourd'hui. H.J. Fleure utilise les recherches sur la préhistoire. Les régions sont des ensembles où « la somme de l'élan vital des citoyens fait un total, un élan social très considérable, parce qu'il résume tout ce que les habitants ont de commun » (p.172). C'est l'unité dans la diversité, à une échelle moyenne. Il voit dans la régionalisation des universités françaises un bon début pour recréer des régions plus « naturelles » que les découpages politiques de type département, tout comme la création privée de l'université du Pays de Galles, reconnue plus tard par

---

<sup>304</sup> Plus qu'un désir profond, c'est la mise au point d'un cours de préparation à l'agrégation qui l'y aurait conduit.

<sup>305</sup> Dans le sens français et non celui de la britannique Eva G.R. Taylor qui y voit la conjonction de l'histoire de la géographie, de la géographie des grandes découvertes, et la reconstruction des géographies régionales et générales des périodes successives (*Geography*, 1932, p.42). Cette large différence de définition montre une certaine étanchéité des travaux menés dans les deux pays.

l'Etat, « Elle s'est donnée en première ligne la tâche d'exprimer la tradition galloise » (p.173) à travers des études dans de nombreuses disciplines tendues vers ce but commun, à la fois intellectuel et social (améliorer la vie des habitants de la région). Il rapproche cela de ce qu'ont déjà engagé les universités de Nancy, Rennes, Grenoble et Montpellier. « Quand on travaille en suivant une idée d'ensemble, on a la chance d'éviter une fragmentation dangereuse » (p.174). L'idée régionale sert ici à dépasser les conflits politiques.

Sa posture prend très clairement en charge le temps long, plus long encore que celui de Braudel car il puise ses racines dans la préhistoire. Ce temps long connaît des changements (migrations, colonisation, commerce) et est appuyé sur les conditions naturelles (vues comme immuables). Il met parallèlement ce temps long au service du présent et plus encore du futur, puisqu'il envisage la recherche ici comme un moyen de parvenir à l'amélioration de la condition de ses contemporains. Nous sommes bien dans le futurisme.

Tel n'est pas le propos de la collection qu'H.J. Fleure a dirigée avec Harold Peake<sup>306</sup>, forte de dix ouvrages qui retracent l'évolution de l'humanité. Intitulée Les Couloirs du Temps (*The Corridors of Time*), les volumes portent les titres suivants : 1. Apes and Men ; 2. Hunters and Artists ; 3. Peasants and Potters ; 4. Priests and Kings (Yale UP, 1927) ; 5. The Steppe and the Sown (Yale, 1928, 160 p.) ; 6. The Way of the Sea (1929) ; 7. Merchant Venturers in Bronze (1931) ; 8. The Horse and the Sword (Oxford, Clarendon Press, 1933) ; 9. The Law and the Prophets (Oxford, Clarendon Press, 1936)<sup>307</sup>. On y retrouve certes la même entrée par le temps long et son intérêt pour la préhistoire, mais cette fois-ci au service d'une géographie historique de l'humanité. Le dixième et dernier tome, publié dix ans après la mort d'Harold Peake est intitulé Temps et lieux (*Times and Places*, 1956). Malgré son titre, il ne présente pas une synthèse des volumes précédents mais plutôt un résumé de l'histoire de l'humanité depuis les âges glaciaires à la fin de l'âge de pierre et au-delà, qui tient compte des progrès de la géographie physique (glaciations etc.) et de la préhistoire : la première partie « tente de présenter un aperçu du travail récent sur l'homme pendant le vieil âge de pierre<sup>308</sup>... » (p.vii) et appartient encore au régime d'historicité moderne : « Les contacts entre cultures ont en général conduit à des progrès<sup>309</sup> » (p.33). L'ouvrage est divisé en deux parties, la première consacrée à l'évolution de l'Homme et la seconde à l'évolution culturelle des grandes régions du monde<sup>310</sup>.

L'intertexte suit une démarche encore plus sobre que celle d'Albert Demangeon ou de Roger Dion : Aucune conclusion, aucune note de bas de page, seulement « Une sélection d'études pour approfondir<sup>311</sup> » p.320-322, avec de 3 à 13 références par chapitre. Y figurent Pierre Gourou, *Les pays tropicaux*, 1947, Ferdinand von Richtofen, *China*, 1882, et surtout des paléologues, préhistoriens (l'Abbé Breuil). Un index des noms clôt l'ouvrage. Le récit se déroule simplement.

Le temps est vu comme relativement linéaire, tel événement donnant lieu à tel autre qui a telle conséquence comme le montrent les deux citations suivantes :

---

<sup>306</sup> 1867-1946, archéologue amateur éclairé et président du Royal Anthropological Institute (1926-28).

<sup>307</sup> 1. Singes et Hommes 2. Chasseurs et artistes 3. Paysans et potiers 4. Prêtres et rois 5. La steppe et les semailles 6. La voie maritime 7. Marchands aventuriers de l'Age de bronze 8. Le cheval et l'épée. 9. La loi et les prophètes.

<sup>308</sup> "attempts a broad sketch of the work of recent years on man in the Old Stone Age..."

<sup>309</sup> "Contacts of culture generally lead to advances"

<sup>310</sup> 1. The evolution of man 1.1 Concerning the ace ages and man 1.2 The hunters of the later old stone age. 1.3 The aftermath of the old stone age. 2. SW Asia, N Africa, The European Mediterranean Lands, India, China, SE Asia and the Pacific, Africa South of the Sahara and of Ethiopia.

<sup>311</sup> "A selection of studies for further reading"

Les luttes pour le pouvoir et la décadence intérieure ont conduit au déclin de Bagdad, et, plus tard, la grande invasion mongole des 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles a mené l'Asie du Sud-Ouest au bord de la ruine. Les systèmes d'irrigation se sont dégradés et il a été très difficile de les réhabiliter même avec les techniques d'ingénierie du 20<sup>e</sup> siècle<sup>312</sup> (p.113).

Le déclin des villes romaines d'Europe de l'Ouest pendant les Ages Sombres a déjà été mentionné. Les organisations féodales médiévales se sont progressivement transformées en de plus vastes unités et les menaces des Vikings ont corrélativement diminué, tandis que les possibilités d'échange avec les civilisations musulmanes s'élargirent grâce à la diminution de la peur, et, dans une bien moindre mesure, des préjugés... Les villes commencèrent alors à reprendre leur croissance<sup>313</sup> (p.216).

Réduire le texte à une approche déterministe serait faire injure aux multiples précautions oratoires dont H.J. Fleure entoure son texte, où figurent de nombreuses hypothèses, à commencer par celle qui en fonde l'organisation :

La conviction des auteurs en compilant les *Couloirs* est que l'Asie du Sud-Ouest était la région où l'homme a effectué le pas en avant de la dépendance à la chasse et à la cueillette vers la production de nourriture par la culture de céréales, à laquelle il a bientôt ajouté l'élevage d'animaux domestiques... Il a donc été tenté dans la seconde partie de ce livre de tracer la diffusion de cette production de nourriture dans de nombreuses régions et de suivre la vie dans ces régions depuis leurs débuts selon un aperçu sommaire. Les Amériques dont les problèmes sont très différents n'ont pas été incluses dans l'exposé<sup>314</sup> (p.vii).

On ne peut parler des débuts de l'agriculture qu'en termes de possibilités<sup>315</sup> (p.82)

Quelle que soit la vérité à ce propos, il semble que la phase de désordre général se soit achevée et que la 3<sup>e</sup> dynastie d'Ur prenne le pouvoir pour un temps...(p.102)

Une telle entreprise n'a plus jamais été tentée par des géographes. Il existe de grands projets sous l'égide d'historiens et préhistoriens comme par exemple l'histoire de l'Afrique sous l'égide de l'UNESCO, mais l'ampleur même de la tâche la rend impossible pour des individus isolés. La géographie de la préhistoire reste elle-même très peu explorée, alors que les contacts se sont multipliés avec les archéologues, comme le montre l'essor de la géo-archéologie dont nous nous sommes fait l'écho.

---

<sup>312</sup> "Struggles for power and internal decay led to the decline of Baghdad, and, later, the great Mongol invasion of the twelfth and thirteenth centuries brought south-west Asia very near to final ruin. Irrigation systems decayed and have been very difficult to rehabilitate even with twentieth century engineering skill"

<sup>313</sup> "The decline of Roman towns in western Europe during the Dark Ages has already been mentioned. Medieval, feudal organizations gradually developed into larger unities and the menaces from Norsemen correspondingly diminished, while possibilities of exchange with the Islamic civilizations were opened up by diminution of fear, and, to a slight extent, of prejudice... Towns then began to grow again"

<sup>314</sup> "It has been the writers' belief in compiling the 'Corridors' that south-west Asia was the region in which man made the step forward from dependence in hunting and collecting to food production by cereal cultivation, and to this the keeping of domestic animals was soon added... In Part II of this book therefore the attempt has been made to trace this spread of food production into a number of regions and to follow life in those regions in very broad outline from that beginning onwards. The Americas with their largely distinct problems have not been included in the survey"

<sup>315</sup> "of beginnings of cultivation one can speak only in terms of possibilities"

## 2.4 Marcel Roncayolo, *Les grammaires d'une ville*, 1995

L'ouvrage que Marcel Roncayolo a tiré de son doctorat d'Etat soutenu en 1981 est intéressant à plus d'un titre. D'abord par sa date de publication, 1995, qui reflète l'ambivalence de la visibilité de ce géographe qui a certes dirigé le dernier volume de l'Histoire de la France urbaine de Georges Duby, mais a eu d'un autre côté bien plus de facilités à publier en Italie qu'en France<sup>316</sup>. Sa position institutionnelle a elle-même été marginale jusqu'à la dernière partie de sa carrière où il fut successivement directeur-adjoint de l'ENS-Ulm, directeur d'études à l'EHESS, professeur à Paris 10 et directeur de l'Institut d'Urbanisme de Paris. S'il eut des élèves<sup>317</sup>, il n'a pas créé de véritable école.

Cet ouvrage est aussi intéressant dans son double rapport au temps. Le temps étudié d'abord. Cette étude s'attache à une période de « commencement relatif au cours duquel le Marseille contemporain prend sa forme » (p.11) mais sans que ce dernier temps ne soit étudié, comme peut le faire une étude de géographie historique rénovée qui évite la géographie rétrospective et ne met pas le passé au service du présent et s'en garde même bien soigneusement : « un ouvrage daté, donc et présenté comme tel : on comprend mieux, peut-être, son seul avantage, celui d'échapper à la pression de l'actualité, à l'extrapolation toujours dangereuse entre le moment et la longue durée. Faire réfléchir plutôt que présenter une carte des solutions » (p.15). Deuxième rapport au temps, celui du temps intellectuel, grâce au délai de quatorze ans entre la soutenance du doctorat et la publication qui offre un « ouvrage daté » dans un autre sens, celui d'un « livre situé dans son moment et dans le champ intellectuel que j'avais alors personnellement choisi. Une lecture à distance à la fois de thèmes urbains et d'une ville » (p.9).

Cet ouvrage est enfin intéressant par le contraste qu'il montre avec les textes étudiés précédemment qui marquent bien le passage à une autre géographie dans un autre régime d'historicité et avec un autre type d'écriture. L'ouvrage est certes « daté », mais il est des dates que l'on préfère à d'autres...

L'intertexte est très visible, il est même fondateur. Après un bref avertissement, l'auteur entre en effet directement dans le propos par un premier chapitre entièrement consacré au thème et au « champ conceptuel » (p.19-59) et le second s'intitule « géographie sociale, géographie historique, géographie culturelle » (p.61-84). Cette soixantaine de pages denses et magistrales témoigne de la grande ouverture disciplinaire que Marcel Roncayolo a toujours revendiquée<sup>318</sup>. Le recours à la géographie historique (ici de la ville) n'est pas implicite comme dans les textes précédents mais fait l'objet d'une argumentation :

Mosaïque, articulation des unités, substitution, concurrence ou superposition des principes d'organisation, cohérence ou dissolution, logiques d'extension ou de résistance : chaque fois, l'espace renvoie au temps. Une géographie urbaine ainsi conçue en appelle à l'histoire (moins à une histoire

---

<sup>316</sup> Son ouvrage publié en 1990 chez Gallimard, *La ville et ses territoires*, est par exemple la version française (augmentée de deux chapitres) d'un texte publié dès 1978 par Einaudi.

<sup>317</sup> Parmi lesquels on peut citer Laurent Coudroy de Lille, Marie-Vic Ozouf-Marignier... et moi.

<sup>318</sup> Il siégeait par exemple au jury de l'épreuve orale d'histoire du concours littéraire de l'ENS-Ulm et a bien œuvré à la création en 1983 du DEA pluridisciplinaire commun à l'ENS et à l'EHESS (que j'ai suivi).

reconstitution du passé, référence à un moment, qu'à une histoire genèse, une histoire établissant le rapport entre les structures et les mouvements). Elle devient donc nécessairement une géographie historique (Roncayolo, 1995, p.67).

Cinq pages consacrées aux sources, 23 à une bibliographie constituée de titres rédigés en français en anglais et en italien où figurent les textes fondateurs comme les plus récents sont autant de signes de l'ouverture de l'auteur hors de la France, hors de la géographie et hors du seul contemporain. Peu de cartes au sens strict (4, d'un format supérieur au livre et donc rangées dans la 3<sup>e</sup> de couverture) mais 28 tableaux et 31 figures (souvent des fonds de plan renseignés) sont d'autres indices de l'ancrage dans un argumentaire qui se veut scientifique, même si ces cartes relèvent plutôt du modèle discursif (Gardin, 2001). Marseille est ainsi présentée comme un « laboratoire » (p.10) dont le premier chapitre présente les fournisseurs d'idées et de méthodes, au premier rang desquels l'écologie urbaine de Chicago, l'économie spatiale et la figure de Maurice Halbwachs.

La méthodologie ressortit à deux champs apparemment bien distincts, celui de la mise en ordre, de l'agrégation et la confrontation entre séries et répartitions spatiales, puis celui de l'analyse des acteurs et de leurs modes de conduite autour de l'étude de leurs représentations. Mais Marcel Roncayolo montre clairement les limites qu'il assigne à la première méthode, quantitative et descriptive uniquement et non explicative. « Le risque est de construire, ensuite, un discours d'interprétation trop libre, ou trop déterminé par des présupposés théoriques » (p.11). C'est alors qu'intervient la seconde méthode, qui conduit à l'énonciation d'un « modèle libéral » à l'œuvre à Marseille, modèle discursif une fois encore, sous une forme narrative d'où tout déterminisme est banni :

Le modèle n'est finalement défini qu'à travers une conjoncture historique qui associe des structures différentes et comporte une dose certaine d'impureté. Problème de temps et problème de lieu. L'exemple marseillais dévie peut-être la réflexion ; et donc la construction du schéma... L'important est de détecter l'irréductibilité d'un tel écart, même si toutes les agglomérations n'entrent pas dans le même type. La ville n'est pas un coron (p.438).

Les trois citations qui suivent présentent le récit pratiqué, qui répond parfaitement à la définition de Jean-Claude Gardin (2001, p.413). Il énonce des données qui servent de support aux propositions théoriques avancées. On y trouve des termes spécialisés repris du vocabulaire commun mais dont le sens est particulier au discours (tel espace ici) tout comme des schémas explicatifs énoncés avec le plus grand soin. Et avec une certaine qualité littéraire. Le texte est souvent scandé à la manière d'une déclamation où une brève phrase ferme l'argument comme un claquement de fouet (cf. p.438).

De ce point de vue, il s'agit d'un effort de déclamation et même d'abstraction, même si l'espace du géographe, par postulat, est défini comme concret (p.71).

L'opposition entre capital marseillais et capital extérieur, invoquée à la fois par les conservateurs de l'époque et l'analyse contemporaine, mérite aussi quelque coup d'œil critique si l'on veut s'écarter des chemins faciles de la mythologie (p.161).

C'est bien en cela que la démarche, toute empirique, révélée au gré d'une intervention ponctuelle, rompt avec les prudences du XVIII<sup>e</sup> siècle (p.406).

Ampleur de « l'espace référentiel », profondeur, prudence et fermeté dans l'analyse, langue précise et souvent élégante, on comprendra pourquoi Marcel Roncayolo occupe une place éminente dans mon panthéon personnel, aux côtés de Donald Meinig, dont il sera maintenant question.

## 2.5 La querelle Donald Meinig/Carville Earle

Les deux géographies historiques des Etats-Unis parues ces deux dernières décennies (Meinig 1986-2004, Earle 2003) représentent deux courants opposés de la géographie et leur comparaison permet d'utiles questionnements<sup>319</sup>. Ce choix est lié au fait que, selon Alan Baker, « les écrits de Meinig and Earle ont servi à donner à la géographie une visibilité bien plus grande auprès des historiens et à la géographie historique une visibilité bien plus grande auprès des géographes que cela n'avait été le cas depuis bien longtemps<sup>320</sup> » (Baker, 2005, p.640).

Carville Earle propose une géographie historique d'inspiration marxiste, fondée sur l'existence de crises successives dans l'histoire des Etats-Unis qui président à la mise en place de structures nouvelles dans l'organisation et de fonctionnement de leur espace. Ce mouvement cyclique se cale sur celui des cycles économiques mis en évidence par Rostow et Kondratiev.

Donald Meinig propose quant à lui une vision braudélienne, empirique et théorique à la fois selon Alan Baker (1994, p.78). Plus linéaire, elle comprend plusieurs temps longs qui jouent à des échelles différentes, qu'indiquent clairement les titres des quatre tomes de son grand œuvre : l'Amérique atlantique (encore liée à la mère patrie, la Grande-Bretagne), l'Amérique continentale (qui crée son propre empire colonial jusqu'au Pacifique), l'Amérique transcontinentale (qui emplit puis dépasse ses frontières) et enfin l'Amérique globale (celle du système-monde). La continuité qui transparait, ainsi que le procédé narratif qui se déploie sur plus de 2 000 pages, déplurent grandement à Carville Earle qui fit un compte rendu cinglant du travail de son collègue.

L'approche de Donald Meinig puise ses sources dans le doctorat qu'il soutint en 1953 sur sa Grande Plaine de la Columbia natale, où il avait déjà longuement exploré le terrain (sur place et dans sa mémoire d'enfant), les archives, les journaux, les relations de voyageurs pour faire une géographie de la terre et des lieux et non de la politique et des individus. Il cherche à y mettre en évidence les relations entre l'homme et son environnement ainsi que l'organisation de l'espace par l'homme. Son travail ultérieur sur la région culturelle des Mormons fut important à la fois par la première occurrence des concepts de *core*, *domain* et *sphere*<sup>321</sup> mais aussi par son insistance sur le fait que, contrairement à ce qu'en disait Richard Hartshorne, la géographie devait s'attacher à comprendre les processus de création de structures qu'il fallait voir comme des moments d'une dynamique. C'est dans son article de 1972 que les fondements – ainsi que certaines cartes et illustrations - de son grand œuvre apparaissent déjà clairement : « circulation, culture, intégration nationale, régions politiques,

---

<sup>319</sup> Je laisse de côté le texte publié par J. Agnew en 1987 car sa vision est très économique puisqu'il étudie le pays essentiellement dans le cadre de la mondialisation.

<sup>320</sup> «The writings of Meinig and Earle have served to give geography a much greater visibility among historians and historical geography a much greater visibility among geographers than has been the case for some considerable time». Pour ce qui est de Meinig, cela se voit dans le nombre impressionnant de comptes rendus de ses ouvrages, qui dépasse de très loin la géographie, mais peu toutefois en dehors du monde anglo-saxon. A. Baker cite deux comptes rendus étrangers seulement, celui de C. Ghorra-Gobin (1990, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol.37, p.356-357) et celui de W. Reinhard (1987, *Historische Zeitschrift*, vol.245, p.715-716).

<sup>321</sup> Ils ont été utilisés pour étudier des régions culturelles d'autres pays (Wycroft, 2003, p.27).

population, régions, phases de développement<sup>322</sup> » (Wynn, 2005, p.618). Son projet se place délibérément à l'écart des débats de la discipline, ce que permet la position de toute façon marginale de la géographie historique. Pour lui, l'histoire et la géographie doivent rester deux champs distincts, et il travaille à leur intersection pour mieux monter les interactions. Il refuse aussi l'entrée par l'histoire environnementale, car il s'intéresse d'abord aux espaces (*areas*), « à leur aspect dans le passé... aux caractéristiques de leurs paysages culturels et aux géographies sociales et systèmes spatiaux<sup>323</sup> » (cité in Wynn, 2005, p.619).

Cette approche a été critiquée dès le début, soit pour ses généralisations que certains trouvaient trop larges, soit pour sa méthodologie, mais il était devenu à la mort en 1975 à la fois de Carl Sauer et d'Andrew Clark, « l'incontestable doyen de la géographie historique américaine<sup>324</sup> » (Conzen, 1993, p.80). Il n'a toutefois pas créé d'école comme avaient pu le faire ses illustres prédécesseurs, malgré la vingtaine de doctorants qu'il a dirigés. Ces derniers sont pour beaucoup en poste à l'université et certains sont très connus, mais ils ont rarement continué dans la même direction que leur directeur à commencer par E. Soja. Parmi les géographes historiques, on peut compter Craig Colten (ou encore Richard Schein, Jonathan Smith et Cynthia Miller). Graeme Wynn attribue cette situation à son éloignement des débats de la discipline et à sa concentration sur son grand œuvre, mais j'ai formulé les mêmes arguments pour Carl Sauer dont l'influence a tout de même été plus importante. C'est peut-être bien le signe que la géographie historique de Donald Meinig est trop singulière, trop ambitieuse (même s'il déclare qu'elle n'est qu'une esquisse) pour être suivie.

Donald Meinig avance que les Etats-Unis en tant que nation doivent être compris comme une impressionnante croissance géographique fondée sur un processus d'impérialisme territorial. L'analyse qu'il entreprend est fondée sur les concepts de contexte, structure, tensions et mutation, qui doivent permettre une compréhension complète du pays (les concepts spatiaux sont ceux d'échelle, région, localisation, espace et diffusion). « L'histoire de l'Amérique doit être lue géographiquement si on veut totalement la comprendre, tel est le message convaincant de Meinig... La perspective spatiale adoptée par Meinig le conduit à placer au premier plan l'identification de structures générales et à relativement négliger les processus sociaux, économiques et politiques qui les sous-tendent<sup>325</sup> » (Baker, 2005, p.639, 641).

L'intertexte est important. Chaque volume repose sur un nombre impressionnant de lectures issues de plusieurs disciplines dont il incorpore les arguments, certains anciens, certains plus « modernes » dans sa narration. Ses sources sont surtout secondaires et états-uniennes. Mais cet appareil critique est mis au service d'un style excellent, clair et maîtrisé<sup>326</sup> qui oscille entre détails précis et grandes généralisations. Les cartes, graphiques et diagrammes (qui sont un peu sa marque de fabrique) font partie intégrante des éléments de la démonstration.

---

<sup>322</sup> "Circulation, Culture, National integration, Political areas, Population, Regions, Stages of Development"

<sup>323</sup> "what areas were like in times past, ...[on] the specific character of their cultural landscapes, [and on] social geographies and spatial systems"

<sup>324</sup> "the unquestioned dean of American historical geography"

<sup>325</sup> "America's history must be read geographically if it is to be understood fully: that is Meinig's convincing message... The spatial perspective adopted by Meinig leads him to place a premium on the identification of general patterns to the relative neglect of the social, economic and political processes underpinning them"

<sup>326</sup> "Il écrit avec l'autorité d'un maître en cisèlement verbal : magistralement, avec lucidité et vigueur à la fois, pour produire une dense description géographique" ("He writes with the authority of a master-wordsmith: magisterially, with both lucidity and vigor, to produce a thick geographical description", Baker, 2005, p.641).

Les critiques ont été à la mesure de l'entreprise. Tous saluent son ampleur presque inhumaine, mais beaucoup finissent par le « mais » qui témoigne de leur véritable intention, dénigrer le travail en règle générale au nom de ce qu'il ne contient pas quand ce n'est pas pour remettre en cause la pratique même de la grande synthèse. Il lui fut reproché d'être plus descriptif qu'analytique, d'oublier les conflits de classe. Il lui a bien entendu aussi été reproché de ne pas parler des femmes et des opprimés, alors que son approche globalisante (« macrohistorique ») laisse peu de place aux individus et crée une géographie « désincarnée ». Autre défaut pointé, l'accent mis plus sur l'expansion que sur la stabilisation ou le déclin (la *Rust Belt* est peu étudiée par exemple) et l'oubli presque complet de questions environnementales.

Le plus critique fut donc Carville Earle, qui depuis les années 1970 a manifesté son opposition à la géographie telle que la conçoit Donald Meinig<sup>327</sup>. Il lui reproche son mode d'écriture, son accent mis sur l'expansion impériale comme thème majeur et sur les synthèses régionales. L'approche qu'utilise Carville Earle « part d'une perspective spatiale ou écologique, place l'idéologie capitaliste au centre de ses préoccupations, et est centrée sur les moments de rupture de l'évolution des Etats-Unis plus que sur ses continuités<sup>328</sup> » (Baker, 2005, p.643). Les questions importent plus que les régions, les idées plus que les lieux dans ce qu'il revendique comme une « histoire géographique ». Comme il l'indiquait dans la préface de son ouvrage de 1992, celle-ci doit « réexaminer quelques problèmes récurrents de l'histoire américaine d'un point de vue géographique... les processus qui ont défini l'expérience américaine... et les facteurs géographiques qui leur ont donné forme<sup>329</sup> » (cité in Baker, 2007, p.347).

Carville Earle reproche aussi à Donald Meinig ce qu'il appelle une interprétation *high Tory* où le temps est vu comme linéaire et ordonné alors que le 19<sup>e</sup> siècle aurait été une période de discontinuité et de luttes sociales. En réalité, même si Donald Meinig insiste sur une continuité dans les processus de formation territoriale, il ne présente en rien l'évolution des Etats-Unis comme issue d'un progrès continu ou inexorable. Il souligne même un certain nombre de discontinuités et luttes, tout comme il met en évidence le fait que certains groupes ont été laissés pour compte dans ce grand mouvement, tels les Indiens, les esclaves ou les Mexicains. Le rôle de la religion et les liens entre impérialisme et racisme sont tout aussi abordés.

Ce que Carville Earle reproche finalement à Donald Meinig, c'est de ne pas avoir écrit le texte que lui-même aurait écrit et qu'il a d'ailleurs fini par rédiger ! Mettant l'accent sur l'économie politique des quatre derniers siècles, il propose une géographie thématique et non régionale, où les structures temporelles priment (sous forme de cycles), puis il traite des réponses géographiques qui leur sont apportées (Baker, 2005, p.643 sqq).

La démarche de Donald Meinig est inductive et cherche de l'ordre dans la confrontation permanente de sources et des hypothèses. Cela explique peut-être la meilleure réception de ce texte auprès des historiens que des géographes. Graeme Wynn voit plusieurs apports majeurs dans cette œuvre : la construction territoriale des Etats-Unis comme impérialisme, le rôle du hasard, de

---

<sup>327</sup> Il fait des reproches similaires à la géographie historique telle que la pratiquait H.C. Darby.

<sup>328</sup> "from a spatial or ecological perspective, place capitalist ideology at the centre of their concerns, and focus on the disjunctive moments of American development rather than on its continuities"

<sup>329</sup> "re-examine a handful of perennial problems in American history from a geographical point of view... processes that defined the American experience... and the geographical factors that shaped them"

l'ambivalence et de l'opportunisme d'un côté et celui de la technologie de l'autre dans cette construction dont il décrit bien l'éviction des Indiens. Deuxième élément, le sens de la mutabilité des espaces et des forces exogènes qui donnent de la souplesse au cadre largement structuraliste de son étude (*core* etc.) et à ses modèles, qui ne sont pas désincarnés. Enfin, il pense spatialement ce qui se traduit par de nombreuses cartes et graphiques.

Evidemment, ce projet né dans les années 1970 alors que le régime moderne d'historicité fonctionnait encore est moins bien reçu en ces temps de régime fondé sur le présentisme même s'il peut aussi être lu comme un témoignage de la vigueur d'une société états-unienne que l'on avait commencé à enterrer dans les années 1960-70. Il peut aussi être lu comme une vision qui ne ferme pas la porte à d'autres tentatives et pose des questions.

Ces questions ont commencé à recevoir des réponses et de nouvelles interprétations sont venues enrichir le débat depuis la publication du premier volume, il y a 21 ans déjà (même si Alan Baker affirme avec son acidité habituelle que « *Shaping* exige toute notre admiration tout en ne nous fournissant guère d'inspiration<sup>330</sup> » Baker, 2005, p.642). C'est le cas de Stephen J. Hornsby, qui a réinterprété en 2005 l'Amérique Britannique des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles en ajoutant une troisième dimension au schéma dessiné par Donald Meinig ou d'autres qui ont labouré le champ de l'histoire environnementale (Whitney, 1994) ou de la géographie régionale en utilisant les nouvelles approches de la question absentes de l'œuvre de Donald Meinig.

---

<sup>330</sup> « *Shaping* demands our full admiration while providing little inspiration »



## Conclusion

En géographie et en histoire, l'idée de subjectivité, c'est-à-dire de liberté et d'égalité des points de vue, apporte une clarification définitive et sonne le glas de l'historisme. Il ne s'ensuit pas, en revanche (...) que ce qui s'est passé dans le temps soit subjectif ; de même que rien n'est plus objectif que la surface terrestre, objet de la géographie. Géographie et Histoire sont des nominalismes (Veyne, 1971, p.65).

Nous avons affirmé que les différents champs d'analyse – les disciplines universitaires – constituent un obstacle et non une aide à la compréhension du monde (Wallerstein, 2006, p.7).

Au bilan, les pratiques et réflexions autour de la géographie historique ne permettent de dégager aucun corps sous-disciplinaire convergent et opératoire. Nulle approche univoque n'a dominé ; dès le début du 20<sup>e</sup> siècle ont ainsi coexisté quatre démarches principales : la démarche rétrospective qui remonte le temps et « rectifie » le passé en fonction du présent, son horizon de référence ; l'approche synchronique, analyse géographique d'un moment du passé (Darby, 1936) ; l'analyse diachronique qui descend le temps (Fleure, 1927-1956)<sup>331</sup> ; la géohistoire, qui se penche sur des « individus espaces-temps ». La même indétermination subsiste à la lecture de l'un des hérauts de la sous-discipline, Alan H. Baker, l'auteur que nous avons le plus cité en raison de sa grande visibilité appuyée sur une forte position institutionnelle et sur de nombreuses publications. C'est à lui que l'on doit l'une des plus récentes définitions de la géographie historique. Publiée en 2003, elle constitue en quelque sorte la somme de quarante ans de pratique et de réflexion et propose sept principes pour lier histoire et géographie :

1. La géographie historique, comme l'histoire, pose des questions sur le passé (à propos de lieux)
2. Tant les sources que les théories de la géographie historique, comme celles de l'histoire, sont problématisées (tension dialectique entre « fait » et « interprétation » pour contextualiser et reconstruire un passé imaginé)
3. Le débat est central à la pratique de la géographie historique
4. La géographie historique est surtout diachronique
5. La géographie historique est au cœur de la géographie et non à la périphérie (histoire des lieux)
6. La géographie historique se préoccupe fondamentalement de synthèse portant sur des lieux et non d'analyse spatiale
7. La géographie historique met l'accent sur la spécificité historique de lieux particuliers

Si l'on essaie de résumer cette position (ce qui n'est pas chose facile !), on peut dire qu'il s'agit de reconstituer diachroniquement le passé autour d'une problématique géographique (utilisant des théories surtout importées) qui débouche sur une synthèse portant sur des lieux spécifiques. Alan

---

<sup>331</sup> Ces deux dernières pouvant être combinées (Broek, 1932, Brown, 1948).

Baker remet le lieu au centre de son questionnement : est-ce un retour à l'individuel (pré ou post-moderne ?), à une géographie humaniste teintée de marxisme (idée de « tension dialectique ») ?

Ainsi, ne serait-ce que du point de vue des méthodes, nulle spécificité ne se dégage. Alan Baker utilise à la fois le marxisme (dialectique mécaniste) et la contingence que marque le lieu. Cela le conduit au récit. Si Jean-Robert Pitte, à la question de la spécificité des méthodes de la géographie historique répondait « Sans doute pas, mais elle réclame toutes les méthodes de la géographie et toutes celles de l'histoire » (J.R. Pitte, *Hérodote*, 1994, p.20), Alan Baker affirmait la même année que la question des méthodes était non seulement au centre de la pratique de la géographie historique mais qu'elle en faisait même la vitalité (Baker, 1994, p.72-73), ce qui est une autre manière d'avouer que la boîte à outil est constamment remise en question, entre « miroir distant » du présent et « bombe à neutrons » qui laisse les artefacts et oublie les individus (Kay, 1990). Quand il précise sa pensée, il affirme qu'il est « dans sa nature d'être plus consommatrice que productrice de théories » (Baker 2003, p.212) et qu'elle propose une analyse géographique du passé avec les mêmes méthodes que l'histoire et les mêmes problématiques que la géographie. Cela pose problème puisque les méthodes de l'histoire sont adaptées à ses problématiques propres et que les problématiques de la géographie demandent que l'utilise ses propres méthodes !

Ces méthodes sont largement liées aux sources utilisées, dont la multiplication montre un élargissement méthodologique très important. La première source utilisée depuis le début est l'archive. Un intéressant numéro double de la *Geographical Review* (2001, vol.91, n°1-2) porte sur le travail de terrain (*fieldwork*) où les géographes historiques présentent leur intérêt pour les archives coloniales de Séville ou les archives nord-américaines : « plus on tire de connaissances d'autres sources et plus on voit sur le terrain, avec le plus de garanties on comprend<sup>332</sup> » (Harris, 2001, p.330). L'accent porté sur les représentations et les idéologies a lui aussi modifié les sources : le terrain n'est plus tant l'espace matériel ou les archives que les images mentales ou produites par tel ou tel groupe de la société (enquêtes, cartes, photographies, télévision, etc.). Pour Robert Wilson, les deux méthodes principales sont les archives et l'histoire orale qui seule peut informer la nécessaire théorie sous peine de n'utiliser que des études venues d'autres disciplines (*Past Place*, automne-hiver 2006, p.6). Selon Vincent Berdoulay (Bassin et Berdoulay, 2004, p.316-317), le rapprochement récent entre la géographie historique et l'histoire de la géographie (comme à la fin du 19<sup>e</sup> siècle) permet de disposer de sources nouvelles ou de sources dont l'interprétation est renouvelée : la dimension discursive des savoirs, l'histoire de la cartographie (sémiotique), les récits de voyage, les pratiques corporelles et les techniques qui instituent le discours géographique, les images mobilisées par le discours scientifique (qui « reposent sur des procédés rhétoriques, notamment la métaphore, et fonctionnent comme des modèles d'intelligibilité », p.317).

Les méthodes dépendent aussi de la place que l'on accorde au passé dans la recherche de la causalité. Le passé peut être vu comme simple cadre de référence de l'analyse, comme élément d'explication, comme élément d'un système complexe où le temps n'est pas linéaire, comme élément d'un continuum dans lequel s'inscrit la causalité. Aucune de ces manières n'a exercé une domination durable ou unique. De fait, la géographie historique « ne privilégie pas nécessairement la temporalité

---

<sup>332</sup> "the more one knows from other sources, the more one sees in the field and the more securely one understands"

dans l'explication ni l'adoption de grandes théories ou philosophies de l'évolution historique » (Bassin et Berdoulay, 2004, p.292).

On peut trouver alors dans la rétrodiction prônée par Paul Veyne une méthode utile : elle suppose l'utilisation du temps pour voir quels étaient dans le passé l'organisation et/ou le fonctionnement de l'objet de la recherche actuelle du géographe, ce qui permet d'éviter des erreurs d'interprétation. Prenons le cas de Los Angeles : qui veut comprendre son organisation spatiale dispose de deux modèles explicatifs très utilisés pour caractériser les métropoles états-uniennes, celui de la ville fondée sur l'automobile (Los Angeles et ses *freeways* sont très utilisées pour montrer la démesure des réseaux autoroutiers intra métropolitains<sup>333</sup>) et celui des *edge cities*. Le titre attribué à la thèse de Bernard Marchand, *50 (voire 500) banlieues en quête d'une ville*<sup>334</sup> renforce la seconde hypothèse. Heureusement, la littérature française offre l'ouvrage de Cynthia Ghorra-Gobin (2002), qui permet de réfuter instantanément ces hypothèses : Los Angeles s'est constituée à partir de multiples noyaux initiaux et la première phase de forte croissance urbaine s'est appuyée sur un réseau de tramway qui a atteint 3 000 kilomètres. Cela n'explique certes ni pourquoi parmi ces noyaux c'est Los Angeles qui a engrangé les bénéfices principaux ni pourquoi le tramway a connu un tel développement, mais cela permet au moins de commencer à se poser les bonnes questions (auxquelles cet ouvrage répond d'ailleurs aussi).

La géographie historique ne dispose donc pas de méthode propre et ne s'interdit finalement plus aucune source. Le chapitre consacré à l'évolution de la géographie historique des villes dans C. Graham et D. Nash est d'ailleurs ainsi présenté : « Ce chapitre illustre amplement les pratiques grâce auxquelles les géographes historiques sont de plus en plus éclectiques dans leurs sources et approches, utilisant des sources quantitatives et qualitatives pour qu'elles se répondent les unes les autres<sup>335</sup> » (2000, p.8).

Cela pose plus généralement la question de ce qui la définit une science : son objet, ses méthodes ou ses questions ? On vient de voir que ce ne sont pas ses méthodes et l'on pourrait effectuer le même travail sur la multiplicité des objets et de leurs finalités dans le champ de la géographie, mais il ne ferait que répéter les mêmes conclusions. Restent donc les questions et elles seules.

Un tel bilan est certes dommageable du strict point de vue de la géographie historique quant à sa reconnaissance et à son identité, même si chacun de ses avatars a pu donner du grain à moudre aux géographes, aux historiens et à d'autres encore. Ces détours ne peuvent finalement que conforter ma posture hybride entre volonté de prendre radicalement acte de l'empirie et volonté de conserver l'horizon d'une *position* sinon théorique et légiférante du moins construite autour de « noyaux durs » comme les nomme Jean-Claude Gardin.

---

<sup>333</sup> C'est même la seule ville à avoir bénéficié d'un feuilleton télévisé – capteur plutôt sensible des idées - entièrement dédié à la vie d'une patrouille motocycliste sur les autoroutes de Los Angeles. Il s'agissait de ChiPs (*California Highway Patrol*), assez médiocre il faut l'avouer, mais qui offre de nombreuses vues des autoroutes dans les années 1970.

<sup>334</sup> Bernard Marchand, *La croissance de Los Angeles, Cal., de 1940 à 1970 : histoire d'une structure urbaine* (doctorat d'Etat, Paris 1, 1978).

<sup>335</sup> "His chapter is a rich illustration of the ways in which historical geographers are increasingly eclectic in their sources and approaches, using qualitative and quantitative sources to mutually inform each other"

On pose... que le statut scientifique de nos raisonnements suppose qu'ils contiennent au moins quelques noyaux durs justiciables d'une confrontation avec des faits empiriques dans le domaine du discours visé (Gardin, 2001, p.434).

Ce bilan et cette conviction sont toutefois aujourd'hui confrontés à une nouvelle donne, qui traverse largement l'ensemble des sciences sociales. Cette nouvelle donne peut s'appréhender à deux niveaux au moins : le premier est radical, qui remet en cause les fondements de la fabrication et de la légitimité d'un discours scientifique. Le second correspond à l'héritage d'individuation disciplinaire qui prend une tout autre intensité au regard d'un champ qui s'est construit à la charnière de deux disciplines. C'est donc clairement sur l'horizon même des sciences sociales que doit être déplacé le curseur de l'analyse, renvoyant ainsi au questionnement épistémologique qui les réinterroge (la modernité et après). C'est dans ce cadre qu'il est maintenant temps de préciser mon postulat. Il repose d'abord sur quatre refus.

Je refuse d'entrer dans un débat autour de la définition d'un « pré-carré » sub-disciplinaire dans notre monde sublunaire comme l'écrivait Paul Veyne ne serait-ce qu'au motif que ce genre de débat alimente autant de querelles de pouvoir que de débats scientifiques.

Je refuse ensuite toute position légiférante. Les sciences sociales ne sont pas des sciences dures et la quête de lois – au sens strict du terme, sur un modèle positiviste ou néo-positiviste - est vouée à l'échec ou à l'appauvrissement de ce qui fait la matière même de chacune des disciplines.

Je refuse de même les positions relativistes dont on peut trouver une présentation dans la citation de François Dosse (qui se fait l'exégète de Paul Ricoeur) :

Les périodes s'entrelacent alors au rythme de la capacité fluctuante des méta-récits à devenir constitutifs du lien social et pour l'analyste historien, conscient aujourd'hui du caractère d'artéfact des repères et outils qu'il utilise, il ne peut que renoncer à quelque position de surplomb et lui substituer un impératif réflexif d'une histoire au second degré qui s'attache au vécu des civilisations plurielles et à la diversité des échelles d'analyse en fonction de divers ordres de grandeur valorisés dans telle ou telle société, entrecroisant ainsi la pluralité des mondes d'action avec l'échelle mobile des régimes temporels (Dosse, 2001, p.20).

Une telle approche me paraît en effet relever d'une certaine démission. Ici, tout est tellement au « second degré » et multiple (cf. le vocabulaire employé : « méta-récits, plurielles, diversité, divers, mobile ») que le pauvre historien doit avoir le tournis et en cas avoir perdu le Nord ! Si je suis bien conscient de l'impossibilité de conserver les certitudes que véhiculaient les tenants d'une discipline aux temps, concepts et paysages stables expliqués par un chercheur neutre et aux outils d'analyse absolus, je ne parviens décidément pas à adhérer à cet éloge du vertige.

Je refuse enfin les querelles de clocher et les anathèmes. Ce travail m'a pourtant conduit à me frotter aux débats anglo-saxons, qui en font souvent leur beurre et dont la France reçoit les échos atténués. Ils ont certes l'intérêt d'obliger le chercheur à réfléchir à sa posture, mais l'inconvénient majeur de l'obliger dans le même temps à choisir un camp sous peine de difficulté ultérieure à trouver un lieu d'enseignement ou de publication. On s'imagine que plus vifs seront les angles du débat, plus forts les arguments seront martelés, plus (re)connus en seront les protagonistes. Je suis ici encore les pas de Gérard Noiriel qui démont(r)e la perversion d'argumentaires fondés sur la seule conception du

critique dont le résultat ne peut que lui être conforme, à partir de l'exemple du compte rendu de l'un de ses ouvrages qui le considérait selon les seules catégories du critique et pouvait donc lui reprocher de ne pas entrer dans le cadre conceptuel ainsi pré-contraint (Noiriel, 2003, p.17-20) ! Un tel intégrisme intellectuel me met profondément mal à l'aise tant il me rappelle les anciens autodafés et leurs immondes manifestations contemporaines.

Après cette succession de refus, deux questions fondamentales restent ouvertes. La première porte sur la recherche de régularités, de « noyaux durs » et la seconde sur la nature des relations entre espace et temps et parallèlement entre histoire et géographie. On peut ainsi formuler l'hypothèse que l'histoire ne serait pas liée en France à la géographie seulement parce que la construction nationale de la fin du 19<sup>e</sup> siècle le voulait, mais aussi parce que leurs cadres conceptuels sortent de la même matrice. Ainsi, à la distinction fondamentale entre les régimes d'historicité où le temps est vu comme un continuum et ceux où la discontinuité est la règle serait un écho au débat essentiel de la géographie entre continuité et discontinuité. Cela ne voudrait pas dire qu'à la discontinuité spatiale fondamentale dans l'analyse telle qu'elle a été mise en évidence dans la thèse secondaire de Roger Brunet se rattacherait une discontinuité temporelle mais cela signifierait que les mêmes concepts sont opératoires pour les deux entrées et pourrait ainsi servir à en montrer les possibles interrelations en dehors du cadre historique de leur émergence.

Les pistes les plus fécondes de réponse à ces questionnements se trouvent une nouvelle fois chez Gérard Noiriel, qui prend le problème à bras le corps :

Deux grandes voies s'ouvrent devant nous. La première, conforme au processus « d'hybridation », est une stratégie de « sortie de l'histoire » par l'invention de nouveaux langages adaptés à l'émergence de nouveaux profils disciplinaires. La seconde, désignée ici sous le terme de « traduction », est la marche normale de l'innovation à l'intérieur même de l'histoire. En l'assumant complètement, on peut espérer « réconcilier » les deux tendances de la recherche qui actuellement s'affrontent, en montrant aux partisans de « l'histoire théorique » que l'innovation dans la discipline ne passe pas nécessairement (ni même principalement) par un changement de langage et aux partisans d'un retour à l'histoire-récit, que la culture interdisciplinaire est une condition du progrès de l'histoire (Noiriel, 2003, p.46)

Il reste donc à choisir entre l'hybridation et la traduction. La traduction d'innovations provenant d'autres disciplines permet « d'allonger le questionnaire » que prônait Paul Veyne mais ne devient réellement opératoire qu'à partir du moment où les nouveaux concepts et méthodes ne sont pas simplement plaqués sur un objet qui n'en peut mais, mais appropriés et adaptés à la recherche menée. L'hybridation est plus ambitieuse, car elle entend créer un nouveau champ disciplinaire, processus fréquent dans les sciences naturelles et très difficile dans les sciences sociales : « outre des « passeurs », l'interdisciplinarité nécessite un minimum de soutien institutionnel » nous avertit Gérard Noiriel (2003, p.43) en rappelant l'échec de la tentative de Michel Foucault de créer une « histoire philosophique »<sup>336</sup>. La thèse centrale de l'ouvrage de Gérard Noiriel est : « au lieu de rechercher les critères généraux de l'histoire, mieux vaut dégager les vérités qui correspondent aux sphères d'activité dans lesquelles les chercheurs sont pris » (Noiriel, 2003, p.278).

---

<sup>336</sup> Il est piquant de voir la fortune posthume de Michel Foucault, pour des raisons et selon des interprétations de sa pensée qu'il ne cautionnerait pas souvent (Noiriel, 2003).

Comme lui, je pense qu'il n'est pas nécessaire de passer nécessairement par une reformulation des conditions de possibilité de notre discipline pour pouvoir continuer à la pratiquer. L'appel aux philosophes depuis le *linguistic turn* dans lequel les géographes post-modernistes se sont engouffrés particulièrement dans le monde anglo-saxon n'a peut-être pas conduit les géographes vers des débats aussi vifs que dans la communauté des historiens où la « déconstruction mutuelle » fait rage et où loin de refonder la discipline, c'est l'atomisation (dans tous les sens du terme) qui règne, mais il n'a guère permis de créer un langage commun. Les philosophes appelés par leurs écrits sont peut-être relativement peu nombreux, mais d'une part ils ne pensent pas la même chose (Michel Foucault n'est pas Gilles Deleuze) et de l'autre leurs écrits ont subi de telles réinterprétations que la référence initiale devient souvent plus incantatoire et légitimante que réelle. Je préfère donc pour ma part leur laisser ce genre de débat dont je ne vois guère l'utilité pratique. Ma posture est donc pragmatique et cherche à améliorer mes procédures de recherche.

Je pourrais aussi me contenter d'affirmer que la « géographie historique » est un exemple réussi d'hybridation mais l'on me rétorquerait que ce serait oublier un peu vite que cette dernière est l'héritière du refus des divisions disciplinaires de la fin du 19<sup>e</sup> siècle et non le résultat d'une refondation contemporaine. Il serait alors possible d'avancer la thèse de Bruno Latour (2006) selon qui la modernité n'a jamais été véritablement mise en œuvre, ce qui modifie la place de la géographie historique au sein des sciences sociales. Au lieu de se situer dans une marge inconfortable, entre deux disciplines construites par une modernité triomphante, elle manifesterait plus clairement que d'autres la réelle impossibilité des sciences à entrer véritablement dans la modernité et l'hybridation dont elles font preuve. Cela permet d'éviter les « pré-carrés », les excommunications, les lois. Aller chercher des concepts ou des méthodes opératoires « ailleurs » n'est donc pas véritablement rejeter la discipline dans les ténèbres extérieures mais seulement essayer de répondre aux questions que l'on se pose. Des démarches de ce type existent déjà, à l'image du concept d'EspacesTemps, dont Immanuel Wallerstein a rendu compte. Il s'agit d'un concept « conjuguant deux termes afin de souligner l'idée que tout temps social est nécessairement associé à un espace social déterminé. Ainsi, dans les sciences sociales, le temps et l'espace ne devraient pas être envisagés et mesurés séparément, mais considérés comme irrémédiablement liés selon un nombre limité de combinaisons » (Wallerstein, 2006, p.148). Immanuel Wallerstein parle bien du temps et de l'espace et non d'histoire et de géographie, soulignant par là que le concept dépasse les disciplines constituées à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et qui forment encore la base de nos systèmes universitaires.

« Les EspacesTemps sont des réalités construites en mutation permanente, dont la construction fait partie intégrante de la réalité sociale que nous analysons. Les systèmes historiques dans lesquels nous vivons sont certes systémiques, mais ils sont aussi historiques. Ils restent les mêmes au fil du temps et ne sont pourtant jamais les mêmes d'une minute à l'autre. C'est un paradoxe, mais pas une contradiction. Savoir étudier ce paradoxe incontournable est la tâche principale des sciences sociales historiques » (Wallerstein, 2006, p.41).

Même si l'adjectif « historiques » me paraît superflu, ce programme semble alléchant pour les décennies à venir.





## ANNEXES

### ANNEXE 1. Les études urbaines dans les *Annales de Géographie* de 1921 à 1940

Date	Ville	1	2	3	Observations
	<b>française</b>				
1922	Thiers	X		X	
1923	Ribeauvillé	X	X	X	Très court (3 pages)
1924	Limoges			X	
1925	Lyon	X	X	X	Par L. Gallois
1929	Montauban	X	X	X	Plan désordonné
1929	Nantes		X	X	Agglomération
1930	Tarare	X		X	
1932	Mâcon		X	X	
1933	Vierzon	X	X	X	Agglomération
1934	Le Creusot		X	X	Très original
1934	Guéret	X	X	X	
1938	Ajaccio	X	X	X	
1938	Orléans	X	X	X	Rôle national
1939	Tulle	X	X		
1940	Le Havre		X		
	<b>étrangère</b>				
1924	Casablanca		X		
1924	Amsterdam	X	X		
1927	Bucarest	X	X	X	
1927	Yunnanfou			X	
1929	Buenos Aires		X	X	
1930	Trenton	X	X	X	Démogr. et agglom.
1930	Skopje	X	X	X	Rapide
1930	Trieste	X	X	X	
1932	Madrid		X	X	
1933	Danzig	X	X	X	
1935	Buenos Aires			X	Démographie
1935	Berlin		X		Agglomération
1936	Cardiff	X	X	X	Démographie
1936	Dakar	X	X	X	
1936	Santander	X	X	X	Très rapide
1938	Memel	X	X	X	Rapide mais démog.
1939	Vienne			X	Rapide mais agglom.
1939	Gibraltar	X	X	X	Très court

Plan de référence (Blanchard, 1912) : 1. Site-situation 2. Origine et évolution 3. Fonctions de la ville actuelle

Source : Montigny, 1992

## **ANNEXE 2. Plan du cours de géographie historique urbaine du professeur Ann Mosher (Syracuse University, USA)**

### **Linear narratives of urban evolution**

The American urban system, 1609 to 2004

John R. Borchert, American Metropolitan Evolution, 1967, *Geographical Review*, vol.57, p.301-332.

The internal structure of the city, 1609 to 2004

John S. Adams, Residential Structure of Midwestern Cities, 1970, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.60, p.37-62.

### **Non-linear narratives of urban change**

Uneven development of urban regions

Michael Storper and Richard Walker, 1989, The Inconsistent Geography of Capitalism, ... in *The Capitalist Imperative: Territory, Technology, and Industrial Growth*, New York, Blackwell, p.6-98.

The SimCity approach to urban form

Paul C. Adams, 1997, Software Review: SimCity, *Cities*, n°6, p.383-392.

Michael Dear, Steven Flusty, 1998, Postmodern Urbanism, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.88, n°1, p.50-72.

Aldo Rossi and Urban Artefacts I et II

Aldo Rossi, 2002 (1982), *The Architecture of the City*, Cambridge, MIT Press.

### **Urban landscapes De Novo (from scratch)**

Organic growth v pre-conceived growth

M.R.G. Conzen, 1960, *Alnwick, Northumberland: A Study in Town-Plan Analysis*, Transactions and Papers (Institute of British Geographers), n°27, xxiv-128 p.

The religious, political and economic underpinnings to geographies of pre-conceived growth

John Reys, 1981, Planned Towns of the Hispanic West, in *The Forgotten Frontier: Urban Planning in the American West before 1890*, Columbia, University of Missouri Press, p.5-24.

Mary M. Schweitzer, 1993, The Spatial Organization of Federalist Philadelphia, 1790, *Journal of Interdisciplinary History*, vol.24, n°1, p.31-57.

Anne E. Mosher, 1995, 'Something Better than the Best': Industrial Restructuring, George McMurty and the Creation of the Model Industrial Town of Vandergrift, Pennsylvania, 1883-1901, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.85, p.84-107.

### **Aging urban landscapes. Part I : Lost cities and lost urban landscapes**

The Atlantis mystique (from Virginia to Jordan)

Sumathi Ramaswamy, 1999, Catastrophic Cartographies: Mapping the Lost Continent of Lemuria, *Representations*, vol.67, p.92-129.

Michel de Certeau, 1984, Spatial Stories, in *The Practice of Everyday Life*, Berkeley, University of California Press, p.115-130.

The world we lost to modernism

Chris Waters, Representation of Everyday Life: L.S. Lowry and the Landscape of Memory in Postwar Britain, *Representations*, vol.65, p.121-150.

Ghosts of/in the city:

Michael Mayerfield Bell, 1997, The Ghosts of Place, *Theory and Society*, vol.26, p.813-836.

## Part II: Petrified cities and petrified urban landscapes

### Inadvertent metrification: Learning from Pompeii

Harald Sigurdsson, Stanford Cashdollar, Stephen R.J. Sparks, 1982, The Eruption of Vesuvius in A.D. 79: Reconstruction from Historical and Volcanological Evidence, *American Journal of Archaeology*, vol.86, p.39-51.

Bettina Bergmann, 1994, The Roman House as Memory Theater: The House of the Tragic Poet in Pompeii, *The Art Bulletin*, vol.76, p.225-256.

### Inadvertent petrification: The inertia of the property cadastre and infrastructure

Matthew Gandy, 1999, The Paris Sewers and the Rationalization of Urban Space, *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol.24, p.23-44.

### Deliberate petrification: Zoning, historic preservation and the creation of urban relics

Carol Willis, 1986, Zoning and 'Zeitgeist': The Skyscraper City in the 1920s, *The Journal of the Society of Architectural Historians*, vol.45, p.47-59.

Amer S. Rghei, J.G. Nelson, The Conservation and Use of the Walled City of Tripoli, *The Geographical Journal*, vol.160, p.143-158.

### Deliberate petrification: World's Fairs and Disney's Main Street USA

Kevin Archer, 1997, The Limits to the Imagineered City: Sociospatial Polarization in Orlando, *Economic Geography*, vol.73, p.322-336.

Allan Pred, Spectacular Articulations of Modernity: The Stockholm Exhibition of 1897, *Geografiska Annaler. Series B., Human Geography*, vol.73, p.45-84.

## Part III. Resurrected landscapes in the city

### Resurrecting the agrarian past: suburbanization

Richard Harris, Robert Lewis, 1998, Constructing a Fault(y) Zone: Misrepresentations of American Cities and Suburbs, 1900-1950, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.88, p.622-639.

William Sharpe, Leonard Wallock, 1994, Bold New City or Build-up 'Burb? Redefining Contemporary Suburbia, *American Quarterly*, vol.40, p.1-30.

### Resurrecting the urban past: Gentrification

Andrew Merrifield, 1993, The Struggle over Place: Redeveloping American Can in Southeast Baltimore, *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol.18, p.102-121.

## Part IV. Forgotten Cities and Forgotten Urban Landscapes

### Hidden politics of landscape: Memorialization

David Atkinson and Denis Cosgrove, 1998, Urban Rhetoric and Embodied Identities: City, Nation, and Empire at the Vittorio Emanuele II Monument in Rome, 1870-1945, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.88, p.28-49.

### More hidden politics of landscape: Myths

Pamela Moss, 1992, Where Is the 'Promised Land'? Class and Gender in Bruce Springsteen's Rock Lyrics, *Geografiska Annaler. Series B., Human Geography*, vol.74, n°3, p.167-187.

David Harvey, 1989, Monument and Myth: The Building of the Basilica of the Sacred Heart, in *The Urban Experience*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, p.200-228.

### Landscapes we don't like to see

David M. Cutler, Edward L. Glaeser, Jacob L. Vigdor, 1999, The Rise and Decline of the American Ghetto, *The Journal of Political Economy*, vol.107, p.455-506.

### Landscapes for which we might not think to look

Tim Cresswell, 1999, Embodiment, Power and the Politics of Mobility: The Case of Female Tramps and Hobos, *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol.24, p.175-192.

### **ANNEXE 3. Paul Vidal de la Blache et les rapports entre histoire et géographie**

« L'histoire et la géographie sont d'anciennes compagnes qui ont longtemps cheminé ensemble et qui, comme il arrive entre de vieilles connaissances, ont perdu l'habitude de discerner les différences qui les séparent. Loin de moi l'intention de troubler l'harmonie de ce ménage. Il est utile toutefois que, tout en continuant de se rendre de réciproques services, elles aient nettement conscience des divergences qui existent dans leur point de départ et leurs méthodes. La géographie est la science des lieux et non celle des hommes ; elle s'intéresse aux événements de l'histoire en tant qu'ils mettent en œuvre et en lumière, dans les contrées où ils se produisent, des propriétés, des virtualités qui sans eux seraient restées latentes. L'histoire d'Angleterre est insulaire, celle de la France est tiraillée entre la mer et le continent ; le doigt de la géographie est marqué sur chacune. Ces enchaînements historiques ont leur place dans l'évolution des faits terrestres ; mais combien est limitée la période de temps qu'ils embrassent ! C'est une sorte de truisme que d'opposer la brièveté de la vie humaine à la durée qu'exige la nature pour ses moindres changements : mais enfin, combien peu de générations suffirait-il de mettre bout à bout, pour toucher au terme au-delà duquel il n'y a plus de témoignage historique, et même, puisque l'histoire se résume en de grands efforts collectifs, où il n'y a plus d'histoire ! L'étude de l'évolution des phénomènes terrestres suppose l'emploi d'une chronologie qui diffère essentiellement de celle de l'histoire. On est trop porté à l'oublier. C'est ce qui arrive, par exemple, lorsque devant le spectacle de civilisations déchues, on demande l'explication de ces décadences et de ces ruines à des changements de climats. Sûrement, il y a eu de tels changements depuis l'époque quaternaire ; mais peut-on appliquer leurs effets à l'histoire humaine ? On reste inquiet devant de telles hypothèses, dont le moindre défaut n'est pas de détourner la question et de fermer la porte à des recherches qui prenant l'histoire pour base, n'auraient sans doute pas dit leur dernier mot. Il est temps de conclure. Nous avons connu longtemps la géographie incertaine de son objet et de ses méthodes, oscillant entre la géologie et l'histoire. Ces temps sont passés. Ce que la géographie, en échange du secours qu'elle reçoit des autres sciences, peut apporter au trésor commun, c'est l'aptitude à ne pas morceler ce que la nature rassemble, à comprendre la correspondance et la corrélation des faits, soit dans le milieu terrestre qui les enveloppe tous, soit dans les milieux régionaux où ils se localisent. Il y a là, sans nul doute, un bénéfice intellectuel qui peut s'étendre à toutes les applications de l'esprit. En retraçant les voies par lesquelles la géographie est arrivée à éclairer son but et à affermir ses méthodes, on reconnaît qu'elle a été guidée par le désir d'observer de plus en plus directement, de plus en plus attentivement, les réalités naturelles. Cette méthode a porté ses fruits ; l'essentiel est de s'y tenir ».

Paul Vidal de la Blache, *Des caractères distinctifs de la géographie*, conférence pédagogique, p.298-299.

## **ANNEXE 4. Table des matières d'A. Demangeon, *L'Empire Britannique*, 1923.**

### Livre Premier. La formation de l'Empire britannique

#### Chapitre 1. La naissance et le développement de l'esprit colonial en Grande-Bretagne (p.1-18)

L'influence des grandes découvertes – L'influence de la situation insulaire – L'influence des anciens foyers de vie commerciale – L'influence de l'esprit d'indépendance nationale – L'influence de la révolution industrielle – L'influence de l'esprit commercial

#### Chapitre 2. Les origines de l'Empire (p.19-27)

Le passage du Nord-Ouest et Terre Neuve – Le passage du Nord-Est ; la route des Indes par l'Est - La conquête de la maîtrise des mers – Où en est l'expansion britannique vers le début du XVIIe siècle ?

#### Chapitre 3. Les colonies d'exploitation (p.28-50)

- I. La répartition géographique des colonies d'exploitation – En Amérique du Nord - Aux Indes Occidentales – En Afrique – Dans les Indes Orientales
- II. La croissance territoriale des colonies d'exploitation – La croissance des colonies africaines : les compagnies à charte – La croissance de l'Inde

#### Chapitre 4. Les colonies de peuplement (p.51-75)

- I. L'émigration britannique – L'émigration britannique avant le 19<sup>e</sup> siècle – L'émigration britannique à la fin du 18<sup>e</sup> et au 19<sup>e</sup> siècles
- II. La répartition des colonies de peuplement. Les E.U. – Le Canada – L'Australasie – L'Afrique du Sud
- III. La croissance territoriale des colonies de peuplement – Le Canada - L'Australasie – L'Afrique du Sud

#### Chapitre 5. La structure géographique de l'Empire britannique (p.76-88)

- I. L'étendue et la population de l'Empire
- II. Le rôle de la mer dans l'Empire – Les positions littorales - Les stations navales – Les communications océaniques et interocéaniques

### Livre II. La colonisation et la civilisation britannique

#### Chapitre 1. Les armes de la colonisation (p.93-110)

- I. Les moyens de transport
- II. Les travaux d'irrigation
- III. Les capitaux britanniques
- IV. La recherche et l'enquête scientifiques

#### Chapitre 2. Les types de colonisation britannique (p.111-138)

- I. La colonisation dans les pays chauds – Les différents types d'établissements tropicaux : l'Inde, les entrepôts commerciaux (Aden, Singapour, Hong Kong) ; les Indes Occidentales, l'Afrique et le Pacifique - L'émigration des Nègres et des Indiens

- II. La colonisation dans les pays tempérés – La disparition des races indigènes – L'appropriation du sol par le colon – Le régime des terres en Australie, en Nouvelle Zélande et au Canada

Chapitre 3. La civilisation britannique (p.139-166)

- I. La vie matérielle - L'alimentation – Le vêtement et l'habitation – les sports
- II. La vie sociale – La langue anglaise – La religion
- III. La vie politique – Le self government – Les fédérations de colonies

Livre III. Problèmes impériaux

Chapitre 1. Les caractères de l'unité impériale (p.169-203)

- I. Origine et évolution de l'idée impériale
- II. La question de l'unité politique – Les essais d'unification politique – Le sentiment de l'indépendance dans les Dominions – La fragilité des liens constitutionnels
- III. L'unité économique de l'Empire – Les bases d'une union économique – Les essais d'unification économique – les caractères du commerce impérial

Chapitre 2. Les Dominions (p.204-224)

- I. Le Canada – Le nationalisme canadien – L'impérialisme canadien – L'américanisation du Canada
- II. L'Afrique du Sud – La nation sud-africaine – L'impérialisme sud-africain – La question des races
- III. L'Australasie – La nation australienne – L'impérialisme australien – La question des races

Chapitre 3. L'Inde (p.225-250)

- I. L'unité de l'Inde
- II. Le régime colonial – L'exploitation britannique – Le contact des indigènes et des Européens
- III. L'avenir national – Le nationalisme politique – Le nationalisme économique – Les intérêts nationaux de l'Inde hors de l'Inde

Chapitre 4. Nationalismes et nationalités indigènes (p.251-262)

- I. Les foyers de nationalisme indigène – Birmanie et Ceylan – Afrique occidentale – Afrique du Sud – Egypte
- II. L'Islam

Conclusion (p.263-266)

Appendice (p.267-270)

Bibliographie (p.271-276)

Table des matières (p.277-280).

## Bibliographie

Cette bibliographie est loin d'être exhaustive. Elle essaie seulement de présenter les « grands » ouvrages sur la question et un échantillon, plus ou moins large selon les hasards de la recherche bibliographique, d'autres livres ou articles liés à la géographie historique. Pour une bibliographie plus complète voir par exemple Baker 2003, qui comprend plus de 1 000 titres.

ADAMS I.A., 1978, *The Making of Urban Scotland*, London, Croom Helm, Croom Helm Historical Geography Series, 304 p.

ADAMS I.H., 1976, *Agrarian Landscape Terms: A Glossary for Historical Geography*, Londres, Institute of British Geographers, Special Publication Series, xii-314 p.

ADAMS P.V., 1979, Towards a Geography of French Historical Demography: Problems and Sources, *French Historical Studies*, vol.11, n°1, p.108-130.

AGNEW J., 1987, *The United States in the World Economy. A Regional Geography*, New York, Cambridge University Press, xvii-264 p.

AIKEN C.S., 1998, *The Cotton Plantation of the South Since the Civil War*, Baltimore, London, Johns Hopkins University Press, xvii-452 p.

ANNALES DE L'EST, 1959, n°spécial, *Géographie et histoire agraires. Actes du Colloque de Nancy, 1957*, 452 p.

ANNENKOV V.V. (ed.), 1978, *XXIII International Geographical Congress 1976: Historical Geography*, Moscou, Oxford, distribué par Pergamon Press, 98 p.

AUDIN A., 1952, Sur la géographie de Lyon romain, *R.G.L.*, vol.27, p.133-140.

AURIAC F., 1984, Analyse de système en géographie : pertinences de certains concepts, in GUERMOND Y. (dir.), *Analyse de système en géographie*, Lyon, PUL, p.309-315.

BACHIMON P., 1990, *Tahiti entre mythes et réalités. Essai d'histoire géographique*, Paris, C.T.H.S., 390 p.

BAKER A.R.H. (ed.), 1972, *Progress in Historical Geography*, Newton Abbot, David and Charles, 312 p.

BAKER A.R.H., 1975, *Historical Geography and Geographical Change*, London, Macmillan, Aspects of Geography Series, vi-34 p.

BAKER A.R.H., 1977, Historical Geography, *Progress in Human Geography*, n°1, p.465-74.

BAKER A.R.H., 1978, Historical Geography: Understanding and Experiencing the Past, *Progress in Human Geography*, n°2, p.495-504.

BAKER A.R.H., 1979, Historical Geography: A New Beginning?, *Progress in Human Geography*, n°3, p. 560-570.

BAKER A.R.H., 1980, On the Historical Geography of France, *Journal of Historical Geography*, vol.6, n°1, p.69-76.

BAKER A.R.H., 1984, Reflections on the Relations of Historical Geography and the Annales School of History, in Baker et Gregory, p.1-27.

- BAKER A.R.H., 1994, Evolution de la géographie historique en Grande-Bretagne et en Amérique du Nord, *Hérodote*, vol.74-75, p.70-86.
- BAKER A.R.H., 1999, *Fraternity Among the French Peasantry: Sociability and Voluntary Associations in the Loire Valley, 1815-1914*, Cambridge, C.U.P., xviii-374 p.
- BAKER A.R.H., 2003, *Geography and History. Bridging the Divide*, Cambridge, C.U.P., 282 p.
- BAKER A.R.H., 2005, Writing Geography, Making History: D. W. Meinig's Geographical Perspective on the History of America, *Journal of Historical Geography*, vol.31, n°4, p.631-646.
- BAKER A.R.H., 2007, Classifying Geographical History, *The Professional Geographer*, vol.59, n°3, p.344-356.
- BAKER A.R.H., BILLINGE M. (eds.), 1982, *Period and Place: Research Methods in Historical Geography*, Cambridge, C.U.P., x-378 p.
- BAKER A.R.H., BILLINGE M. (eds.), 2004, *Geographies of England: the North/South Divide, Material and Imagined*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 37, xi-216 p.
- BAKER A.R.H., GREGORY D. (eds.), 1984, *Explorations in Historical Geography. Interpretative Essays*, Cambridge, C.U.P., 252 p.
- BAKER A.R.H., HAMSHERE J.D., LANGTON J., 1970, *Interpretations of Historical Sources: Readings in Historical Geography*, New York, Barnes and Noble, 458 p.
- BAKER A.R.H., HARLEY J.B. (eds.), 1973, *Man Made the Land: Essays in English Historical Geography*, Newton Abbot, David and Charles, 208 p.
- BAKER J.N.L., 1963, *The History of Geography*, New York, Barnes and Noble, xxviii-266 p.
- BALCHIN, W.G.V., 1983, *The Cornish Landscape*, London, Hodder and Stoughton, 234 p.
- BARROWS H.H., 1962, *Lectures on the Historical Geography of the United States, as Given in 1933*, Ed. W.A. Koelsch, Chicago, University Of Chicago, Department of Geography, 248 p.
- BASSIN M, BERDOULAY V., 2004, La géographie historique. Localiser le temps dans les espaces de la modernité, in G. Benko et U. Strohmayer (eds.), *Horizons géographiques*, Paris, Bréal, p.291-319.
- BASTIE J., 1964, *La croissance de la banlieue parisienne*, Paris, 624 p.
- BEAUJEU-GARNIER J., 1993, *Nouvelle histoire de Paris : une géographie de Paris. Paris, hasard ou prédestination ?*, Paris, Association pour la publication d'une histoire de Paris, 504 p.
- BECKINSALE R. et M., 1980, *The English Heartland*, London, Duckworth, 434 p.
- BERDOULAY V., 1988, *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Editions du CNRS, 106 p.
- BERDOULAY V., 2000, Le retour du refoulé, ou les avatars modernes du récit géographique, in LEVY J., LUSSAULT M. (dir.), *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Paris, Belin, p.111-126.
- BERTHELOT J.-M., 1998, Les nouveaux défis épistémologiques de la sociologie, *Sociologie et Sociétés*, vol.30, n°1, p.23-38.
- BERTHELOT J.-M. (dir.), 2001, *Epistémologie des sciences sociales*, Paris, P.U.F., 594 p.
- BERTHELOT J.-M. (dir.), 2003, *Figures du texte scientifique*, Paris, P.U.F., 312 p.
- BETTIS N., 1968, *The Swiss Community of Highland, Illinois: A Study in Historical Geography*, Western Illinois University, Illinois, viii-156 p.

- BILLINGE M., 1977, In Search of Negativism: Phenomenology and Historical Geography, *Journal of Historical Geography*, vol.3, n°1, p.55-67.
- BLACK I.S., BUTLIN R.A. (eds.), 2001, *Place, Culture and Identity. Essays in Historical Geography in Honour of Alan R.H. Baker*, Quebec, Presses de l'Université Laval, Collection Géographie Historique, 360 p.
- BLAIKIE A., 1981, Historical Geography at the I.B.G., *Journal of Historical Geography*, vol.7, n°2, p.183-187.
- BLANCHARD R., 1911, *Grenoble, étude de géographie urbaine*, Paris, A. Colin, 162 p.
- BLANCHARD R., 1917, *Annecy. Essai de géographie humaine*, Annecy, Dejond, 98 p.
- BLOCH M., 1931, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, A. Colin, 2 vol., 264 et 232 p.
- BOULANGER P., 2001, *La France devant la conscription. Géographie historique d'une institution républicaine, 1914-1922*, Paris, Economica, 390 p.
- BOULANGER P., 2002, *La France : espace et temps*, Paris, Editions du temps, 286 p.
- BOULANGER P., TROCHET J.-R. (eds.), 2005, *Où en est la géographie historique ? Entre économie et culture*, Paris, L'Harmattan, 346 p.
- BOWDEN M.J., 1969, The Perception of the Western Interior of the United States, 1800-1870: A Problem in Historical Geosophy, *Proceedings, Association of American Geographers*, 1, p.267-276.
- BOYER J.C., 1978, Formes traditionnelles et formes nouvelles de la géographie historique : leur place dans la recherche en géographie, C.T.H.S., *Bulletin de la Section de Géographie*, n°82, p.291-397.
- BRIGHAM A.P., 1903, *Geographical Influences in American History*, Boston, Ginn, vii-xiii-366 p.
- BRIGHAM A.P., 1915, Problems of Geographic Influence, *Annals, Association of American Geographers*, 5, p.3-25.
- BRILLET A., 1968, Une petite ville bretonne : Quimperlé en 1915, *Norois*, vol.15, p.493-501.
- BROC N., 1994, *Regards sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 324 p.
- BROEK J.O.M., 1932, *The Santa Clara Valley, California. A Study in Landscape Changes*, Utrecht, Oosthoek, 186 p.
- BROEK, J.O.M., 1941, The Relations between History and Geography, *Pacific Historical Review*, vol.10, p.321-325.
- BROOKSGREEN D. (ed.), c.1991, *Historical Geography: A Methodological Portrayal*, Savage Md, Rowman and Littlefield Publishers, Inc, xxiii-392 p.
- BROWN R.H., 1943, *Mirror for Americans. Likeness of the Eastern Seaboard, 1810*, New York, American Geographical Society, xxxii-312 p.
- BROWN R.H., 1948, *Historical Geography of the United States*, New York, Harcourt, Brace and Co, 596 p.
- BROWN S.K., CANNON D.Q., JACKSON R.H., 1994, *Historical Atlas of Mormonism*, New York, Simon & Schuster, xiii-170 p.
- BRUNET P., 1960, *Structure agraire et économie rurale des plateaux tertiaires entre la Seine et l'Oise*, Caen, Caron, 552 p.

- BRUNET R., 1957, Les recherches sur la propriété rurale des citadins et l'exemple de Toulouse, *B.A.G.F.*, vol.265, p.66-75.
- BRUNET R., 1997, *Champs et contrechamps. Raisons de géographe*, Paris, Belin, 320 p.
- BRUNHES J., VALLAUX C., 1921, *La géographie de l'histoire. Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*, Paris, Alcan, ii-716 p.
- BUNCE M., 1994, *The Countryside Ideal: Anglo-American Images of Landscape*, London, Routledge, xiv-232 p.
- BUNGE W., 1971, *Fitzgerald. Geography of a Revolution*, Cambridge, MA, Schlenkman, 248 p.
- BURR G., 1908, *The Place of Geography in the Teaching of History*, New England History Teachers' Association, Twenty-Second Meeting, October 19, 1907, Boston, p.1-13.
- BURTON I. et al., 1965, *The Shores of Megalopolis : Coastal Occupance and Human Adjustments to Flood Hazards*, Elmer, NJ, C.W. Thornthwaite Associates Laboratory of Climatology, p.435-603.
- BUTLIN R.A., 1990, A Short Chapter in French Historical Geography: The *Bulletin du Comité français de géographie historique et d'histoire de la géographie* 1935-1938, *Journal of Historical Geography*, vol.16, n°4, p.438-445.
- BUTLIN R.A., 2000, Cambridge-Paris Colloquium on Historical and Cultural Geography, Emmanuel College Cambridge, 17-19 September 1999, *Journal of Historical Geography*, vol.26, p.629-630.
- BUTTNER A., 1983, *The Practice of Geography*, London, New York, Longman, xiii-298 p.
- BUTZER K.W., 1964, *Environment and Archeology: An Introduction to Pleistocene Geography*, Chicago, Chicago University Press,
- CARNES M.C., GARRATY J.A., WILLIAMS P., 1996, *Mapping America's Past: A Historical Atlas*, New York, H. Holt, 288 p.
- CARTER E.F., 1959, *An Historical Geography of the Railways of the British Isles*, Cassell, 638 p.
- CARTER F.W., 1993, *Trade and Urban Development in Poland: An Economic Geography of Cracow, From its Origins to 1795*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 20, xvii-510 p.
- CARTER G. F., 1950, Plant Evidence for Early Contacts with the Americas, *Southwestern Journal of Anthropology*, vol.6, n°2, p.161-182.
- CARTER G.F., 1959, Man, Time and Change in the Far Southwest, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.49, n°3, p.8-30.
- CARTER H., 1983, *An introduction to Urban Historical Geography*, London, Edward Arnold, xvii-222 p.
- CARTER H., LEWIS C.R., 1990, *An Urban Geography of England and Wales in the Nineteenth Century*, Londres, 256 p.
- CATTAN N., PUMAIN D., ROZENBLAT C., SAINT-JULIEN T., 1999, *Le système des villes européennes*, Paris, Anthropos, 204 p.
- CAVAILLES H., 1943, Les accès de Bordeaux, *R.G.P.S.O.*, vol.14, p.150-168.
- CHAMPIER L., 1956, La recherche française en matière d'histoire et de géographie agraire depuis un quart de siècle, *Revue de Géographie de Lyon*, vol. 31, p.319-27.

- CHAMPION J.A.I., 1995, *London's Dreaded Vision: The Social Geography of the Great Plague in 1665*, University of London, Centre for Metropolitan History, Historical Geography research series 31, xiv-124 p.
- CHATELAIN A., 1949, Les migrations temporaires anciennes à Lyon et dans les pays environnants, *R.G.L.*, vol.24, p.37-50.
- CHATELAIN A., 1952, La formation de la population lyonnaise : l'apport italien, seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, *R.G.L.*, vol.27, p.317-326.
- CHATELAIN A., 1954, La formation de la population lyonnaise : apport d'origine montagnarde (18<sup>e</sup>-19<sup>e</sup>), *R.G.L.*, vol.29, p.91-116.
- CHATELAIN A., 1970, Complexité des migrations temporaires et définitives à Paris et dans le Bassin Parisien (17<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles), *Etudes de la Région Parisienne*, vol.44, p.27-39.
- CHATELAIN A., 1971, L'attraction des trois plus grandes agglomérations françaises : Paris, Lyon et Marseille en 1891, *Annales de démographie historique*, p.27-41.
- CHERRY G., 1996, *Town Planning in Britain since 1900*, Oxford, Blackwell, 260 p.
- CHEVALIER M., 1956, *La vie humaine des Pyrénées ariégeoises*, Paris, M. Th.Génin, 1060 p.
- CHOAY F., 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Points, Le Seuil, 448 p.
- CLAPSON M., 1998, *Invincible green suburbs, brave new towns*, Manchester, Manchester University Press, 242 p.
- CLAPSON M., DOBBIN M. et WATERMAN P. (eds.), 1998, *The Best Laid Plans. Milton Keynes since 1967*, Luton, University of Luton Press, 142 p.
- CLARK A.H., 1949, *The Invasion of New Zealand by People, Plants, and Animals: The South Island*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 480 p.
- CLARK A.H., 1954, Historical Geography, in P.E. James et C.F. Jones (eds.), *American Geography, Inventory and Prospect*, Syracuse, N.Y., Syracuse University Press, p.70-105.
- CLARK A.H., 1968, *Acadia, The Geography of Early Nova Scotia to 1760*, Madison, University of Wisconsin Press, xx-450 p.
- CLAVAL P., 1981, Géographie historique, *Annales de Géographie*, vol.90, p.669-671.
- CLAVAL P., 1984, The Historical Dimension of French Geography, *Journal of Historical Geography*, vol.10, n°3, p.229-245.
- CLAVAL P., 1989, *La conquête de l'espace américain : du Mayflower au Disneyworld*, Paris, Flammarion, 320 p.
- CLAVAL P., 1995, *La géographie culturelle*, Paris, Nathan, 374 p.
- CLAVAL P., 1997, Les orientations de la géographie anglo-saxonne depuis le début des années 1970. Analyse de quelques courants, in STAZSAK J.-F., *Les discours du géographe*, Paris, L'Harmattan, p.147-171.
- CLAVAL P., 1997, L'Amérique du Nord des géographes, in STAZSAK J.-F., *Les discours du géographe*, Paris, L'Harmattan, p.173-207.
- CLAVAL P., 2005, Géographie et temporalités, in BOULANGER P., TROCHET R., *Où en est la géographie historique ? Entre économie et culture*, Paris, L'Harmattan, p.43-62.
- CLAVAL P., 2007, *Géographies et géographes*, Paris, L'Harmattan, 384 p.

- CLAVAL P., SANGUIN A.-L. (dir.), 1996, *La géographie française à l'époque classique*, Paris, L'Harmattan, 346 p.
- CLAYTON D.W., *Islands of Truth: The Imperial Fashioning of Vancouver Island*, Vancouver, xxii-330 p.
- CLEMENSON H.A., c.1982, *English Country Houses and Landed Estates*, London, Croom Helm, Croom Helm Historical Geography Series, xii-244 p.
- CLIFF A., HAGGETT P., SMALLMAN-RAYNOR M., 1993, *Measles: An Historical Geography of a Major Human Viral Disease: From Global Expansion to Local Retreat, 1840-1990*, Oxford, Blackwell, xx-262 p.
- CLIFF A., HAGGETT P., SMALLMAN-RAYNOR M., 1998, *Deciphering Global Epidemics: Analytical Approaches to the Disease Records of World Cities, 1888-1912*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 26, xxiii-470 p.
- CLOUT H.D. (ed.), 1977, *Themes in the Historical Geography of France*, London, Academic Press, xxviii-594 p.
- CLOUT H.D., 1980, *Agriculture in France on the Eve of the Railway Age*, London, Croom Helm, 240 p.
- CLOUT H.D., 1981, Historical Geography in France, *Progress in Human Geography*, n°5,
- CLOUT H.D., 1983, *The Land of France, 1815-1814*, London, Allen and Unwin, xi-172 p.
- CLOUT H.D., 1996, *After the Ruins: Restoring the Countryside of Northern France after the Great War*, Exeter, University of Exeter Press, 332 p.
- CLOUT H.D., 1999, *Histoire de Londres*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 128 p.
- CLOUT H.D. (ed.), 1999, *The Times History of London* (new edition), London, Times Books, 192 p.
- CLOUT H.D., 2003a, Place Description, Regional Geography and Area Studies: The Chorographic Inheritance, in JOHNSTON R.J., WILLIAMS M.,(eds), *A Century of British Geography*, Oxford, Oxford University Press, p. 247-274.
- CLOUT H.D., 2003b, *Geography at University College London. A Brief History*, London, UCL, 56 p.
- CLOUT H.D., 2005a, Les influences françaises sur la géographie britannique. L'enseignement et les écrits de H.C. Darby, in BOULANGER et TROCHET, p.77-88.
- CLOUT H.D., 2005b, Cross-Channel Geographers: A Century of Activity, *Cybergeo*, Epistémologie, Histoire, Didactique, article 330, mis en ligne le 6 décembre 2005, modifié le 3 mai 2007. URL : <http://www.cybergeo.eu/index2966.html>. Consulté le 4 septembre 2007.
- CLOUT H.D., GAY F, 2004, De la géographie à l'action: Jacques Levainville, militaire géographe et homme d'affaires, *Etudes Normandes*, vol.53, p.51-60.
- CLOUT H.D., GOSME C., 2003, The Naval Intelligence Handbooks: A Monument in Geographical Writing, *Progress in Human Geography*, vol.27, p.153-173.
- COHEN P.E., AUGUSTYN R.T., 1997, *Manhattan in Maps, 1527-1995*, New York, Rizzoli, 164 p.
- COLL., 1983, Territoire et territorialité, *Territoires*, n°1, ENS, Laboratoire de Sciences Sociales, 98 p.
- COLTEN C.E. (ed.), 2000, *Transforming New Orleans and its Environs: Centuries of Change*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, x-272 p.
- COLTEN C.E., SKINNER P.E., 1996, *The Road to Love Canal: Managing Industrial Waste before EPA*, Austin, University of Texas Press, 232 p.

- CONZEN M.P., 1975, A Transport Interpretation of the Growth of Urban Regions: An American Example, *Journal of Historical Geography*, vol.1, p.361-382.
- CONZEN M.P. (ed.), 1990, *The Making of the American Landscape*, London, HarperCollins Academic, xvi-434 p.
- CONZEN M.P., RUMNEY T., WYNN G. (eds.), 1993, *A Scholar's Guide to Geographical Writing on the American and Canadian Past*, Cambridge, C.U.P, xiii-742 p.
- COPPOLANI J., 1942, Physionomie et répartition fonctionnelle des quartiers de Toulouse, *R.G.P.S.O.*, vol.13, p.17-59.
- CORNISH V., 1915, Notes on the Historical and Physical Geography of the Theatres of War, *The Geographical Journal*, vol.45, n°5, p.371-381.
- CORNISH V., 1923, *The Great Capitals. An Historical Geography*, London, Methuen and Co, xii-296 p.
- COSGROVE D., 1984, *Social Formation and Symbolic Landscape*, Totowa NJ, Barnes and Noble, London, Croom Helm, 294 p.
- COULAIS J.-F., GENTELLE P. (dir.), 2003, *San Francisco*, Paris, Belin, Collection Terre de villes, 120 p.
- COURVILLE S., 1995, *Introduction à la géographie historique*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, x-226 p.
- CRICKETT T., WALLIS B.C., 1915, *North America During the Eighteenth Century; A Geographical History*, Cambridge, The University Press, vi-116 p.
- CUSSET F., 2005, *French theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Paris, la Découverte, 374 p.
- DANIELS S., 1992, Place and the Geographical Imagination, *Geography*, vol.77, p.310-322.
- DANN E.W., 1908, *Historical Geography on a Regional Basis*, London, J.M. Dent and Co., 2 vol., viii-182 et xi-216 p.
- DARBY H.C. (ed.), 1936, *An Historical Geography of England before A.D. 1800*, Cambridge, C.U.P, xii-566 p.
- DARBY H.C., 1952, *The Domesday Geography of Eastern England*, Cambridge, C.U.P, xiv-400 p.
- DARBY H.C., 1953, On the Relations of Geography and History, *Transactions and Papers of the Institute of British Geographers*, vol.19, p.1-12.
- DARBY H.C., 1960, An Historical Geography of England: Twenty Years after, *The Geographical Journal*, vol.126, n°2, p.147-159.
- DARBY H.C., 1962, The problem of Geographical Description, *Transactions and Papers of the Institute of British Geographers*, vol.30, p.1-14.
- DARBY H.C. (ed.), 1976, *A New Historical Geography of England before 1600*, Cambridge, C.U.P., xiv-316 p.
- DARBY H.C. (ed.), 1976, *A New Historical Geography of England after 1600*, Cambridge, C.U.P., xiv-460 p.
- DARBY H.C., 1983, Historical Geography in Britain, 1920-1980: Continuity and Change, *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol.8, n°4, p.421-428.

- DARBY H.C., 2002, *The Relations of History and Geography: Studies in England, France, and the United States*, with explanatory and contextual commentary by Michael Williams *et al.*, Exeter, University of Exeter Press, xvi-294 p.
- DAVIS W .M., 1902, Systematic Geography, *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol.41, p.235-259.
- DEBARBIEUX B., 1995, Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique, *L'espace Géographique* n°2, p. 97-112.
- DEBARBIEUX B., 1997, Actualités du concept de paysage. Introduction, in STAZSAK J.-F. (dir.), *Les discours du géographe*, Paris, L'Harmattan, p.205-211.
- DEFFONTAINES P., 1932, *Les Hommes et leurs travaux dans les pays de la moyenne Garonne*, Lille, SILIC, 462 p.
- DeLYSER D., 1999, Authenticity on the Ground: Engaging the Past in a California Ghost Town, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.89, n°4, p.602-632.
- DeLYSER D., STARRS P.F., 2001, Doing Fieldwork; Editors Introduction, *Geographical Review*, vol.91, n°1-2, iv-viii.
- DEMANGEON A., 1907, Les recherches géographiques dans les archives, *Annales de Géographie*, vol.16, n°87, p.193-203.
- DEMANGEON A., 1923, *L'Empire Britannique. Etude de géographie coloniale*, Paris A. Colin, 280 p.
- DENECKE D., SHAW G. (eds.), 1988, *Urban Historical Geography: Recent Progress in Britain and Germany*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 10, xi-410 p.
- DENNIS R., 1984, *English Industrial Cities of the Nineteenth Century: A Social Geography*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 4, xiii-368 p.
- DENNIS R., 1985, *Toronto's First Apartment-House Boom: An Historical Geography, 1900-1920*, Toronto, University of Toronto, Centre for Urban and Community Studies research paper 177, 54 p.
- DENNIS R., 1989, Dismantling the Barriers: Past and Present in Urban Britain, in GREGORY D., WALFORD R. (eds.), *Horizons in Human Geography*, Barnes and Noble, p.194-216.
- DENNIS R., 2000, Historical Geographies of Urbanism, in GRAHAM B., NASH C., *Modern Historical Geographies*, Harlow, Prentice Hall, p.218-247.
- DeVORSEY L. Jr., 1966, *The Indian Boundary in the Southern Colonies, 1763-1775*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 268 p.
- DICKEN S.N. et E.F., 1979, *The Making of Oregon. A Study in Historical Geography*, Portland, Oregon Historical Society, xiv-208 p.
- DILSALVER L.M., COLTEN C.E. (eds.), 1992, *The American Environment: Interpretations of Past Geographies*, Rowman & Littlefield, 272 p.
- DION R., 1933, *Le Val de Loire, étude de géographie régionale*, Tours, Arrault, 752 p.
- DION R., 1934, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Tours, Arrault, 168 p.
- DION R., 1936, Aperçus généraux sur le paysage rural de la France, *Bulletin de la Société Belge d'Etudes Géographiques*, vol.6, p.76-106.
- DION R., 1946, La part de la géographie et la part de l'histoire dans l'explication de l'habitat rural du Bassin Parisien, *Publications de la Société de Géographie de Lille*, p.6-80.

- DION R., 1947, *Les frontières de la France*, Paris, Editions Gérard Montfort, 110 p.
- DION R., 1949, La géographie humaine rétrospective, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol.6, p.3-27.
- DION R., 1956, Les origines de La Rochelle et l'essor du commerce atlantique aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles, *Noroi*, vol.3, p.35-50.
- DION R., 1957, La géographie historique, in Chabot G., Clozier R., Beaujeu-Garnier J., (eds), *La géographie française au milieu du 20<sup>e</sup> siècle*, Paris, p.183-186.
- DION R., 1959, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, chez l'auteur, 756 p.
- DION R., 1961, *Paris, croissance d'une capitale*, Paris, Hachette, collection colloques, p. ?
- DION R., 1968, Le Danube d'Hérodote, *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Ancienne*, vol.94, p.7-41.
- DODGSHON R.A., 1987, *The European Past: Social Evolution and Spatial Order*, Basingstoke, Macmillan Education, ix-404 p.
- DOMOSH M., 1987, Imagining New York's First Skyscrapers, 1875-1910, *Journal of Historical Geography*, vol.13, p.233-248.
- DONAHUE B., 2004, *The Great Meadow: Farmers and Land in Colonial Concord*, New Haven, Yale University Press, xx-312 p.
- DONKIN R.A., 1999, *Dragon's Brain Perfume: An Historical Geography of Camphor*, Leiden, Brill, xiii-308 p.
- DOSSE F., 2000, *Les régimes d'historicité comme traces expérientielles*, 19<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, Oslo, 6-13 août 2000, 20 p.  
(<http://www.oslo2000.uio.no/program/papers/m2a/m2a-dosse.pdf>, consulté le 4 août 2007).
- DRIVER F., 1988, The Historicity of Human Geography, *Progress in Human Geography*, vol. 12, p.497-506.
- DRIVER F., 1990, The Historical Geography of the Workhouse System in England and Wales, 1834-1883, *Journal of Historical Geography*, vol.15, p.269-286.
- DROULERS M., 2001, *Brésil, une géohistoire*, Paris, PUF, 306 p.
- DUGRAND R., 1963, *Villes et campagnes en Bas-Languedoc*, Paris, P.U.F, 638 p.
- DUNBAR G., 1959, Historical Geography of the North Carolina Outer Bank, Coastal Studies n°3 of Louisiana State University Studies, Baton rouge, Louisiana State University, xii-234 p.
- DUNBAR G., 1980, Geosophy, Geohistory and Historical Geography: A Study in Terminology, *Historical Geography*, vol.10, n°2, p.1-8.
- DUNCAN J.S., 1980, The Superorganic in American Cultural Geography, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.70, p.181-198.
- DUNCAN J.S., 1990, *The City as Text: The Politics of Landscape Interpretation in the Kandyan Kingdom*, Cambridge, Cambridge University Press, 386 p.
- DUNCAN S.S., 1982, *Class Relations and Historical Geography: The Creation of the Rural and Urban Questions in Sweden*, Brighton, University of Sussex, Research Paper in Geography n°12, i-60 p.

- EARLE C., 1995, Historical Geography in Extremis? Splitting Personalities on the Postmodern Turn, *Journal of Historical Geography*, vol.21, p.455-459.
- EARLE C., 2003, *The American Way. A Geographical History in Crisis and Recovery*, Lanham, Rowman and Littlefield, 450 p.
- EAST W.G., 1932, The Historical Geography of the Town, Port, and Roads of Whitby, *The Geographical Journal*, vol.80, n°6, p.484-197.
- EAST W.G., 1933, A Note on Historical Geography, *Geography*, vol.18, p.282-292.
- EAST W.G., 1951, Historical Geography, in S.W. Wooldridge et W.G. East (eds.), *The Spirit and Purpose of Geography*, London, Hutchinson University Library, p.80-102.
- EAST W.G., 1955 (1935), *An Historical Geography of Europe*, London, Methuen, xx-480 p.
- EAST W.G., 1965 (1938), *The Geography Behind History*, London, T. Nelson, ix-198 p. (64 cartes)
- ECKERT D., 1996, *Evaluation et prospective des territoires*, Montpellier, Paris, Reclus, La Documentation française, 256 p.
- EDWARDS K.J., JONES P., 1976, The Methodology of Historical Geography, *Journal of Interdisciplinary History*, vol.7, n°1, p.187-189.
- EHRENBERG R.E. (ed.), 1975, *Pattern and Process: Research in Historical Geography. Papers and Proceedings of the Conference on the National Archives and Research in Historical Geography 1971*, Washington D.C., Howard University Press, xv-360 p.
- EMERY F.V., 1974, *The Oxfordshire Landscape*, London, Hodder and Stoughton.
- ENJALBERT H., 1975, *Histoire de la vigne et du vin. Avènement de la qualité*, Paris, Bordas, 208 p.
- ENTERLINE J.R., 2002, *Erikson, Eskimos and Columbus: Medieval European Knowledge of America*, Baltimore, London, Johns Hopkins University Press, xx-342 p.
- ENTRIKIN J.N., 2001, L'entre-deux du lieu, in STASZAK J.-F. et al. (eds), *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, collection Mappemonde, p.255-271.
- FEBVRE L., 1949 (1922), *La terre et l'évolution humaine : introduction géographique à l'histoire*, Paris, A. Michel, 476 p.
- FEBVRE L., 1950, Sisyphe et les géographes, *Annales E.S.C.*, vol.5, p.87-90.
- FERRIER J.P., RACINE J.B., RAFFESTIN C., 1978, Vers un paradigme critique : matériaux pour un projet géographique, *L'Espace Géographique*, vol.8, p.291-97.
- FEUCHERE P., 1954, Dans le Nord de la France : la permanence des cadres territoriaux, *Annales E.S.C.*, p.94-100.
- FIERRO-DOMENECH A., 1986, *Le Pré-Carré*, Paris, Hachette, 326 p.
- FLATRES P., 1957, *Géographie agraire de quatre contrées celtiques : Irlande, Galles, Cornwall et Man*, Rennes, Plihon (doctorat d'état, Rennes).
- FLATRES P., 1979, *Paysages ruraux européens*, Rennes, Université de Haute Bretagne.
- FLATRES P., 1994, la géographie rétrospective, *Hérodote*, vol.74-75, p.63-69.
- FLEURE H.J., 1917, Régions humaines, *Annales de géographie*, vol.26, n°141, p.191-174.
- FLEURE H.J., 1918, *Human Geography in Western Europe*, London, Williams and Norgate, viii-264 p.
- FLEURE H.J., 1951, *Natural History of Man in Britain*, London, Collins, xviii-350 p.

- FLIEDNER D., 1981, *Society in Time and Space: An Attempt to Provide a Theoretical Foundation from an Historical Geographic Point of View*, Arbeiten aus dem Geographischen Institut der Universität des Saarlandes (GIUS), volume 31, Saarbrücken: Selbstverlag des GIUS, 292 p.
- FLIEDNER D., 2001, Six Levels of Complexity; A Typology of Processes and Systems, *Journal of Artificial Societies and Social Simulation*, vol.4, n°1, <http://www.soc.surrey.ac.uk/JASS/4/1/4.html> (consulté le 3 mars 2007).
- FOX H.S.A., BUTLIN R.A., 1979, *Change in the Countryside*, Institute of British Geographers Special Publication, n°10.
- FRANKLIN T., 1920, *Historical Geography of Britain and the British Empire*, 2 pt, Edinburgh, W & AK Johnson.
- FREEMAN E.A., 1920 (1881), *The Historical Geography of Europe*, London, Longmans, Green and Co, 64 plates.
- GAILE G.L., WILMOTT C.J. (eds.), 2003, *Geography in America at the Dawn of the 21<sup>st</sup> Century*, Oxford, Oxford University Press, 820 p.
- GALLOWAY J.H., 1983, *The Sugar Cane Industry: An Historical Geography from its Origins to 1914*, Cambridge, C.U.P., Cambridge studies in historical geography 12, xiii-266 p.
- GARCIA P., 2000, L'espace géographique et les historiens, in LEVY J., LUSSAULT M. (dir.), *Logique de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p.73-92.
- GARDIN J.-C., Modèles et récits, in BERTHELOT J.-M. (dir.), 2001, *Epistémologie des sciences sociales*, Paris, P.U.F., p.407-454.
- GASCON R., 1952, Structure et géographie d'une maison de marchand de soie à Lyon au 16<sup>e</sup> siècle, *R.G.L.*, vol.27, p.145-154.
- GASCON R., 1971, *Grand commerce et vie urbaine au 16<sup>e</sup> siècle : Lyon et ses marchands*, Paris, 2 vol, 1002 p.
- GAUTIER M., 1948, La Roche-sur-Yon : géographie urbaine, *Annales de Bretagne*, vol.55, p.209-217.
- GAY F., 1958, Aspects de l'agriculture berrichonne au Moyen Age d'après les textes des inventaires des établissements religieux, *Norois*, vol.5, p.191-201.
- GEORGE P., 1992, *La géographie à la poursuite de l'histoire*, Paris, A. Colin, 124 p.
- GHORRA-GOBIN C., 2002 (1997) *Los Angeles : le mythe américain inachevé*, Paris, Editions du CNRS, 310 p.
- GIBB A., c.1983, *Glasgow: The Making of a City*, London, Croom Helm, Croom Helm Historical Geography Series, 198 p.
- GIDDENS A., 1984, *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*, Cambridge, C.U.P, xxxvii-402 p.
- GILBERT E.W., 1932, What is Historical Geography?, *Scottish Geographical Magazine*, vol.48, p.129-136
- GILBERT E.W., 1933, *The Exploration of Western America 1800-1850. An Historical Geography*, Cambridge, C.U.P., xiii-234 p.

- GLACKEN C., 1967, *Traces on the Rhodian Shore: Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, xxviii-764 p.
- GLENNIE P., 1990, *Distinguishing Men's Trades: Occupational Sources and Debates for Pre-Census England*, Historical Geography Research Group, Historical Geography research series 25.
- GOHEEN P.J., 1970, *Victorian Toronto, 1850-1900. Patterns of Process and Growth*, Chicago, University of Chicago, Research Paper n°142, s.p.
- GOHEEN P.G., 1983, Methodology in Historical Geography: The 1970s in Review, *Historical Methods*, vol.16, n°1, p.8-15.
- GOHEEN P.G., 2003, The Assertion of Middle-Class Claims to Public Space in Late Victorian Toronto, *Journal of Historical Geography*, vol.29, n°1, p.73-92.
- GOINS C.R., CALDWELL J.M., 1994, *Historical Atlas of Louisiana*, Norman, London, University of Oklahoma Press, xv-198 p.
- GOTTSCHALK M.K.E., 1964, *Historische geografie in theorie en praktijk*, Assen, Van Gorkum, 44 p.
- GRAHAM B., NASH C., 2000, *Modern Historical Geographies*, Harlow, Prentice Hall, 280 p.
- GRATALOUP C., 1996, *Lieux d'histoire. Essai de géohistoire systématique*, Montpellier, Reclus, 200p.
- GRATALOUP C., 2004, Fernand Braudel – and Afterwards? A Second Impetus for Geohistory, *Geographische Zeitschrift*, vol.92, n°3, p.147-154.
- GRATALOUP C., 2005, Géographie historique et analyse spatiale : de l'ignorance à la fertilisation croisée, in TROCHET et BOULANGER, p.33-42.
- GRATALOUP C., 2007, *Géohistoire de la mondialisation : le temps long du monde*, Paris, A. Colin, 256 p.
- GREEN D.B. (ed.), 1991, *Historical Geography: A Methodological Portrayal*, Savage Md., Rowman & Littlefield Pub., xxiii-392 p.
- GREGORY D., 1994, *Geographical Imaginations*, Oxford, Blackwell, 384 p.
- GRESILLON B., 2002, *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, collection Mappemonde, 352 p.
- GRIM R.E., 1982, *Historical Geography of the United States: A Guide to Information Sources*, Detroit, Gale Research Company, xix-292 p.
- GUELKE L., 1997, The Relations Between Geography and History Reconsidered, *History and Theory*, vol. 36, p.216-234.
- HAGERSTRAND T., 1952, *The Propagation of Innovation Waves*, *Lund Studies in Geography, Series B, Human Geography*, n°4, p.3-19.
- HALL P., 1996 (1988), *Cities of Tomorrow. An Intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, Oxford, Cambridge, MA, Blackwell Publishers, 502 p.
- HALL, Sir P., 1998, *Cities in Civilization*, New York, Pantheon Books, 1170 p.
- HANCOCK C., 2003, *Paris et Londres au XIXe siècle : représentations dans les guides et récits de voyage*, Editions du CNRS, collection Espaces et Milieux, 358 p.
- HANNAH M.G., 2000, *Governmentality and the Mastery of Territory in Nineteenth Century America*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 32, 248 p.

- HARLEY J.B., WOODWARD D. (eds.), 1987, *The History of Cartography*. Vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago, C.U.P., 622 p.
- HARLEY, J.B., 1989, Historical Geography and the Cartographic Illusion, *Journal of Historical Geography*, vol.15, n°1, p.80-91.
- HARRIS R.C. (ed.), 1987, *Historical Atlas of Canada, Vol.1, From the Beginning to 1800*, Toronto, University of Toronto Press.
- HARRIS R.C., 1991, Power, Modernity and Historical Geography, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.81, p.671-683.
- HARRIS R.C., 2001, Archival Fieldwork, *Geographical Review*, vol.91, n°1-2, p.328-334.
- HARTOG F., 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 264 p.
- HARTSHORNE R., 1939, *The Nature of Geography, a Critical Survey of Current Thought in the Light of the Past*, Lancaster Pa., Association of American Geographers, xv-504 p.
- HARTSHORNE R., 1959, *Perspectives on the Nature of Geography*, Chicago, Rand McNally, 202 p.
- HARVEY D., 1985, *Consciousness and the Urban Experience*, Londres, Arnold, xix-294 p.
- HARVEY D., 1988, The Production of Value in Historical Geography, *Journal of Historical Geography*, vol.14, n°3, p.305-308.
- HAUSLADEN G.J. (ed.), 2003, *Western Places, American Myths. How we Think about the West*, Reno and Las Vegas, University of Nevada Press, 344 p.
- HENDERSON G., 1999, *California and the Fictions of Capital*, Oxford, xxvii-266 p.
- Hérodote*, 1994, *Géographie Historique*, n°74-75.
- HEWES L., 1973, *The Suitcase Farming Frontier: A Study in the Historical Geography of the Central Great Plains*, Lincoln, University of Nebraska Press, xii-282 p.
- HIGOUNET C., 1961, La géohistoire, in Samaran C., (ed.), *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, p.68-91.
- HIGOUNET C. (dir.), 1974, *La Seigneurie et le vignoble de Château-Latour : histoire d'un grand cru du Médoc, XVe-XXe siècle*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 2 vol., vi-692 p.
- HIGOUNET C. (ed.), 1980, *Géographie historique du village et de la maison rurale : actes du colloque tenu à Bazas les 19-21 octobre 1978*, Paris, CNRS, 234 p.
- HINE R.V., 1973, *The American West: An Interpretative History*, Boston, Little, Brown and Co., x-372p.
- Historical Geography*, revue publiée par la Louisiana State University, fondée en 1971.
- HOLDSWORTH D.W., 2003, Historical Geography: New Ways of Imagining and Seeing the Past, *Progress in Human Geography*, vol.27, n°4, p.486-493.
- HOMBERGER E., 1994, *The Historical Atlas of New York City: A Visual Celebration of Nearly 400 Years of New York City's History*, New York, H. Holt, 192 p.
- HORNSBY S.J., 1989, Staple Trades, Subsistence Agriculture, and Nineteenth-Century Cape Breton Island, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.79, p.411-434.
- HORNSBY S.J., 2005, *British Atlantic, American Frontier: Spaces of Power in Early Modern British America*, Hannover (N.H.), University Press of New England, xv-308 p.

- HOUSTON C.J., SMYTH W.J., 1980, *The Sash Canada Wore. A Historical Geography of the Orange Order in Canada*, Toronto, Toronto University Press, xii-216 p.
- HOWKINS A., 2003, *The Death of Rural England: A Social History of the Countryside Since 1900*, London, Routledge, xi-260 p.
- HUETZ DE LEMPS A., PIJASSOU R., ROUDIE P. (eds.), 1978, *Géographie historique des vignobles : colloque de Bordeaux, 27-29 octobre 1977, (2 vols)*, Paris, CNRS, 216 + 200 p.
- HUGILL P.J., 1993, *Geography, Technology, and Capitalism. World Trade since 1431*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 376 p.
- ISARD W., 1956, *Location and Space-Economy*, Cambridge, New York, MIT Press, John Wiley, xix-360 p.
- JACKSON A. *et al.*, 2006, Geography's Changing Lexicon: Measuring Disciplinary Change in Anglophone Human Geography Through Journal Content Analysis, *Geoforum*, vol.34, n°4, p.447-454.
- JACKSON J.B., 1972, *American Space: The Centennial Years*, New York, Norton, 254 p.
- JACKSON J.B., 1984, *Discovering the Vernacular Landscape*, New Haven CT, Yale University Press, xii-166 p.
- JACOBS W.R., c.1996, *The Fatal Confrontation: Historical Studies of American Indians, Environment, and Historians*, Albuquerque, University of New Mexico Press, xvi-214 p.
- JACOBSON D., 1965, The Role of Historical Geography in the American School, *Journal of Geography*, vol.64, n°3, p.99-105.
- JACQUEMET G., 1975, Belleville aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles : une méthode d'analyse de la croissance urbaine à Paris, *Annales E.S.C.*, vol.30, p.819-843.
- JAKLE J.A., 1971, Time, Space and the Geographic Past, *American History Review*, vol.56, p.1084-1130.
- JAKLE J.A., 1977, *Images of the Ohio Valley: A Historical Geography of Travel, 1740 to 1860*, New York, Oxford University Press, Andrew H. Clark Series in the Historical Geography of North America, 218 p.
- JAMES P.E., 1929, The Blackstone Valley, a Study on Chorography in Southern New England, *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 19, p.67-109.
- JETT S.C., 2006, Contacts trans-océaniques avec les Amériques avant Colomb : les nouvelles preuves, communication au Festival international de Géographie de Saint-Dié, octobre 2006 : [http://fig-st-die.education.fr/actes/actes\\_2006/jett/article.htm](http://fig-st-die.education.fr/actes/actes_2006/jett/article.htm) (consulté le 20 juillet 2007).
- JOHNSON H.B., 1976, *Order upon the Land: The U.S. Rectangular Land Survey and the Upper Mississippi Country*, New York, London, Oxford University Press, The Andrew H. Clark Series in the historical geography of North America, 268 p.
- JOHNSON N.C., *Ireland, the Great War, and the Geography of Remembrance*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 35, ix-192 p.
- JOHNSTON R.J., 1979, *Geography and Geographers: Anglo-American Human Geography since 1945*, New York, Wiley, 232 p.
- JONES E.L., 1984, *A Gazetteer of English Urban Fire Disasters, 1500-1900*, Geo Books, Historical Geography research series 13, 68 p.

- JONES L.R., BRYAN P.W., 1924, *North America: An Historical, Economic and Regional Geography*, Londres, Methuen, xiii-538 p. (1948, 8e édition).
- JONES M.S., 1987, *An Historical Geography of the Changing Divorce Law in the United States*, New York, London, Garland, 232 p.
- JONES S.B., 1932, The Forty-Ninth Parallel in the Great Plains. The Historical Geography of a Boundary, *Journal of Geography*, vol.31, n°9, p.357-368.
- Journal of Historical Geography*, revue fondée en 1975.
- JUILLARD E., 1953, *La vie rurale dans la plaine de Basse Alsace*, Paris, les Belles Lettres, 582 p.
- JUILLARD E., 1956, Aux frontières de l'histoire et de la géographie, *Revue Historique*, n°215, p.267-273.
- KAATZ M.R., 1955, The Black Swamp : A Study in Historical Geography, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.45, n°1, p.1-35.
- KAIN R.J.P., 1979, Compiling an Atlas of Agriculture in England and Wales from the Tithe Surveys, *Geographical Journal*, vol.145, p.225-241.
- KAIN R.J.P., OLIVER R.R., 2001, *Historical Parishes of England and Wales: An Electronic Map of Boundaries Before 1850 With a Gazetteer and Metadata*, Colchester, History Data Services, UK Data Archives.
- KATES R.W., 1962, *Hazard Perception in Flood Plain Management*, Chicago, Department of Geography Research Paper n°78, University of Chicago Press, 158 p.
- KAY J., 1990, On Articles by Meinig, Jordan, and Hornsby: The Future of Historical Geography in the United States, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.80, n°4, p.618-620.
- KAY J., 1991, Landscapes of Women and Men: Rethinking the Regional Historical Geography of the United States and Canada, *Journal of Historical Geography*, vol.17, p.413-430.
- KEARNS G., 1980, Historical Geography at the I.B.G., *Journal of Historical Geography*, vol.6, n°3, p.321-325.
- KEARNS G., 1985, *Urban Epidemics and Historical Geography: Cholera in London, 1848-9*, Norwich, Geo Books, Historical geography research series 15.
- KEATING P., 1984, The Metropolis in Literature, in SUTCLIFFE A. (ed.), *Metropolis 1890-1940*, London, Mansell, p.129-145.
- KINDA A., 1997, Some Traditions and Methodologies of Japanese Historical Geography, *Journal of Historical Geography*, vol.23, p.62-75.
- KNIFFEN F.D., 1936, Louisiana House Types, *Association of American Geographers*, vol.26, p.179-193.
- KNIFFEN F.D., 1965, Folk Housing: Key to Diffusion, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.55, p.549-577.
- KNOWLES A.K., 1997, *Calvinists Incorporated: Welsh Immigration on Ohio's Industrial Frontier*, Chicago, University Of Chicago Press, 366 p.
- KNOWLES A.K. (ed.), 2002, *Past Time, Past Place: GIS for History*, Redland, CA, ESRI Press, 250 p.
- KOELSCH W.A., 1969, The Historical Geography of Harlan H. Barrows, *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 59, n°4., p.632-651.

- KOROSCIL P.M., 1971, Historical Geography: A Resurrection, *Journal of Geography*, vol.70, n°7, p.415-420.
- KOSELLECK R., 1990, *Le futur passé*, Paris, Editions de l'EHESS, 314 p.
- KROESSLER J.A., 1988, *A Guide to Historical Map Resources for Greater New York*, Chicago, Speculum Orbis Press, 56 p.
- LABASSE J., 1966, *L'organisation de l'espace, éléments de géographie volontaire*, Paris, Hermann, 606p.
- LANGTON J., HOPPE G., 1983, *Town and Country in the Development of Early Modern Western Europe*, Norwich, Geo Books, Historical Geography Research series 11, 54 p.
- LARKHAM P.J., 1991, *A Glossary of Urban Form*, University of Birmingham, School of Geography, Historical Geography research series 26.
- LASSERE M., 1997, *Villes et cimetières en France de l'Ancien Régime à nos jours : le territoire des morts*, Paris, Montréal, Editions L'Harmattan, collection Chemins de la mémoire, 412 p.
- LATOUR B., 2006 (1991), *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, L'Harmattan, 206 p.
- LAVEDAN P., 1926-1952, *Histoire de l'urbanisme*, Paris, 3 vols, 504+310+446 p.
- LAWRENCE H.W., 2006, *City Trees: a Historical Geography From the Renaissance Through the 19<sup>th</sup> Century*, Charlottesville, London, University of Virginia Press, xvi-336 p.
- LAWTON R., POOLEY C.G., 1973-1974, The Social Geography of Nineteenth Century Merseyside, *Historical Methods Newsletter*, n°7, p.276-284.
- LEBEAU R., 1955, *La vie rurale dans les montagnes du Jura méridional. Etude de géographie humaine*, Lyon, Institut d'Etudes Rhodaniennes, 604 p.
- LEFORT I., 1992, *La lettre et l'esprit, géographie scolaire, géographie savante, 1870-1970*, Paris, Presses du CNRS, 258 p.
- LE LANNOU M., 1941, *Pâtres et paysans de Sardaigne*, Tours, Arrault, viii-364 p.
- LEMON J.T., 1972, *The Best Poor Man's Country*, Baltimore,
- LEPETIT B., 1994, Le temps des villes. Temps des choses, temps des hommes, *Villes, histoire et culture*, URA CNRS 1010, n°1, p.7-17.
- LEPETIT B., PUMAIN D. (coord.), 1993, *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, collection Villes, 324 p.
- LERAT S., 1957, Les pays de l'Adour à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, d'après la carte de Cassini, *R.G.P.S.O.*, vol.28, p.373-384.
- LEVAINVILLE J., 1909, *Le Morvan, étude de géographie humaine*, Paris, A. Colin, 306 p.
- LEVAINVILLE J., 1913, *Rouen, étude d'une agglomération urbaine*, Paris, A. Colin, 418 p.
- LEVAINVILLE J., 1923, Caen, note sur l'évolution de la fonction urbaine, *La vie urbaine*, n° 21-22, p. 233-277.
- LEWIS R., 2000, *Manufacturing Montreal: The Making of an Industrial Landscape, 1850-1930*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, xvii-336 p.
- LONG J.H. (ed.), 1993, *Atlas of Historical County Boundaries: Mississippi*, New York, Simon & Schuster, xx-250 p.

- LONG J.H. (ed.), 1993, *Atlas of Historical County Boundaries: New Hampshire, Vermont*, New York, Simon & Schuster, xvii-216 p.
- LONG J.H. (ed.), 1993, *Atlas of Historical County Boundaries: New York*, New York, Simon & Schuster, xx-242 p.
- LONG J.H. (ed.), 1994, *Connecticut, Massachusetts, Maine, Rhode Island: Atlas of Historical County Boundaries*, New York, Simon & Schuster, xx-412 p.
- LONG J.H. (ed.), 1997, *Michigan: Atlas of Historical County Boundaries*, New York, C. Scribner's, xxii-354 p.
- LOWENTHAL D., 1961, Geography, Experience, and Imagination: Towards a Geographical Epistemology, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.51, p.241-260.
- LOWENTHAL D., BOWDEN M.J. (eds.), 1976 (1975), *Geographies of the Mind: Essays in Historical Geography in Honor of John Kirkland Wright*, New York, Oxford University Press, 264 p.
- LUCAS C.P., ANTROBUS R.L., 1894, *A Historical Geography of the British Colonies*, vol. 3, *West Africa*, s.l., s.n.
- LUCAS C.P., ANTROBUS R.L., 1931, *Newfoundland*, vol.5, part 4, Oxford, Clarendon Press.
- MacCOUN T., c.1911 (1889), *A Historical Geography of the United States*, New York, Silver, Burdett & Co., vi-48 p. (46 cartes).
- McILWRAITH T.F., MULLER E.K., 2001 (2<sup>e</sup> édition), *North America: Historical Geography of a Changing Continent*, Lanham (Md.), Rowman & Littlefield, xii-500 p.
- McMANIS D.R., 1965, *Historical Geography of the United States; A Bibliography Excluding Hawaii and Alaska*, Ypsilanti, Michigan, vi-250 p.
- MACAULAY T.B., 1849, *The History of England from the Accession of James II*, London, Longman, Green and Co.
- MAINWARING J., 1951, *Man and his World: A Course in History and Geography*, London, George Philip, 350 p.
- MARCONIS R., 1996, Les relations entre la géographie et l'histoire, in CLAVAL P., SANGUIN A.-L., *La géographie française à l'époque classique*, p.59-68.
- MARTIN D., 1950, La Grande Rue de la Guillotière, étude géographique d'une voie lyonnaise, *R.G.L.*, vol.25, p.169-214.
- MASSARDIER G., 1996, *Expertise et aménagement du territoire. L'Etat savant*, Paris, L'Harmattan, 286 p.
- MATHEWSON K., KENZER M.S. (eds.), 2003, *Culture, Land, and Legacy. Perspectives on Carl O. Sauer and Berkeley School of Geography*, La Nouvelle Orléans, Geoscience Publications, Geoscience and Man Series, vol.37, 354 p.
- MAUMI C., 1997, Grille, ville et territoire, aux Etats-Unis : un quadrillage de l'espace pour une pensée spécifique de la ville et de son territoire, doctorat en Etudes Urbaines de l'EHESS (Marcel Roncayolo, dir.),
- MAYHEW R.J., 2000, Proleptic Locations: Charting the Birth of Modern Geography, *History of European Ideas*, vol.26, p.67-73.
- MEAD W.R., 1968, Géographie humaine de la Finlande au XVIIIe siècle, *Norois*, vol.59, p.347-385.

- MEINIG D.W., 1962, *On the Margins of the Good Earth: The South Australian Wheat Frontier, 1868-1884*, Chicago, Rand McNally, 232 p.
- MEINIG D.W., 1965, The Mormon Culture Region: Strategies and Patterns in the Geography of the American West, 1847–1964, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.55, p.191-220.
- MEINIG D.W., 1968, *The Great Columbia Plain: A Historical Geography, 1805-1910*, Seattle, University of Washington Press, xxi-576 p.
- MEINIG D.W., 1969, *Imperial Texas: An Interpretative Essay*, Austin, University of Texas Press, 146 p.
- MEINIG D.W., 1971, *Southwest. Three Peoples in Geographic Change*, New York, Oxford University Press, xii-152 p.
- MEINIG D.W., 1972, American Wests: Preface to a Geographical Interpretation, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.62, p.159-184.
- MEINIG D.W., 1978, The Continuous Shaping of America: A Prospectus for Geographers and Historians, *American Historical Review*, vol.83, p.1186-1217
- MEINIG D.W. (ed.), 1979, *The Interpretation of Ordinary Landscapes*, London, Oxford University Press, 256 p.
- MEINIG D.W., 1986, *The Shaping of America: A Geographical Perspective on 500 Years of History*. Vol. 1, *Atlantic America, 1492-1800*, New Haven and London Yale University Press, 522 p.
- MEINIG D.W., 1989, The Historical Geography Imperative, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.79, n°1, p.79-87.
- MEINIG D.W., 1993, *The Shaping of America: A Geographical Perspective on 500 Years of History*. Vol. 2, *Continental America, 1800-1867*, New Haven and London, Yale University Press, 656 p.
- MEINIG D.W., 1998, *The Shaping of America: A Geographical Perspective on 500 Years of History*. Vol. 3, *Transcontinental America, 1850-1915*, New Haven and London, Yale University Press, 480 p.
- MEINIG D.W., 2004, *The Shaping of America: A Geographical Perspective on 500 Years of History*. Vol. 4, *Global America, 1915-2000*, New Haven and London, Yale University Press, 468 p.
- MEIRION-JONES G.I., c.1982, *The Vernacular Architecture in Brittany: An Essay in Historical Geography*, Edinburgh, Donald, vii-408 p.
- MEITZEN A., 1895, *Siedlung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen, der Kelten, Römer, Finnen und Slawen*, Berlin, Hertz, 4 vol, xviii-624, xiv-698, xxxii-618, viii p.-125 f. de pl.)
- MERRENS H.R., 1964, *Colonial North Carolina in the Eighteenth Century. A Study in Historical Geography*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, xvi-294 p.
- MERRENS H.R., 1965, Historical Geography and Early American History, *The William and Mary Quarterly*, vol.22, n°4, p.529-548.
- MEYER A.H., 1954, Circulation and Settlement Patterns of the Calumet Region of Northwest Indiana and Northeast Illinois, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.44, p.245-274.
- MEYER A.H., 1956, Circulation and Settlement Patterns of the Calumet Region of North-west Indiana and Northeast Illinois, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.46, p.312-356.
- MIROT L. et A., 1980 (1947), *Manuel de géographie historique de la France*, Paris, Picard, 624 p.

- MITCHELL D., 2000, *Cultural Geography: A Critical Introduction*, Oxford, Malden, MA, Blackwell Publishers, 352 p.
- MITCHELL J.B., 1954, *Historical Geography*, London, English Universities Press, xvi-356 p.
- MITCHELL R.D., 1977, *Commercialism and Frontier*, Charlottesville, University Press of Virginia, xiv-252 p.
- MITCHELL R., GROVES P. (eds.), 2001 (1987), *North America: The Historical Geography of a Changing Continent*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, xii-498 p.
- MOLLAT M., PINCHEMEL P., 1972, Rencontres de la géographie et de l'histoire, in Comité National Français de Géographie, *Recherches géographiques en France*, Paris, p.13-18.
- MONKMAN M.H., 1997, *Landscapes in music: an overview*, ([www.coastnet.com/monkman/music/geomusic1.htm](http://www.coastnet.com/monkman/music/geomusic1.htm)) consulté en novembre 2003.
- MONNET J., 2003, From Urbanism to Urbanity: a Dialogue between Geography and Archaeology About the City, in W.T. Sanders, A.G. Mastache et R.H. Cobean (eds.), *El urbanismo en Mesoamerica / Urbanism in Mesoamerica*, vol. 1, Mexico D.F., Instituto Nacional de Antropología e Historia / The Pennsylvania State University, p.21-42.
- MONTES C., 1993, Les lieux de l'opéra, *Géographie et Cultures* n°6, p. 51-74.
- MONTES C., 1997, Les géographes et l'histoire de l'aménagement, in R. Knafou (dir.), *L'Etat de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin, p.89-92.
- MONTIGNY G., 1992, *De la ville à l'urbanisation, essai sur la genèse des études urbaines françaises en géographie, sociologie et statistique sociale*, Paris, L'Harmattan, 376 p.
- MOREAU J.-P., 1958, *La vie rurale dans le Sud-Est du Bassin Parisien*, Paris, les Belles Lettres, 340 p.
- MORIN K.M., à paraître en 2008, *Frontiers of Femininity: A New Historical Geography of the 19<sup>th</sup> Century American West*, Syracuse, Syracuse University Press.
- MORLIN E. (dir.), 1995, *Penser la terre. Stratèges et citoyens : le réveil des géographes*, Paris, Editions Autrement, Série mutations, n°152, 246 p.
- MORRIS J.W., GOINS C.R., McREYNOLDS E.C., 1986 (3<sup>e</sup> édition), *Historical Atlas of Oklahoma*, Norman, London, University of Oklahoma Press, xxxix-84 p.
- MORRISSEY J.M., 2003, *Negotiating Colonialism: Gaelic-Irish Reaction to New English Expansion in Early Modern Tipperary, c.1541-1641*, Historical Geography Research Group, Historical Geography research series 38, xix-184 p.
- MUMFORD L., 1961, *The City in History: Its Origins, Its Transformation, and Its Prospects*, New York, Harcourt Brace, 658 p.
- MUSSET A., 2002, *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, Éditions de l'EHESS, 398 p.
- MUSSET A., 2005, *De New York à Coruscant, essai de géo-fiction*, Paris, PUF, 190 p.
- NEWBIGIN M., 1926, *Canada: The Great river, the Lands, and the Men*, New York, Harcourt Brace.
- NICOLET C., ILBERT R., DEPAULE J.-C. (dir.), 2000, *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, Paris, Maisonneuve et Larose (L'atelier méditerranéen), 1072 p.
- NOEL T.J., MAHONEY P.F., STEVENS R.E., 1994, *Historical Atlas of Colorado*, Norman, London, University of Oklahoma Press, xxviii-60 p.

- NOIRIEL G., 2003, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, Collection Socio-histoires, 312 p.
- NORDMAN D., 1998, *Frontières de France, de l'espace au territoire (16<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Gallimard, 644 p.
- NORTON W., 1984, *Historical Analysis in Geography*, Harlow, New York, Longman, viii-232 p.
- NYE D.E., 2003, *America as Second Creation: Technology and Narratives of New Beginnings*, Cambridge, Mass., London, M.I.T., 400 p.
- O'CONNOR P.J., c.1987, *Exploring Limerick's Past: An Historical Geography of Urban Development in Country and City*, Newcastle West, Co Limerick, Oireacht na Mumhan Books, x-186 p.
- OATIS S.J., 2004, *A Colonial Complex: South Carolina's Frontiers in the Era of the Yamasee War, 1680-1730*, Lincoln, University of Nebraska Press, 400 p.
- OGBORN M., 2000, Historical Geographies of Globalisation, c.1500-1800, in GRAHAM B., NASH C. (eds), *Modern Historical Geographies*, p.43-69.
- ORAIN O., Les « postvidaliens » et le plain-pied du monde. Pour une histoire de géo-graphie, in LEVY J., LUSSAULT M. (dir.), *Logique de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p.93-109.
- OZOUF-MARIGNIER M.-V., 1995, Géographie et histoire, in BAILLY A. et al., *Encyclopédie de la géographie*, p.75-89.
- PACIONE M. (ed.), 1987, *Historical Geography: Progress and Prospect*, London, Croom Helm, 306 p.
- PAPENFUSE E.C., COALE J.M., 2003, Baltimore (Md.), *The Maryland State Archives Atlas of Historical Maps of Maryland, 1608-1908*, The Johns Hopkins University Press, xi-224 p.
- PARKINS A.E., 1918, *The Historical Geography of Detroit*, Lansing, Michigan Historical Commission, xix-356 p.
- PARRY H., PHILO C., 1996, 'A Forbidding Fortress of Locks, Bars and Padded Cells': *The Locational History of Mental Healthcare in Nottingham*, Historical Geography Research Group, Historical Geography Research series 13, v-98 p.
- PAULLIN C., 1932, *Atlas of the Historical Geography of the United States*, Washington, Carnegie Institution, New York, American Geographical Society, xv-162 p.
- PEATTIE R., 1955, *Basic Material for Lectures on the Historical Geography of Commerce to 1800*, Columbus, Ohio Long's College Books Co., v-156 p.
- PEARSON A.W., COLLIER P., 2002, Agricultural History with GIS, in Anne K. Knowles, *Past Time, Past Place: GIS for History*, Redland, CA, ESRI Press, p.105-116.
- PEGUY Ch.-P., (avec M. LE BERR et J.P. MARCHAND), 2001, *Espace, temps, complexité : vers une métagéographie*, Montpellier, Reclus, Paris, Belin, 284 p.
- PERRY P.J., 1969, H.C. Darby and Historical Geography: A Survey and Review, *Geographische Zeitschrift*, vol.57, n°3, p.161-177.
- PHILO C., 1987, "Fit Localities for an Asylum": The Historical Geography of the Nineteenth Century "Mad Business" in England as Viewed Through the Pages of the *Asylum Journal*, *Journal of Historical Geography*, vol.13, p.398-415.

- PHILO C., 2001, The 'Total Environment' and Other Byways of Historical Geography, in BLACK I.S., BUTLIN R.A. (eds.), *Place, Culture and Identity*, p.45-67.
- PIJASSOU R., 1974, *La seigneurie et le vignoble de Château Latour*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 692 p.
- [http://64.233.183.104/search?q=cache:Yjj8VjLDo7cJ:www.u-bordeaux3.fr/SCCommunication/ARCHIVES/2006/Dossier\\_162.pdf+PIJASSOU+R.,+1974,+La+seigneurie+et+le+vignoble+de+Chateau+Latour&hl=fr&ct=clnk&cd=2&gl=fr](http://64.233.183.104/search?q=cache:Yjj8VjLDo7cJ:www.u-bordeaux3.fr/SCCommunication/ARCHIVES/2006/Dossier_162.pdf+PIJASSOU+R.,+1974,+La+seigneurie+et+le+vignoble+de+Chateau+Latour&hl=fr&ct=clnk&cd=2&gl=fr)
- PIJASSOU R., 1978, doctorat...
- PINCHEMEL G., 1954, Cours et courettes lilloises, *La Vie Urbaine*, p.9-37.
- PITTE J.R., 1994a (1983), *Histoire du paysage français*, Paris, Hachette, 2 vol., 212 + 284 p.
- PITTE J.R., 1994b, De la géographie historique, *Hérodote*, vol.74-75, p.14-21.
- PITTE J.R., 2005, La géographie historique au service des problèmes d'aujourd'hui, in BOULANGER et TROCHET, p.195-202.
- PLANHOL X. de, 1968, *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris, Flammarion, 444 p.
- PLANHOL X. de, 1972, Historical Geography in France, in A.R.H. Baker (ed.), *Progress in Historical Geography*, Newton Abbot, p.29-44.
- PLANHOL X. de, 1975-77, Etudes de géographie historique, *Bulletin de la section de géographie*, C.T.H.S., vol.82, p.7-203.
- PLANHOL X. de, 1988, *Géographie historique de la France*, Paris, Fayard, 636 p.
- PLANHOL X. de, 1995, *L'eau de neige. Le tiède et le frais*, Paris, Fayard, 494 p.
- PLANHOL X. de, 2000, *L'Islam et la mer. La mosquée et le matelot*, Paris, Perrin, 658 p.
- PLANHOL X. de, 2004, *Le paysage animal. L'homme et la grande faune : une zoogéographie historique*, Paris, Fayard, 1128 p.
- POOLEY C.G., 1979, Residential Mobility in the Victorian City, *Transactions, I.B.G.*, new series, n°4, p.258-277.
- POUNDS N.J.G., 1952, *The Ruhr: A Study in Historical and Economic Geography*, Bloomington, Indiana University Press, 284 p.
- POUNDS N.J.G., 1973, *An Historical Geography of Europe 450 B.C.-A.D. 1330*, New York et Londres, Cambridge University Press, xiv-476 p.
- POUNDS N.J.G., 1979, *An Historical Geography of Europe 1500-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, xvi-438 p.
- POUNDS N.J.G., 1985, *An Historical Geography of Europe, 1800-1914*, New York, Cambridge University Press, xx-598 p.
- POUNDS N.J.G., 1990, *An Historical Geography of Europe*, Cambridge University Press, xiii-484 p.
- POWELL J.M., 1977, *Mirrors of the New World: Images and Image-Makers in the Settlement Process*, Folkestone, Dawson, 208 p.
- POWELL J.M., 1988, *An Historical Geography of Modern Australia: The Restive Fringe*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography 11, 430 p.

- PRECHEUR C., 1953, Nancy : rapports de l'actuelle structure urbaine et de l'ancienne structure agraire, *B.A.G.F.*, 235-6, p.106-116.
- PRED A.R., 1973, *Urban Growth and the Circulation of Information*, Cambridge, Mass., Cambridge University Press.
- PRED A.R., 1980, *Urban Growth and City-Systems in the United States, 1840-1860*, Cambridge, Mass., Cambridge University Press.
- PRED A.R., 1981, Social Reproduction and the Time-Geography of Everyday Life, *Geographiska Annaler*, vol.63-b, p.5-22.
- PRED A.R., 1990, *Making Histories and Constructing Human Geographies: The Local Transformation of Practice, Power Relations, and Consciousness*, Boulder, Westview Press, xii-240 p.
- PRINCE H.C., 1958, Historical Geography in France, *Geographical Journal*, vol.124, p.137-139.
- PRINCE H.C., 1997, *Wetlands of the American Midwest: A Historical Geography of Changing Attitudes*, Chicago, Chicago University Press, 396 p.
- PRYDE P.R., 1984 (2<sup>nd</sup> edition), *San Diego: An Introduction to the Region: An Historical Geography of the Natural Environments and Human Development of San Diego County*, Dubuque, Iowa, Kendall/Hunt Pub. Co, xi-298 p.
- PUMAIN D., SAINT-JULIEN T., 1996, *Urban Networks in Europe*, Londres, John Libbey, 252 p.
- RAFFERTY M.D., 1982, *Historical Atlas of Missouri*, Norman, University of Oklahoma Press, xxv-114 p.
- RASCOL P., 1933, Albi : étude géographique, *R.G.P.S.O.*, vol.4, p.145-199.
- RAY A.J., *Indians and the Fur Trade*, Toronto, University of Toronto Press, xii-250 p.
- REID J.G., 1981, *Acadia, Maine and New-Scotland: Marginal Colonies in the Seventeenth Century*, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, xviii-294 p.
- REYNAUD A., 1992, *Une géohistoire : la Chine des printemps et des automnes*, Montpellier, RECLUS, 220 p.
- RICHARD Y., 2002, *La Biélorussie : une géographie historique*, Paris, L'Harmattan, 310 p.
- ROBERTSON I.J.M., 1995, *The Historical Geography of Social Protest in Highland Scotland, 1914-c.1939*, thèse de doctorat non publiée, University of Bristol.
- ROBIC M.-C., 2003a, L'exemplarité du Tableau de la Géographie de la France de Paul Vidal de la Blache, in BERTHELOT J.-M., p.81-105.
- ROBIC M.-C., 2003b, La ville, objet ou problème ? La géographie urbaine en France (1890-1960), *Sociétés contemporaines*, p.107-138.
- ROBINSON G., PATTEN J., 1980, Edmund W. Gilbert and the Development of Historical Geography, *Journal of Historical Geography*, vol.6, n°4, p.409-419.
- ROMAGNON J.-M., 2000, La musique : un nouveau terrain pour les géographes, *Géographie et Cultures* n°36, p. 107-126.
- RONCAYOLO M., 1989, Histoire et géographie : les fondements d'une complémentarité, *Annales, ESC*, 6.
- RONCAYOLO M., 1996, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris Editions de l'EHESS, 508 p.

- RONCAYOLO M., 2002, *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, Editions Parenthèses, collection eupalinos, 394 p.
- ROONEY J.F. Jr, 1967, The Urban Snow Hazard in the United States: An Appraisal of Disruption, *Geographical Review*, vol.57, p.538-559.
- ROONEY J.F. Jr, ZELINSKI W., LOUDER D.R., 1982, *This Remarkable Continent: An Atlas of United States and Canadian Society and Cultures*, College Station, Texas A and M University Press for the Society for the North American cultural survey, viii-316 p.
- ROSE G., 1990, Feminism and Historical Geography, *History Workshop*, n°30, p.233-234.
- ROSSI P., 2000, *Studi e ricerche di geografia storica*, Bari, Cacucci, 250 p.
- ROULEAU B., 1975, *Le tracé des rues de Paris : formation, typologie, fonctions*, Paris, CNRS, 130 p.
- ROULEAU B., 1985, *Villages et faubourgs de l'ancien Paris : histoire d'un espace urbain*, Paris, Seuil, 380 p.
- ROUPNEL G., 1932, *Histoire de la campagne française*, Paris, Grasset, 432 p.
- ROUX C.-A., 1913, Le cours Berriat. Etude géographique d'une rue, *Recueil des Travaux de l'Institut de Géographie Alpine*, vol.1, p.91-178.
- RUDWICK M.J.S., 2005, *Bursting the Limits of Time: The Reconstruction of Geohistory in the Age of Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, xxiv-708 p.
- RUSSELL J.C., 1960, The Metropolitan City Region of the Middle Ages, *Journal of Regional Science*, vol.2, p.55-70.
- SAINT-JULIEN T., 1986, *France : les dynamiques du territoire*, Paris, DATAR/RECLUS.
- ST. JOSEPH J.K.S. (ed.), 1966, *The Uses of Air Photography: Nature and Man in a New Perspective*, Londres, John Baker, 166p.
- SAUER C.O., 1920, *The Geography of the Ozark Highland of Missouri*, Chicago, Chicago University Press, xviii-246 p.
- SAUER C.O., 1925, The Morphology of Landscape, *University of California Publications in Geography*, n°2, p.19-53.
- SAUER C.O., 1927, Recent Developments in Cultural Geography, in E.C. Hayes (ed.), *Recent Developments in the Social Sciences*, Philadelphia, J.B. Lippincott, p.154-212.
- SAUER C.O., 1941, Foreword to Historical Geography, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.31, p.1-24.
- SAUER C.O., 1952, *Agricultural Origins and Dispersals: The Domestication of Animals and Foodstuff*, New York, Bowman Memorial Lectures, Series 2, American Geographical Society, 110p.
- SAUER C.O., 1966, *The Early Spanish Main*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, xii-306 p.
- SAUER C.O., 1971, *Sixteenth Century North America. The Land and the People as Seen by the Europeans*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, xii-320 p.
- SAUER J.D., 1993, *Historical Geography of Crop Plants: A Select Roster*, Boca Raton, Fl., CRC Press, x-310 p.

- SCHEIN R.H., 2006, Historical Geographies of Race in a New Orleans Afro-Creole Landscape, in Richard H. Schein (ed.), *Landscape and Race in the United States*, New York, London, Routledge, vi-262 p.
- SCHWARTZ S.I., 2000, *This Land is Your Land. The Geographic Evolution of the United States*, New York, Harry N. Abrams Inc., 304 p.
- SCOTT J.W., De LORME R.L., 1988, *Historical Atlas of Washington*, Norman, London, University of Oklahoma, xxix-80 p.
- SEMPLE E.C., 1903, *American History an its Geographical Conditions*, New York, Houghton Mifflin, 466 p.
- SEMPLE E.C., 1911, *Influences of Geographic Environment on the Basis of Ratzel's System of Anthro-Geography*, New York, Henry Holt, xvi-684 p.
- SEMPLE E.C., 1931, *The Geography of the Mediterranean Region, Its Relation to ancient History*, New York, Henry Holt, viii-738 p.
- SHAW B.J., JONES R., c.1997, *Contested Urban Heritage: Voices from the Periphery*, Aldershot, Aldgate, xx-206 p. (includes papers from the 9<sup>th</sup> International Conference of Historical Geographers, Perth, WA, July 1995).
- SHIRLEY R., 1994, *Village Greens of England: A Study in Historical Geography*, University of Durham.
- SHORT J.R., 1999, *Representing the Republic. Mapping the United States, 1600-1900*, London Reaktion Books, 256 p.
- SION J., 1908, *Les paysans de Normandie Orientale*, Paris, Armand Colin.
- SLATER T.R., 2000, *Towns in Decline AD 100-1600*, Aldershot, Ashgate, xii-326 p.
- SMALLEY K.A., 1963, *Greenford. The Historical Geography of a North West London Parish*, Ealing, Ealing Local History society, 70 p.
- SMITH C.T., 1967, *An Historical Geography of Western Europe before 1800*, Longmans, 604 p.
- SMITH Sir G.A., 1894 (26<sup>th</sup> edition, 1935), *Historical Geography of the Holy Land*, London, Hodder & Stroughton, xxiv-692 p. (4<sup>e</sup> impression, 1974, London, Collins).
- SMITH G.A., 2004, *State and National Boundaries of the United States*, Jefferson (N.C.) and London, McFarland and Cy, Inc., Publishers, 230 p.
- SMITH N., 2003, *American Empire. Roosevelt's Geographer and the Prelude to Globalization*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, California Studies in Critical Human Geography, n°9, xxvii-558 p.
- SOJA E., 1989, *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, London, Verso, 266 p.
- SOLOMON N.E., c.1992, *A Turning Point in World History?: The Dilemma of Historical Geography*, Oakland CA., Academic Ventures Press, viii-94 p.
- SOULAS J., 1949, Les étapes de l'évolution du Havre de 1789 à nos jours, *Annales de Géographie*, vol.40, p.205-213.
- STAZSAK J.-F. (dir.), 1997, *Les discours du géographe*, Paris, L'Harmattan, 284 p.

- STASZAK J.-F. *et al.* (eds), 2001, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, collection Mappemonde, 314 p.
- STEPHENS A.R., HOLMES W.M., 1989, *Historical Atlas of Texas*, Norman, London, University of Oklahoma, xxiii-64 p.
- STEVENSON I., 1980, The Diffusion of Disaster: The Phylloxera Outbreak in the Département of the Hérault, 1862-80, *Journal of Historical Geography*, vol.6, p.47-63.
- STONE L., 1979, The Revival of Narrative. Reflections on an Old New History, *Past and Present*, vol.85.
- STOTT P., 1981, *Historical Plant Geography. An Introduction*, Winchester, Mass., Allen and Unwin, xiv-152 p.
- SUGAR M., c.2002, *Regional Identity and Behavior*, New York, London, Kluwer Academic/ Plenum, xvii-194 p.
- SYLVESTER D., 1969, *The Rural Landscape of the Welsh Borderland: A Study in Historical Geography*, New York, Humanities Press, 548 p.
- THOMAS W.L. Jr. (ed.), 1956, *Man's Role in Changing the Face of Earth*, Chicago, Chicago University Press, 1194 p.
- THOMAS W.L. Jr. (ed.), 1959, Man, Time, and Space in Southern California, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.49, n°3 (pt 2).
- THOMPSON J.M., 1948 (1929), *An Historical Geography of Europe, 800-1789*, Oxford, O.U.P, vi-152 p.
- TINTHOIN R., 1972, Essai de géographie urbaine historique, *Revue de Géographie Alpine*, vol.60, p.341-358.
- TOWER W.S., 1910, Scientific Geography: The Relation of its Contents to its Subdivisions, *Bulletin of the American Geographical Society*, vol.42, p.801-825.
- TROCHET J.-R., 1997, *La géographie historique de la France*, Paris, P.U.F., Que sais-je? , 128 p.
- TURNER F.J., 1894, The Significance of the Frontier in American History, *Annual Report, American Historical Association*, 1893, p.199-227.
- TURNER F.J., 1905, Geographical Interpretations of American History, *Journal of Geography*, vol.4, p.37.
- TURNER F.J., 1914, Geographical Influences in American Political History, *Bulletin of the American Geographical Society*, vol.46, p.591-595.
- TURNER R.H., 1998, *An Historical Geography of the Rural Tramways of Loir-et-Cher (France) from c.1880 to 1934*, PhD, University of Cambridge, xiv-344 p.
- UNSTEAD J.F., 1922, Geography and Historical Geography, *The Geographical Journal*, vol.59, n°1, p.55-59.
- VACHER A., 1904, Montluçon, étude de géographie urbaine, *Annales de géographie*, p.121-137.
- VALLAUX C., 1929 (1925), *Les sciences géographiques*, Paris, Alcan, viii-414 p.
- VANCE J.E., 1964, *Geography and Urban Evolution in the San Francisco Bay Area*, Berkeley, CA, Institute of Government Studies, University of California.

- VANCE J.E., 1970, *The Merchants World: The Geography of Wholesaling*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, Inc., viii-168 p.
- VANT A., 1981, *Imagerie et urbanisation. Recherches sur l'exemple stéphanois*, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes.
- VEYNE P., 2002 (1971, 1978), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, Collection Points, 440 p.
- VIDAL DE LA BLACHE P., 1903, *Des caractères distinctifs de la géographie*, conférence pédagogique, p.298-299.
- VIDAL C., 1952, Les documents du Moyen Age relatifs à la géographie de la région lyonnaise : Fond de Malte, *R.G.L.*, vol.27, p.141-144.
- VOLDMAN D., 1997, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954. Histoire d'une politique*, Paris, L'Harmattan, 488 p.
- WACKER P.O., 1968, *The Musconetcong Valley of New Jersey: A Historical Geography*, New Brunswick, NJ., Rutgers University Press, xii-208 p.
- WAGSTAFF J.M. (ed.), 1987, *Landscape and Culture. Geographical and Archaeological Perspectives*, New York, Basil Blackwell, 234 p.
- WALLERSTEIN I., 2006, *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-mondes*, Paris, La Découverte, Collection Grands Repères, 174 p.
- WARD D., 1964, A Comparative Historical Geography of Streetcar Suburbs in Boston, Massachusetts and Leeds, England: 1850-1920, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.54, n°4, p.477-489.
- WARD D., 1971, *Cities and Immigrants. A Geography of Change in Nineteenth Century America*, London, New York, Oxford University Press, xv-164 p.
- WARD D., 1975, Victorian Cities: How Modern?, *Journal of Historical Geography*, vol.1, p.135-151.
- WARD D. (ed.), 1979, *Geographic Perspectives on America's Past. Readings on the Historical Geography of the United States*, New York, Oxford University Press, xi-364 p.
- WARD D., 1989, *Poverty, Ethnicity, and the American City, 1840-1925: Changing Conceptions of the Slum and the Ghetto*, Cambridge, C.U.P., Cambridge Studies in Historical Geography, 13, 288 p.
- WARNER S.B. Jr., 1962, *Streetcar Suburbs: The Process of Growth in Boston, 1870-1900*, Cambridge, Harvard University Press, xxi-208 p.
- WARNER S.B. Jr., 1995 (1972), *The Urban Wilderness. A History of the American City*, Berkeley, University of California Press, 304 p.
- WHITNEY G., 1994, *From Coastal Wilderness to Fruited Plain: A History of Environmental Change in Temperate North America from 1500 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 486 p.
- WHITTLESEY D., 1929, Sequent Occupance, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.19, p.162-165.
- WHITTLESEY D., 1945, The Horizon of Geography, *Annals of the Association of American Geographers*, vol.35, n°1, p.1-36.
- WIESE A., 2004, *A Place of Their Own: African-American Suburbanization in the Twentieth Century*, Chicago, University of Chicago Press, Historical Studies of Urban America Series, xi-412 p.

- 
- WILLIAMS M., 1974, *The Making of South Australian Landscape: A Study in the Historical Geography of Australia*, New York, Academic Press, xxiv-518 p.
- WILLIAMS M., 1983, 'The Apple of My Eye': Carl Sauer and Historical Geography, *Journal of Historical Geography*, vol.9, n°1, p.1-28.
- WILLIAMS M., 1989, *Americans and Their Forests: A Historical Geography*, New York, Cambridge University Press, xxii-600 p.
- WILLIAMS M., 2002a, Epilogue: Critique and Evaluation, in DARBY H.C., *The Relations of History and Geography: Studies in England, France, and the United States*, Exeter, University of Exeter Press, p.203-211.
- WILLIAMS M., 2002b, *Deforesting the Earth: From Prehistory to Global Crisis*, Chicago, Chicago University Press, 716 p.
- WILLIAMS R., 1973, *The Country and the City*, London, New York, Oxford University Press, 336 p.
- WILLIAMS R., 1977, *Marxism and Literature*, London, New York, Oxford University Press, 224 p.
- WITHERS C.W.J., 2001, *Geography, Science and National Identity: Scotland since 1520*, Cambridge, C.U.P., 338 p.
- WOLFF D., 2005, *Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne*, thèse de doctorat, Université Paris 1, 4 tomes, 866 p.
- WOOD D., 1973, Introducing the Cartography of Reality, in LEY D., SAMUELS M.S. (eds.), *Humanistic Geography: Prospects and Problems*, Chicago, Chicago University Press, p.207-219.
- WULFF E.V., 1932, Introduction to the Historical Geography of Plants, *Bulletin of Applied Botany, of Genetics and Plant Breeding*, Suppl. 52, Leningrad, 1932, 356 p.
- WYCROFT W., 2003, Understanding Western Places. The Historical Geographer's View, in HAUSLADEN G.J. (ed.), *Western Places, American Myths. How we Think About the West*, Reno, Las Vegas, University of Nevada Press, p.21-56.
- WYLLYS R.K., 1952, The Historical Geography of Arizona, *Pacific Historical Review*, vol.21, n°2, p.121-127.
- WYNN G., 2005, D. W. Meinig and *The Shaping of America*, *Journal of Historical Geography*, vol.31, n°4, p.610-633
- ZELINSKI W., 1967, Classical Towns Names in the United States: The Historical Geography of an American Idea, *Geographical Review*, vol.57, n°4, p.463-495.
- ZELINSKI W., 1972, In Pursuit of Historical Geographers and Other Wild Geese, *Historical Geography Newsletter*, 3, p.1-5.



## Table des tableaux

TABLEAU 1- LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE EN FRANCE.....	31
TABLEAU 2 - LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE EN GRANDE-BRETAGNE .....	50
TABLEAU 3 - LES MUTATIONS DE LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE DES ETATS-UNIS DE 1894 A 1970.....	67
TABLEAU 4 - LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE AUX ETATS-UNIS.....	77
TABLEAU 5 - ESSAI DE REPRESENTATION DE L'EVOLUTION DE LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE EN FRANCE, ETATS-UNIS ET GRANDE-BRETAGNE.....	90



# Table des matières

<b>1. LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE : ELEMENTS DE REFLEXION AUTOUR D'UN CHAMP IMPOSSIBLE.....</b>	<b>11</b>
INTRODUCTION : CAS D'ETUDE ET HYPOTHESES DE TRAVAIL .....	11
1.1. LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE EN FRANCE, UN PASSAGER CLANDESTIN ?.....	17
L'Ecole française de géographie : une géographie historique « incorporée ».....	17
Roger Dion, un isolat ?.....	22
Nouvelle géographie et géographie historique : le salut venu d'outre Manche ?.....	23
Les vingt dernières années : des isolats .....	26
1.2 LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE EN GRANDE-BRETAGNE.....	32
« L'Ecole d'Aberystwyth » .....	34
Gilbert, East et Darby : la coupe transversale ?.....	35
Une tradition encyclopédique.....	40
Quels liens avec les autres géographies historiques ?.....	42
La « nouvelle géographie » : une géographie historique sous influence ?.....	45
1.3 LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE AUX ETATS-UNIS .....	52
Des débuts individuels se détachant progressivement du déterminisme : 1900-1940.....	53
Ralph Brown et la « vraie naissance de la géographie historique des Etats-Unis » .....	56
Carl Sauer, « l'Ecole de Berkeley » et l'évolution des paysages culturels .....	57
La géographie historique en transition (1945-1975) : de Carl Sauer à Andrew Clark .....	60
Nouvelle géographie, géographie radicale : que faire de l'histoire ?.....	68
Le post-modernisme : vers une insertion/disparition dans la géographie culturelle ?.....	71
1.4 LA GEOGRAPHIE HISTORIQUE DES VILLES : UN CAS NON PARTICULIER .....	81
CONCLUSION. LES GEOGRAPHES HISTORIQUES, GARDIENS DU TEMPS .....	88
<b>2. QUE FAIRE DU TEMPS EN GEOGRAPHIE ? CHANTIERS A MENER .....</b>	<b>93</b>
INTRODUCTION .....	93
2.1 ALBERT DEMANGEON, <i>L'EMPIRE BRITANNIQUE</i> , 1923.....	99
2.2 ROGER DION, <i>ESSAI SUR LA FORMATION DU PAYSAGE RURAL FRANÇAIS</i> , 1934 .....	104
2.3 HERBERT J. FLEURE .....	107
2.4 MARCEL RONCAYOLO, <i>LES GRAMMAIRES D'UNE VILLE</i> , 1995 .....	110
2.5 LA QUERELLE DONALD MEINIG/CARVILLE EARLE.....	112
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>117</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>125</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>131</b>
<b>TABLE DES TABLEAUX .....</b>	<b>159</b>
<b>TABLE DES MATIERES .....</b>	<b>161</b>